
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00006859 3

ŒUVRES

DE MOLIÈRE

ŒUVRES
DE MOLIERE.

ŒUVRES
DE MOLIERE,

AVEC

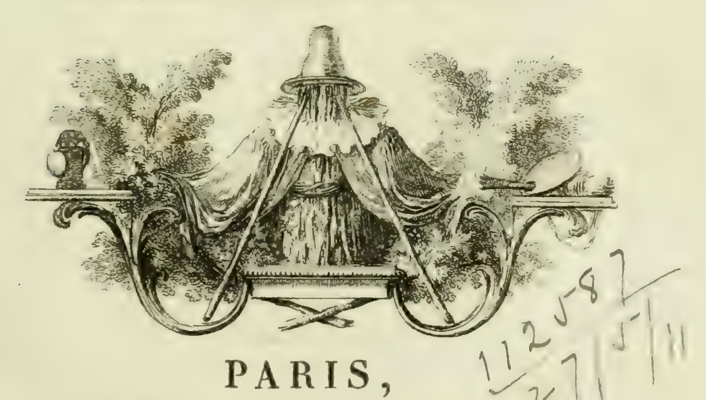
DES REMARQUES GRAMMATICALES,

DES AVERTISSEMENS

ET DES OBSERVATIONS SUR CHAQUE PIÈC

PAR M. BRET.

TOME QUATRIÈME.



PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

An 13. — 1804.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI,

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR LE MÉDECIN MALGRÉ LUI.

Cette comédie en prose et en trois actes, fut représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le 9 août 1666.

On a écrit que le sujet *du Médecin malgré lui* étoit pris d'une relation du fameux *Grotius*, et que ce même conte se trouvoit aussi dans *Olearius*; mais Molière, à qui son genre de travail ne mettoit pas de pareils ouvrages à la main, l'avoit tiré vraisemblablement d'un ancien fabliau, intitulé *le Vilain Mire*, c'est-à-dire, *le Villageois médecin*, manuscrit ancien, imprimé pour la première fois en 1756. Voici le fond de ce vieux conte.

Un chevalier pauvre est forcé de donner sa fille à un riche laboureur; celui-ci, inquiet sur le compte de sa femme, pendant qu'il est aux champs, imagine de la battre tous les jours avant de sortir, afin que la douleur où il la laissera, puisse le tranquilliser sur sa conduite. La jeune femme, déjà

battue plus d'une fois, trouve un jour deux *Messagiers* du roi qui vont passer en Angleterre. *Pourquoi fere*? leur demande la femme du Vilain.

Si nous envoie un Mire querre

Disent *les Messagiers.*

La fille le Roi est malade,
Il a passé huit jours entiers
Que ne pot boire ne mangier,
Que une arreste de poisson
Li arresta au gavion.

Vous n'irez pas si loin, leur dit la femme, lasse d'être battue, et pressée de se venger.

Quar mon mari est, je vos di,
Bon Mire, je le vous afi,
Certes, il scet plus de mécine
Et de vrais jugements d'orine
Que oncques ne sot Ypocras.

Mais, ajoute-t-elle, il est d'une si grande bizarrerie et d'une humeur si maussade,

Qu'il ne feroit pour nelly rien,
S'ainçois ne le battoit-on bien.

Qu'à cela ne tienne, disent *les Messagiers.*

Jà pour battre ne remaindra.

Ils vont donc le chercher, et sur son refus de se

dire médecin, ils le battent jusqu'à ce qu'il se laisse conduire auprès du roi, dont il guérit la fille, par une poliçonnerie grossière, qui excite la princesse à rire, et qui lui fait rejeter l'arrête qui l'étrangloit. La réputation que fait cette cure au Vilain Mire, lui amène beaucoup de pratiques à la cour, il les traite aussi singuliérement que la fille du roi, les guérit, et revient dans sa maison comblé de présens.

Molière, qui, d'après ce fabliau, avoit jadis composé pour la province deux farces, sous les titres *de Médecin Volant* et *du Fagoteux*, y retrouva de quoi bâtir *le Médecin malgré lui*, dont il eut besoin pour soutenir *son Misantrope*.

Il sentoit bien, et il avoit dit très-haut qu'il ne feroit jamais mieux, mais il jugea l'esprit du tems, et conçut que ce chef-d'œuvre avoit besoin d'un plus long examen pour réussir autant qu'il le devoit. Il le retira donc du théâtre, et ne l'y reporta qu'un mois après, avec *son Fagotier*.

Tant de gens s'opposoient à la haute réputation de Molière, qu'il étoit presque généralement décidé qu'on pouvoit espérer de lui quelques bouffonneries, mais qu'il présumoit trop de ses forces toutes les fois qu'il vouloit élever le ton.

Ses ennemis ne cessoient point de répandre que les papiers de *Gauthier Garguille*, qu'il avoit achetés de la veuve de ce farceur, étoient la source où il puisoit. Il nous reste, de ce Saltimbanque, un recueil de chansons, imprimé chez Fr. Targa, en

1632, avec privilège du roi, quoique très-indécent; nous l'avons scrupuleusement examiné, et nous n'y avons pas trouvé une seule plaisanterie, pas un seul mot de gaîté, dont Molière ait profité. Ce bouffon ne semoit au plus que pour notre opéra comique, et il est vrai que les auteurs de ce genre ont bien recueilli ses équivoques, ses jeux de mots, et ses saletés. Nous devons même, à ce Turlupin, l'ingénieuse invention de nos *Amphigouris*. V. la 50.e chanson, p. 143.

Je m'en allai à Bagnolet,
Où je trouvai un grand mulet
Qui plantoit des carotes;
Ma Madelon, je t'aime tant,
Que quasi je radote.
Je m'en allai un peu plus loing,
Trouvai une botte de foing
Qui dansoit la gavote.
Ma Madelon, etc.

Tel est le bouffon grossier dont on vouloit que le père de la scène comique françoise empruntât tout ce qu'il y avoit de plaisant et de gai dans ses ouvrages.

Cette fausse idée qu'avoient accréditée le mauvais goût et l'envie, lui rendit toujours difficile le succès de ses plus grands ouvrages; il venoit de l'éprouver pour *le Misantrope*, et il se vit forcé de ramener le public à son théâtre par un moyen dont il étoit sûr, mais qu'il étoit bien loin de préférer au bonheur d'instruire en amusant.

La farce *du Médecin malgré lui*, composée à la

hâte, et dans laquelle il ne daigna pas même s'asservir à la règle de l'unité de lieu, eut le plus grand succès, et soutint *le Misantrope*, à la honte de l'esprit humain. C'étoit, dit M. de Voltaire, *l'ouvrage d'un sage qui écrivit pour les hommes éclairés, et il fallut que le sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.*

Ce que nous disons ici *du Médecin malgré lui*, comparé avec *le Misantrope*, n'empêche pas que cette première pièce ne soit, dans son genre, une des plus heureuses plaisanteries qui soit sortie des mains de Molière. La gaîté la plus franche, la plus vive, et la plus spirituelle, y est soutenue d'un bout à l'autre, et c'est une des folies charmantes qu'on revoit tous les jours sur nos théâtres avec le plaisir le plus vif. Quoiqu'écrite en prose, elle abonde de traits qui ont fait proverbe, et qui se replacent sans cesse dans la conversation.

Molière avoit, dans cette bagatelle, des gens de la campagne à faire dialoguer, et il leur fit parler leur langage grossier, comme il l'avoit déjà fait dans quelques scènes *du Festin de Pierre*. C'est ce que Despréaux, qui ne pouvoit souffrir qu'on blessât la langue, ne put jamais lui pardonner : le satirique croyoit, à cet égard, avoir pour lui les anciens auteurs comiques.

Vous ne voyez pas (disoit-il) *que Plaute* (1) *ni*

---

(1) Plaute, dans sa comédie du *Pœnulus*, introduit un Carthaginois, qui, dans sa langue, prie les Dieux de lui faire

ses confrères estropient la langue en faisant parler des villageois. Il leur fait tenir des discours proportionnés à leur état, sans qu'il en coûte rien à la pureté de l'idiôme. Otez cela à Molière, je ne lui connois point de supérieur pour l'esprit et pour le naturel ; ce grand homme l'emporte de beaucoup sur Corneille, sur Racine et sur moi.

La délicatesse de Despréaux sur ce point, nous paroît exagérée, et nous ne croyons pas qu'il soit moins permis au poëte de donner au paysan son langage grossier, qu'au peintre de le représenter avec ses vêtemens rustiques. Il serait d'une difficulté presque invincible de conserver à un homme de la campagne la tournure naïve et plaisante de ses idées, avec une manière de parler plus pure que la sienne ; et de toutes les bonnes scènes de villageois qui sont sur nos théâtres, il n'y en a pas une qui ne perdît presque tout son mérite à se montrer sous un style exact et châtié.

Que chez les Grecs une femme du marché public ait assez bien connu sa langue pour dire au fameux Théophraste qu'il n'étoit pas citoyen, cela n'est pas étonnant dans une nation libre, dont tous les actes, toutes les cérémonies, tous les jeux,

---

retrouver ses filles ; mais Plaute lui fait répéter la même prière en latin. Comment le sieur *Ruzante*, un des premiers corrupteurs du théâtre Italien, en 1530, osa-t-il se défendre, par cet exemple, d'avoir introduit dans ses drames tous les jargons de l'Italie ?

étoient de la plus grande publicité ; mais que chez nous, le peuple, espèce passive, qui n'est de rien, qui ne voit rien, et n'entend rien, se soit fait un langage particulier, et qu'il soit nécessaire, pour le bien faire connoître, de lui faire parler son jargon ; il n'y a rien à cela que de naturel.

Dans nos églogues, où nous donnons à nos habitans de la campagne des mœurs de convention, des goûts, et sur-tout des sentimens aussi éloignés de la nature que les nôtres, nous sommes aussi scrupuleux que les latins ; notre langue est respectée, et *Coridon*, chez Fontenelle, parle aussi bien qu'un académicien ; mais, quand l'ouvrier, le laboureur, ou le jardinier, doivent paroître ce qu'ils sont véritablement, pourquoi ne s'énonceroient-ils pas de la manière qui leur est propre ?

Le fond du conte qui avoit guidé Molière, le ramenoit bien naturellement à la petite guerre qu'il avoit déclarée aux médecins de son tems. Les saignées de précaution, le vin émétique, ne furent pas oubliés ; et quoique Sganarelle ne fût pas un vrai médecin, il ne jeta pas moins de ridicule sur l'abus de la profession qu'on l'avoit forcé de prendre.

Molière avoit eu l'adresse de faire dire, dès la première scène, à Sganarelle, qu'il avoit servi six ans un fameux médecin, et qu'il avoit su, dans son jeune âge, son rudiment par cœur ; ce qui donnoit à cette farce un peu plus de vraisemblance qu'elle n'en auroit eu sans cette précaution.

Il est difficile d'appercevoir, dans ces sortes de drames, le moindre but d'utilité, et c'est le cas de dire ce que le bon Rabelais disoit de son ouvrage

Vrai est qu'ici peu de perfection
Vous apprendrez, sinon en cas de rire.

Ce que Molière a composé dans ce genre, dit M. Riccoboni, dans ses Observations sur la Comédie, a, ce me semble, un mérite singulier....... On retrouve toujours le maître de l'art, soit dans l'intrigue de la pièce, soit dans la liaison et l'arrangement des scènes, soit dans les idées, qui, pour être comiques, ne sont ni basses ni grossières..... Si l'esprit humain est borné, et si un écrivain semble n'être destiné, en général, par la nature, qu'à réussir dans un seul genre, combien est-il surprenant de voir un même génie exceller en tous, et faire rire le connoisseur et l'ignorant dans la farce *du Médecin malgré lui*, après avoir si pleinement satisfait l'homme d'esprit dans la comédie *du Misantrope* ?

Ce que nous avons dit du peu d'importance que Molière mettoit, cependant, aux ouvrages de cette espèce, est confirmé par le comédien *Subligny*, auteur de la gazette rimée, sous le nom de *Muse Dauphine*. Voici par où ce gazetier termine ce qu'il dit du *Médecin malgré lui* :

Molière, dit-on, ne l'appelle
Qu'une petite bagatelle,

Mais cette bagatelle est d'un esprit si fin,
 Qu'il faut que je vous le die,
L'estime qu'on en fait est une maladie,
Qui fait que dans Paris tout court au médecin.

ACTEURS.

GÉRONTE, père de Lucinde.

LUCINDE, fille de Géronte.

LÉANDRE, amant de Lucinde.

SGANARELLE, mari de Martine.

MARTINE, femme de Sganarelle.

M. ROBERT, voisin de Sganarelle.

VALÈRE, domestique de Géronte.

LUCAS, mari de Jacqueline, domestique de Géronte.

JACQUELINE, nourrice chez Géronte, et femme de Lucas.

THIBAUT, père de Perrin, } paysans.
PERRIN, fils de Thibaut, }

La Scène est à la Campagne.



LE MÉDECIN MALGRÉ LUI.

LE MEDECIN MALGRÉ LUI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.[1]

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

Non, je te dis que je n'en veux rien faire, et que c'est à moi de parler et d'être le maître.

MARTINE.

Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie; et que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.

SGANARELLE.

Oh! la grande fatigue que d'avoir une femme, et qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon.

MARTINE.

Voyez un peu l'habile homme, avec son benêt d'Aristote.

SGANARELLE.

Oui, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots, qui sache, comme moi, raisonner des choses; qui ait servi six ans un fameux médecin, et qui ait su, dans son jeune âge, son rudiment par cœur.

MARTINE.

Peste du fou fieffé!

SGANARELLE.

Peste de la carogne!

MARTINE.

Que maudits soient l'heure et le jour, où je m'avisai d'aller dire oui!

SGANARELLE.

Que maudit soit le bec cornu de notaire qui me fit signer ma ruine!

MARTINE.

C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre de cette affaire. Devrois-tu être un seul moment sans

rendre grace au ciel de m'avoir pour ta femme, et méritois-tu d'épouser une personne commo moi ?

SGANARELLE.

Il est vrai que tu me fis trop d'honneur, et que j'eus lieu de me louer la première nuit de nos noces. Hé ! morbleu, ne me fais point parler là-dessus. Je dirois de certaines choses.....

MARTINE.

Quoi ? Que dirois-tu ?

SGANARELLE.

Baste, laissons-là ce chapitre. Il suffit que nous savons ce que nous savons, et que tu fus bienheureuse de me trouver.

MARTINE.

Qu'appelles-tu, bienheureuse de te trouver ? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître, qui mange tout ce que j'ai!

SGANARELLE.

Tu as menti, j'en bois une partie.

MARTINE.

Qui me vend, pièce à pièce, tout ce qui est dans le logis !

SGANARELLE.

C'est vivre de ménage.

MARTINE.

Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avois !

SGANARELLE.

Tu t'en leveras plus matin.

MARTINE.

Enfin, qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison !

SGANARELLE.

On en déménage plus aisément.

MARTINE.

Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et que boire !

SGANARELLE.

C'est pour ne me point ennuyer.

MARTINE.

Et que veux-tu, pendant ce tems, que je fasse avec ma famille ?

SGANARELLE.

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.

J'ai quatre pauvres petits enfans sur les bras...,

SGANARELLE.

Mets-les à terre.

MARTINE.

Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE.

Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien bu et bien

mangé, je veux que tout le monde soit saoul dans ma maison.

MARTINE.

Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même ?

SGANARELLE.

Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE.

Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches ?

SGANARELLE.

Ne nous emportons point, ma femme.

MARTINE.

Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

SGANARELLE.

Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'ame endurante, et que j'ai le bras assez bon.

MARTINE.

Je me moque de tes menaces.

SGANARELLE.

Ma petite femme, ma mie, votre peau vous démange à votre ordinaire.

MARTINE.

Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE.

Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober quelque chose.

MARTINE.

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

SGANARELLE.

Doux objets de mes vœux, je vous frotterai les oreilles.

MARTINE.

Ivrogne que tu es !

SGANARELLE.

Je vous battrai.

MARTINE.

Sac à vin.

SGANARELLE.

Je vous rosserai.

MARTINE.

Infâme.

SGANARELLE.

Je vous étrillerai.

MARTINE.

Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, belitre, fripon, maraud, voleur.....

SGANARELLE.

Ah ! vous en voulez donc ?

(*Sganarelle prend un bâton, et bat sa femme.*)

MARTINE *criant.*

Ah, ah, ah, ah!

SGANARELLE.

Voilà le vrai moyen de vous appaiser.

SCENE II.

M. ROBERT, SGANARELLE, MARTINE.

M. ROBERT.

Holà, holà, holà. Fi. Qu'est ceci? Quelle infamie! Peste soit le coquin de battre ainsi sa femme.

MARTINE *à M. Robert.*

Et je veux qu'il me batte moi.

M. ROBERT.

Ah! j'y consens de tout mon cœur.

MARTINE.

De quoi vous mêlez-vous?

M. ROBERT.

J'ai tort.

MARTINE.

Est-ce là votre affaire?

M. ROBERT.

Vous avez raison.

MARTINE.

Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes ?

M. ROBERT.

Je me rétracte.

MARTINE.

Qu'avez-vous à voir là-dessus ?

M. ROBERT.

Rien.

MARTINE.

Est-ce à vous d'y mettre le nez ?

M. ROBERT.

Non.

MARTINE.

Mêlez-vous de vos affaires.

M. ROBERT.

Je ne dis plus mot.

MARTINE.

Il me plaît d'être battue.

M. ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Ce n'est pas à vos dépens.

M. ROBERT.

Il est vrai.

MARTINE.

Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

(*Elle lui donne un soufflet.*)

M. ROBERT *à Sganarelle.*

Compère, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, rossez, battez, comme il faut, votre femme, je vous aiderai, si vous le voulez.

SGANARELLE.

Il ne me plaît pas, moi.

M. ROBERT.

Ah ! c'est une autre chose.

SGANARELLE.

Je la veux battre, si je le veux, et ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.

M. ROBERT.

Fort bien.

SGANARELLE.

C'est ma femme, et non pas la vôtre.

M. ROBERT.

Sans doute.

SGANARELLE.

Vous n'avez rien à me commander.

M. ROBERT.

D'accord.

SGANARELLE.

Je n'ai que faire de votre aide.

M. ROBERT.

Très-volontiers.

SGANARELLE.

Et vous êtes un impertinent, de vous ingérer des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt, il ne faut pas mettre l'écorce. [a]

(*Il bat M. Robert, et le chasse.*)

SCENE III.

SGANARELLE, MARTINE.

SGANARELLE.

Oh ça, faisons la paix nous deux. Touche-là.

MARTINE.

Oui, après m'avoir ainsi battue ?

SGANARELLE.

Cela n'est rien. Touche.

MARTINE.

Je ne veux pas.

SGANARELLE.

Hé ?

MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite femme.

MARTINE.

Point.

SGANARELLE.

Allons, te dis-je.

MARTINE.

Je n'en ferai rien.

SGANARELLE.

Viens, viens, viens.

MARTINE.

Non. Je veux être en colère.

SGANARELLE.

Fi, c'est une bagatelle. Allons, allons.

MARTINE.

Laisse-moi là.

SGANARELLE.

Touche, te dis-je.

MARTINE.

Tu m'as trop maltraitée.

SGANARELLE.

Hé bien ! va, je te demande pardon, mets-là ta main.

MARTINE.

(*bas à part.*)

Je te pardonne; mais tu le paieras.

SGANARELLE.

Tu es une folle de prendre garde à cela. Ce sont petites choses qui sont de tems en tems nécessaires dans l'amitié ; et cinq à six coups de bâton entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, et je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

SCENE IV.

MARTINE *seule.*

Va, quelque mine que je fasse, je n'oublierai pas mon ressentiment ; et je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu m'as donnés. Je sais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari ; mais c'est une punition trop délicate pour mon pendard. Je veux une vengeance qui se fasse un peu mieux sentir ; et ce n'est pas contentement pour l'injure que j'ai reçue.

SCENE V.

VALERE, LUCAS, MARTINE.

LUCAS *à Valère, sans voir Martine.*

Parguienne, j'avons pris là tous deux une guèble de commission; et je ne sais pas, moi, ce que je pensons attraper.

VALERE *à Lucas, sans voir Martine.*

Que veux-tu, mon pauvre nourricier? Il faut bien obéir à notre maître; et puis, nous avons intérêt, l'un et l'autre, à la santé de sa fille, notre maitresse; et sans doute son mariage, différé par sa maladie, nous vaudra quelque récompense. Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne; et, quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sais bien que son père n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

MARTINE *rêvant à part, se croyant seule.*

Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger?

LUCAS *à Valère.*

Mais, quelle fantaisie s'est-il bouté là dans la tête, puisque tous les médecins y avons perdu leur latin?

VALERE *à Lucas.*

On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord ; et souvent, en de simples lieux....

MARTINE *se croyant toujours seule.*

Oui, il faut que je m'en venge, à quelque prix que ce soit. Ces coups de bâton me reviennent au cœur, je ne saurois les digérer, et.., (*heurtant Valère et Lucas.*) Ah! messieurs, je vous demande pardon : je ne vous voyois pas, et cherchois dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

VALERE.

Chacun a ses soins dans le monde ; et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE.

Seroit-ce quelque chose où je vous pusse aider?

VALERE.

Cela se pourroit faire ; et nous tâchons de rencontrer quelque habile homme; quelque médecin particulier, qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle ; mais on trouve, par fois, des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers, qui font, le

plus souvent, ce que les autres n'ont su faire, et c'est là ce que nous cherchons.

MARTINE *bas à part.*

Ah! que le ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendard! (*haut.*) Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser pour rencontrer ce que vous cherchez; et nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies désespérées.

VALERE.

Hé! de grace, où pouvons-nous le rencontrer?

MARTINE.

Vous le trouverez maintenant, vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

LUCAS.

Un médecin qui coupe du bois?

VALERE.

Qui s'amuse à cueillir des simples, voulez-vous dire?

MARTINE.

Non. C'est un homme extraordinaire, qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, quinteux, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paroître ignorant, tient la science renfermée, et ne fuit rien tant, tous les jours, que d'exercer les merveilleux talens qu'il a eus du ciel pour la médecine.

VALERE.

C'est une chose admirable, que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

MARTINE.

La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire ; car elle va par fois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité ; et je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez chacun un bâton, et ne le réduisiez à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons, quand nous avons besoin de lui.

VALERE.

Voilà une étrange folie.

MARTINE.

Il est vrai ; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALERE.

Comment s'appelle-t-il ?

MARTINE.

Il s'appelle Sganarelle ; mais il est aisé à connoître. C'est un homme qui a une large barbe noire, et qui porte une fraise, avec un habit jaune et vert.

LUCAS.

Un habit jaune et vart; c'est donc le médecin des parroquets ?

VALERE.

Mais est-il bien vrai qu'il soit aussi habile que vous le dites ?

MARTINE.

Comment ? C'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins, on la tenoit morte il y avoit déjà six heures, et l'on se disposoit à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goute de je ne sais quoi dans la bouche; et, dans le même instant, elle se leva de son lit, et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre, comme si de rien n'eût été.

LUCAS.

Ah!

VALERE.

Il falloit que ce fût quelque goutte d'or potable.

MARTINE.

Cela pourroit bien être. Il n'y a pas trois semaines encore, qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa, sur le pavé, la tête, les bras et les jambes. On n'y eut pas plutôt amené notre homme, qui le

ſrotta par-tout le corps d'un certain onguent qu'il sait ſaire, et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, et courut jouer à la ſossette.

LUCAS.

Ah!

VALERE.

Il ſaut que cet homme-là ait la médecine universelle.

MARTINE.

Qui en doute?

LUCAS.

Têtegué, vlà justement l'homme qu'il nous faut. Allons vîte le charcher.

VALERE.

Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MARTINE.

Mais, souvenez-vous bien, au moins, de l'avertissement que je vous ai donné.

LUCAS.

Hé, morguenne, laissez-nous ſaire. S'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

VALERE *à Lucas.*

Nous sommes bienheureux d'avoir ſait cette rencontre; et j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde.

SCENE VI.

SGANARELLE, VALERE, LUCAS.

SGANARELLE *chantant derrière le Théâtre.*

La, la, la.

VALERE.

J'entends quelqu'un qui chante, et qui coupe du bois.

SGANARELLE *entrant sur le Théâtre avec une bouteille à sa main, sans appercevoir Valère ni Lucas.*

La, la, la... Ma foi, c'est assez travailler pour boire un coup. Prenons un peu d'haleine.

(*après avoir bu.*)

Voilà du bois qui est salé comme tous les diables.

(*Il chante.*) [3] *Qu'ils sont doux,*
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux,
Vos petits glou-glou !
Mais mon sort feroit bien des jaloux,
Si vous étiez toujours remplie.
Ah! bouteille ma mie,
Pourquoi vous vuidez-vous ?

Allons, morbleu, il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALERE *bas à part.*

Le voilà lui-même.

LUCAS *bas à Valere.*

Je pense que vous dites vrai, et que j'avons bouté le nez dessus.

VALERE.

Voyons de près.

SGANARELLE *embrassant sa bouteille.*

Ah ! ma petite friponne, que je t'aime, mon petit bouchon.

(*Il chante.*) (*Appercevant Valère et Lucas qui l'examinent, il baisse la voix.*)

Mais mon sort....feroit bien.... des jaloux,
Si...

(*Voyant qu'on l'examine de plus près.*)

Que diable, à qui en veulent ces gens-là ?

VALERE *à Lucas.*

C'est lui assurément.

LUCAS *à Valère.*

Le vlà tout craché comme on nous l'a défiguré.

Sganarelle pose la bouteille à terre ; et Valère se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'au-

tre côté ; Lucas faisant la même chose que Valère, Sganarelle reprend sa bouteille, et la tient contre son estomac, avec divers gestes, qui font un jeu de Théâtre.

SGANARELLE *à part.*

Ils consultent en me regardant. Quel dessein auroient-ils ?

VALERE.

Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ?

SGANARELLE.

Hé ? quoi ?

VALERE.

Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme [4] Sganarelle ?

SGANARELLE *se tournant vers Valère, puis vers Lucas.*

Oui et non, selon ce que vous lui voulez.

VALERE.

Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

SGANARELLE.

En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle [5] ?

VALERE.

Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous

cherchons ; et nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

SGANARELLE.

Si c'est quelque chose, messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

VALERE.

Monsieur, c'est trop de grace que vous nous faites: mais, monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît, le soleil pourroit vous incommoder.

LUCAS.

Monsieu, boutez dessus.

SGANARELLE *à part.*

Voici des gens bien pleins de cérémonie.

(*Il se couvre.*)

VALERE.

Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous; les habiles gens sont toujours recherchés, et nous sommes instruits de votre capacité.

SGANARELLE.

Il est vrai, messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

VALERE.

Ah! monsieur.

SGANARELLE.

Je n'y épargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à redire.

VALERE.

Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

SGANARELLE.

Mais aussi, je les vends cent dix sols le cent.

VALERE.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous promets que je ne saurois les donner à moins.

VALERE.

Monsieur, nous savons les choses.

SGANARELLE.

Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

VALERE.

Monsieur, c'est se moquer que...

SGANARELLE.

Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VALERE.

Parlons d'autre façon, de grace.

SGANARELLE.

Vous en pourrez trouver autre part à moins, il y a fagots et fagots; mais, pour ceux que je fais....

VALERE.

Hé ! monsieur, laissons-là ce discours.

SGANARELLE.

Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit un double.

VALERE.

Hé ! Fi.

SGANARELLE.

Non, en conscience, vous en paierez cela. Je vous parle sincérement, et ne suis pas homme à surfaire.

VALERE.

Faut-il, monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossières feintes ; s'abaisse à parler de la sorte ? Qu'un homme si savant, un fameux médecin, comme vous êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, et tenir enterrés les beaux talens qu'il a.

SGANARELLE *à part.*

Il est fou.

VALERE.

De grace, monsieur, ne dissimulez point avec nous.

SGANARELLE.

Comment ?

LUCAS.

Tout ce tripotage ne sart de rian ; je savons ç'en que je savons.

SGANARELLE.

Quoi donc ? Que voulez-vous dire ? Pour qui me prenez-vous ?

VALERE.

Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.

SGANARELLE.

Médecin vous-même ; je ne le suis point, et je ne l'ai jamais été.

VALERE.

(*bas.*) (*haut.*)
Voilà sa folie qui le tient. Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage [6]; et n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

SGANARELLE.

A quoi donc ?

VALERE.

A de certaines choses dont nous serions marris.

SGANARELLE.

Parbleu, venez-en à tout ce qu'il vous plaira ; je ne suis point médecin, et ne sais ce que vous me voulez dire.

VALERE.

(*bas*) (*haut.*)
Je vois bien qu'il se faut servir du remède. Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

LUCAS.

Hé, tétegué, ne lantiponez pas davantage, et confessez à la franquette que v'sêtes médecin.

SGANARELLE *à part.*

J'enrage.

VALERE.

A quoi bon nier ce qu'on sait?

LUCAS.

Pourquoi toutes ces fraimes-là? A quoi est-ce que ça vous sart?

SGANARELLE.

Messieurs, en un mot, autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin?

VALERE

Vous n'êtes point médecin?

SGANARELLE.

Non.

LUCAS.

V'nêtes pas médecin?

SGANARELLE.

Non, vous dis-je.

VALERE.

Puisque vous le voulez, il faut bien s'y résoudre.

(*Ils prennent chacun un bâton, et le frappent.*)

SGANARELLE.

Ah, ah, ah, messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VALERE.

Pourquoi, monsieur, nous obligez-vous à cette violence?

LUCAS.

A quoi bon nous bailler la peine de vous battre?

VALERE.

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS.

Par ma figué, j'en sis fâché franchement.

SGANARELLE.

Que diable est ceci, messieurs? De grace, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin?

VALERE.

Quoi, vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin?

SGANARELLE.

Diable emporte, si je le suis.

LUCAS.

Il n'est pas vrai que vous sayez médecin?

SGANARELLE.

(*Ils recommencent à le battre.*)

Non, la peste m'étouffe. Ah, ah! Hé bien, messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin; apothicaire encore,

si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout, que de me faire assommer.

VALERE.

Ah ! voilà qui va bien, monsieur ; je suis ravi de vous voir raisonnable.

LUCAS.

Vous me boutez la joie au cœur, quand je vous vois parler comme ça.

VALERE.

Je vous demande pardon de toute mon ame.

LUCAS.

Je vous demandons excuse de la libarté que j'avons prise.

SGANARELLE *à part.*

Ouais, seroit-ce bien moi qui me tromperois, et serois-je devenu médecin sans m'en être apperçu ?

VALERE.

Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes, et vous verrez assurément que vous en serez satisfait.

SGANARELLE.

Mais, messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes ? Est-il bien assuré que je sois médecin ?

LUCAS.

Oui, par ma figué.

SGANARELLE.

Tout de bon ?

VALERE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Diable emporte, si je le savois.

VALERE.

Comment ! vous êtes le plus habile médecin du monde.

SGANARELLE.

Ah, ah !

LUCAS.

Un médecin qui a gari je ne sai combien de maladies.

SGANARELLE.

Tudieu !

VALERE.

Une femme étoit tenue pour morte il y avoit six heures ; elle étoit prête à ensevelir, lorsqu'avec une goutte de quelque chose, vous la fîtes revenir, et marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE.

Peste !

LUCAS.

Un petit enfant de douze ans se laissit cheoir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les

jambes et les bras cassés ; et vous , avec je ne sais quel onguent , vous fîtes qu'aussitôt il se relevit sur ses pieds , et s'en fut jouer à la fossette.

SGANARELLE.

Diantre !

VALERE.

Enfin , monsieur , vous aurez contentement avec nous , et vous gagnerez ce que vous voudrez , en vous laissant conduire où nous prétendons vous mener.

SGANARELLE.

Je gagnerai ce que je voudrai ?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Ah ! je suis médecin , sans contredit. Je l'avois oublié , mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question ? Ou faut-il se transporter ?

VALERE.

Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

SGANARELLE.

Ma foi , je ne l'ai pas trouvée.

VALERE *bas à Lucas.*

(*à Sganarelle.*)

Il aime à rire. Allons , monsieur.

SGANARELLE.

Sans une robe de médecin ?

VALERE.

Nous en prendrons une.

SGANARELLE *présentant sa bouteille à Valère.*

Tenez cela, vous, voilà où je mets mes juleps.

(*puis se tournant vers Lucas en crachant.*)

Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du médecin.

LUCAS.

Palsanguenne, vlà un médecin qui me plaît ; je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, VALERE, LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

Oui, monsieur, je crois que vous serez satisfait; et nous vous avons amené le plus grand médecin du monde.

LUCAS.

Oh! morguenne, il faut tirer l'échelle après cetilà; et tous les autres ne sont pas daignes de li déchausser ses souliers.

VALERE.

C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses.

LUCAS.

Qui a gari des gens qui étiant morts.

VALERE.

Il est un peu capricieux, comme je vous ai dit: et, par fois, il a des momens où son esprit s'échappe, et ne paroit pas ce qu'il est.

LUCAS.

Oui, il aime à bouffonner ; et l'an diroit par fois, ne vs'en déplaise, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.

VALERE.

Mais, dans le fond, il est tout science ; et, bien souvent, il dit des choses tout-à-fait relevées.

LUCAS.

Quand il s'y boute, il parle tout fin droit comme s'il lisoit dans un livre.

VALERE.

Sa réputation s'est déjà répandue ici ; et tout le monde vient à lui.

GÉRONTE.

Je meurs d'envie de le voir ; Faites-le moi vîte venir.

VALERE.

Je le vais quérir.

SCENE II.

GÉRONTE, JACQUELINE, LUCAS.

JACQUELINE.

Par ma fi, monsieu, ceti-ci fera justement ce qu'ant fait les autres. Je pense que ce sera queu si queu mi ; et la meilleure médeçaine que l'an pourroit bailler à votre fille, ce seroit, selon moi, un biau et bon mari, pour qui alle eût de l'amiquié.

GÉRONTE.

Ouais, nourrice ma mie! Vous vous mêlez de bien des choses.

LUCAS.

Taisez-vous, notre minagère Jacquelaine; ce n'est pas à vous à bouter là votre nez.

JACQUELINE.

Je vous dis et vous douze, que tous ces médecins n'y feront rian que de liau claire; que votre fille a besoin d'autre chose que de ribarbe et de séné, et qu'un mari est un emplâtre qui garit tous les maux des filles.

GÉRONTE.

Est-elle en état maintenant qu'on s'en voulût charger avec l'infirmité qu'elle a? Et, lorsque j'ai été dans le dessein de la marier, ne s'est-elle pas opposée à mes volontés?

JACQUELINE.

Je le crois bian; vous li vouliez bailler eun homme qu'alle n'aime point. Que ne preniais-vous ce monsieu Liandre, qui li touchoit au cœur? Alle auroit été fort obéissante; et je m'en vas gager qu'il la prendroit li, comme alle est, si vous la li vouliais donner.

GÉRONTE.

Ce Léandre n'est pas ce qu'il lui faut, il n'a pas du bien comme l'autre.

JACQUELINE.

Il a eun oncle qui est si riche, dont il est hériquié.

GÉRONTE.

Tous ces biens à venir me semblent autant de chansons. Il n'est rien tel que ce qu'on tient; et l'on court grand risque de s'abuser, lorsque l'on compte sur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toujours les oreilles ouvertes aux vœux et aux prières de messieurs les héritiers; et l'on a le tems d'avoir les dents longues, lorsqu'on attend, pour vivre, le trépas de quelqu'un.

JACQUELINE.

Enfin, j'ai toujours ouï-dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse. Les pères et les mères ont cette maudite coutume, de demander toujours qu'a-t-il et qu'a-t-elle? Et le compère Piarre a marié sa fille Simonette au gros Thomas pour un quarquié de vaigne qu'il avoit davantage que le jeune Robin, où alle avoit bouté son amiquié; et vlà que la pauvre criature en est devenue jaune comme eun coin, et n'a point profité tout depuis ce tems-là. C'est un bel exemple pour vous, monsieu. On n'a que son plaisir en ce monde; et j'aimerois mieux bailler à ma fille eun bon mari qui li fût agriable, que toutes les rentes de la Biausse.

GÉRONTE.

Peste, madame la nourrice, comme vous dégoisez! Taisez-vous, je vous prie, vous prenez trop de soin, et vous échauffez votre lait.

LUCAS *frappant, à chaque phrase qu'il dit, sur l'épaule de Géronte.*

Morgué, tais-toi, t'es une impartinente. Monsieu n'a que faire de tes discours, et il sait ce qu'il a à faire. Mêle-toi de donner à teter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieu est le père de sa fille; et il est bon et sage pour voir ce qui li faut.

GÉRONTE.

Tout doux. Oh! tout doux.

LUCAS *frappant encore sur l'épaule de Géronte.*

Monsieu, je veux un peu la mortifier, et li apprendre le respect qu'alle vous doit.

GÉRONTE.

Oui. Mais ces gestes ne sont pas nécessaires.

SCENE III.

VALERE, SGANARELLE, GÉRONTE, LUCAS, JACQUELINE.

VALERE.

Monsieur, préparez-vous. Voici notre médecin qui entre.

GÉRONTE *à Sganarelle.*

Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.

SGANARELLE *en robe de médecin, avec un chapeau des plus pointus.*

Hippocrate dit..... que nous nous couvrions tous deux.

GÉRONTE.

Hippocrate dit cela ?

SGANARELLE.

Oui.

GÉRONTE.

Dans quel chapitre, s'il vous plaît ?

SGANARELLE.

Dans son chapitre.... des chapeaux [7].

GÉRONTE.

Puisqu'Hippocrate le dit, il le faut faire.

SGANARELLE.

Monsieur le médecin, ayant appris les merveilleuses choses.....

GÉRONTE.

A qui parlez-vous, de grace?

SGANARELLE.

A vous.

GÉRONTE.

Je ne suis pas médecin.

SGANARELLE.

Vous n'êtes pas médecin?

GÉRONTE.

Non vraiment.

SGANARELLE.

Tout de bon?

GÉRONTE.

Tout de bon.

(*Sganarelle prend un bâton et frappe Géronte.*)

Ah, ah, ah!

SGANARELLE.

Vous êtes médecin maintenant, je n'ai jamais eu d'autres licences.

GÉRONTE *à Valère.*

Quel diable d'homme m'avez-vous là amené?

VALERE.

Je vous ai bien dit que c'étoit un médecin goguenard.

GÉRONTE.

Oui. Mais je l'envoyerois promener avec ses goguenarderies.

LUCAS.

Ne prenez pas garde à ça, monsieu, ce n'est que pour rire.

GÉRONTE.

Cette raillerie ne me plaît pas.

SGANARELLE.

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

GÉRONTE.

Monsieur, je suis votre serviteur.

SGANARELLE.

Je suis fâché.....

GÉRONTE.

Cela n'est rien.

SGANARELLE.

Des coups de bâton.....

GÉRONTE.

Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE.

Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

GÉRONTE.

Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

SGANARELLE.

Je suis ravi, monsieur, que votre fille ait besoin de moi; et je souhaiterois de tout mon cœur, que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

GÉRONTE.

Je vous suis obligé de ces sentimens.

SGANARELLE.

Je vous assure que c'est du meilleur de mon ame que je vous parle.

GÉRONTE.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

SGANARELLE.

Comment s'appelle votre fille?

GÉRONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Lucinde! Ah! beau nom à médicamenter. Lucinde!

GÉRONTE.

Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE.

Qui est cette grande femme-là?

GÉRONTE.

C'est la nourrice d'un petit enfant que j'ai.

SCENE IV.

SGANARELLE, JACQUELINE, LUCAS.

SGANARELLE.

(*à part.*) (*haut.*)

Peste le joli meuble que voilà! Ah! nourrice, charmante nourrice, ma médecine est la très-humble esclave de votre nourricerie, et je voudrois bien être le petit poupon fortuné qui tetât le lait de vos (*Il lui porte la main sur le sein.*) bonnes graces. Tous mes remèdes, toute ma science, toute ma capacité est à votre service; et.......

LUCAS.

Avec votre parmission, monsieu le médecin, laissez-là ma femme, je vous prie.

SGANARELLE.

Quoi, elle est votre femme?

LUCAS.

Oui.

SGANARELLE.

Ah! vraiment je ne savois pas cela, et je m'en réjouis pour l'amour de l'un et de l'autre.

(*Il fait semblant de vouloir embrasser Lucas, et embrasse la nourrice.*)

LUCAS *tirant Sganarelle, et se remettant entre lui et sa femme.*

Tout doucement, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Je vous assure que je suis ravi que vous soyez unis ensemble. Je la félicite d'avoir un mari comme vous; et je vous félicite, vous, d'avoir une femme si belle, si sage, et si bien faite comme elle est.

(*Il fait encore semblant d'embrasser Lucas, qui lui tend les bras; Sganarelle passe dessous et embrasse encore la nourrice.*)

LUCAS *le tirant encore.*

Hé, têtegué, point tant de complimens, je vous supplie.

SGANARELLE.

Ne voulez-vous pas que je me réjouisse avec vous d'un si bel assemblage?

LUCAS.

Avec moi, tant qu'il vous plaira; mais, avec ma femme, trêve de sarimonie.

SGANARELLE.

Je prends part également au bonheur de tous deux. Et, si je vous embrasse pour vous témoigner ma joie, je l'embrasse de même pour lui en témoigner aussi.

(*Il continue le même jeu.*)

LUCAS *le tirant pour la troisième fois.*

Ah! vartigué, monsieu le médecin, que de lantiponage ?

SCENE V.

GERONTE, SGANARELLE, LUCAS, JACQUELINE.

GÉRONTE.

Monsieur, voici tout-à-l'heure ma fille qu'on va vous amener.

SGANARELLE.

Je l'attends, monsieur, avec toute la médecine.

GÉRONTE.

Où est-elle ?

SGANARELLE *se touchant le front.*

Là-dedans.

GÉRONTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Mais, comme je m'intéresse à toute votre famille, il faut que j'essaye un peu le lait de votre nourrice, et que je visite son sein.

(*Il s'approche de Jacqueline.*)

LUCAS *le tirant, et lui faisant faire la pirouette.*

Nannain, nannain, je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE.

C'est l'office du médecin, de voir les tetons des nourrices.

LUCAS.

Il gnia office qui quienne, je sis votre sarviteur.

SGANARELLE.

As-tu bien la hardiesse de t'opposer au médecin ? Hors de là.

LUCAS.

Je me moque de ça.

SGANARELLE *en le regardant de travers.*

Je te donnerai la fièvre.

JACQUELINE *prenant Lucas par le bras et lui faisant faire aussi la pirouette.*

Ote-toi de là aussi. Est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi-même, s'il me fait queuque chose qui ne soit pas à faire ?

LUCAS.

Je ne veux pas qu'il te tâte, moi.

SGANARELLE.

Fi le vilain, qui est jaloux de sa femme.

GÉRONTE.

Voici ma fille.

SCENE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE, VALERE, LUCAS, JACQUELINE.

SGANARELLE.

Est-ce là la malade ?

GÉRONTE.

Oui. Je n'ai qu'elle de fille ; et j'aurois tous les regrets du monde, si elle venoit à mourir.

SGANARELLE.

Qu'elle s'en garde bien. Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

GÉRONTE.

Allons, un siège.

SGANARELLE *assis entre Géronte et Lucinde.*

Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.

GÉRONTE.

Vous l'avez fait rire, monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux ; lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. (*à Lucinde.*) Hé bien ! de quoi est-il question ?

Qu'avez-vous ? Quel est le mal que vous sentez?

LUCINDE *portant sa main à sa bouche, à sa tête, et sous son menton.*

Han, hi, hon, han.

SGANARELLE.

Hé ? que dites-vous ?

LUCINDE *continue les mêmes gestes.*

Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE.

Quoi?

LUCINDE.

Han, hi, hon.

SGANARELLE.

Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là ?

GÉRONTE.

Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusqu'ici on en ait pu savoir la cause, et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE.

Et pourquoi ?

GÉRONTE.

Celui qu'elle doit épouser, veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

SGANARELLE.

Et qui est ce sot-là, qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! Je me garderois bien de la vouloir guérir.

GÉRONTE.

Enfin, monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins, pour la soulager de son mal.

SGANARELLE.

Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'oppresse-t-il beaucoup ?

GÉRONTE.

Oui, monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GÉRONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous savez [8] ?

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Copieusement.

GÉRONTE.

Je n'entends rien à cela.

SGANARELLE.

La matière est-elle louable ?

GÉRONTE.

Je ne me connois pas à ces choses.

SGANARELLE.

(à Lucinde.) *(à Géronte.)*
Donnez-moi votre bras. Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

GÉRONTE.

Hé, oui, monsieur, c'est là son mal, vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE.

Ah, ah !

JACQUELINE.

Voyez comme il a deviné sa maladie.

SGANARELLE.

Nous autres grands médecins, nous connoissons d'abord les choses. Un ignorant auroit été embarrassé, et vous eût été dire, c'est ceci, c'est cela ; mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

GÉRONTE.

Oui ; mais je voudrois bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE.

Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GÉRONTE.

Fort bien ; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GÉRONTE.

Mais encore, vos sentimens sur cet empêchement de l'action de la langue ?

SGANARELLE.

Aristote, là-dessus, dit... de fort belles choses.

GÉRONTE.

Je le crois.

SGANARELLE.

Ah ! c'étoit un grand homme.

GÉRONTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Grand homme tout-à-fait ; un homme qui étoit plus (*levant le bras depuis le coude.*) grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savans, nous appelons humeurs peccantes, c'est-à-dire... humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des in-

fluences, qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire.... à... Entendez-vous le Latin ?

GÉRONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE *se levant brusquement.*

Vous n'entendez point le Latin ?

GÉRONTE.

Non.

SGANARELLE *avec enthousiasme.*

Cabricias arci thuram, cathalamus, singulariter, nominativo, hæc musa, la muse, *bonus, bona, bonum. Deus sanctus, est-ne oratio latinas ? Etiam*, oui. *Quare*, pourquoi ? *Quia substantivo, et adjectivum, concordat in generi, numerum, et casus.*

GÉRONTE.

Ah ! que n'ai-je étudié ?

JACQUELINE.

L'habile homme que vlà !

LUCAS.

Oui, ça est si biau, que je n'y entends goutte.

SGANARELLE.

Or, ces vapeurs, dont je vous parle, venant à passer du côté gauche où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poulmon, que nous appelons en Latin, *armyan*,

ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en Grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en Hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate, et parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie; et parce que lesdites vapeurs ont certaine malignité.... Écoutez bien ceci, je vous conjure.

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Ont une certaine malignité qui est causée... Soyez attentif, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

Je le suis.

SGANARELLE.

Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequei, nequer, potarium, quipsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette

JACQUELINE.

Ah! que ça est bian dit, notre homme.

LUCAS.

Que n'ai-je la langue aussi bien pendue?

GÉRONTE.

On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué ; c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont ; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE.

Oui, cela étoit autrefois ainsi; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GÉRONTE.

C'est ce que je ne savois pas ; et je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a point de mal ; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

GÉRONTE.

Assurément. Mais, monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?

SGANARELLE.

Ce que je crois qu'il faille faire ?

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et

qu'on lui fasse prendre, pour remède, quantité de pain trempé dans le vin.

GÉRONTE.

Pourquoi cela, monsieur ?

SGANARELLE.

Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympatique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

GÉRONTE.

Cela est vrai. Ah! le grand homme; vîte, quantité de pain et de vin.

SGANARELLE.

Je reviendrai voir, sur le soir, en quel état elle sera.

SCENE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE, JACQUELINE.

SGANARELLE.

(*à Jacqueline.*) (*à Géronte.*)
Doucement, vous. Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remèdes.

JACQUELINE.

Qui ? Moi ? Je me porte le mieux du monde.

SGANARELLE.

Tant pis, nourrice, tant pis. Cette grande santé est à craindre ; et il ne sera pas mauvais de vous faire quelque petite saignée amiable, de vous donner quelque petit clystère dulcifiant.

GÉRONTE.

Mais, monsieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire saigner, quand on n'a point de maladie ?

SGANARELLE.

Il n'importe, la mode en est salutaire; et, comme on boit pour la soif à venir, il faut aussi se faire saigner pour la maladie à venir.

JACQUELINE *en s'en allant.*

Ma fi, je me moque de ça, et je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apothicaire.

SGANARELLE.

Vous êtes rétive aux remèdes ; mais nous saurons vous soumettre à la raison.

SCENE VIII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Je vous donne le bon jour.

GÉRONTE.

Attendez un peu, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Que voulez-vous faire ?

GÉRONTE.

Vous donner de l'argent, monsieur.

SGANARELLE *tendant sa main par derrière, tandis que Géronte ouvre sa bourse.*

Je n'en prendrai pas, monsieur.

GÉRONTE.

Monsieur.

SGANARELLE.

Point du tout.

GÉRONTE.

Un petit moment.

SGANARELLE.

En aucune façon.

GÉRONTE.

De grace.

SGANARELLE.

Vous vous moquez.

GÉRONTE.

Voilà qui est fait.

SGANARELLE.

Je n'en ferai rien.

GÉRONTE.

Hé !

SGANARELLE.

Ce n'est pas l'argent qui me fait agir[9].

GÉRONTE.

Je le crois.

SGANARELLE *après avoir pris l'argent.*

Cela est-il de poids?

GÉRONTE.

Oui, monsieur.

SGANARELLE.

Je ne suis pas un Médecin mercenaire.

GÉRONTE.

Je le sais bien.

SGANARELLE.

L'intérêt ne me gouverne point.

GÉRONTE.

Je n'ai pas cette pensée.

SGANARELLE *seul, regardant l'argent qu'il a reçu.*

Ma foi, cela ne va pas mal ; et pourvu que...

SCENE IX.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE.

Monsieur, il y a long-tems que je vous attends ; et je viens implorer votre assistance.

SGANARELLE *lui tâtant le pouls.*

Voilà un pouls qui est fort mauvais.

LÉANDRE.

Je ne suis point malade, monsieur; et ce n'est pas pour cela que je viens à vous.

SGANARELLE.

Si vous n'êtes pas malade ; que diable ne le dites vous donc.

LÉANDRE.

Non. Pour vous dire la chose en deux mots, je m'appelle Léandre, qui suis amoureux de Lucinde, que vous venez de visiter ; et, comme, par la mauvaise humeur de son père, toute sorte d'accès m'est fermé auprès d'elle, je me hasarde à vous prier de vouloir servir mon amour, et de me donner lieu d'exécuter un stratagème que j'ai trouvé, pour lui pouvoir dire deux mots, d'où dépendent absolument mon bonheur et ma vie.

SGANARELLE.

Pour qui me prenez-vous? Comment? Oser vous adresser à moi pour vous servir dans votre amour, et vouloir ravaler la dignité de médecin à des emplois de cette nature?

LÉANDRE.

Monsieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE *en le faisant reculer.*

J'en veux faire, moi. Vous êtes un impertinent.

LÉANDRE.

Hé, monsieur, doucement.

SGANARELLE.

Un mal avisé.

LÉANDRE.

De grace.

SGANARELLE.

Je vous apprendrai que je ne suis point homme à cela; et que c'est une insolence extrême...

LÉANDRE *tirant une bourse.*

Monsieur...

SGANARELLE.

(*recevant la bourse.*)

De vouloir m'employer... Je ne parle pas pour vous, car vous êtes honnête homme, et je serois ravi de vous rendre service. Mais il y a de certains impertinens au monde, qui viennent

prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas ; et je vous avoue que cela me met en colère.

LÉANDRE.

Je vous demande pardon, monsieur, de la liberté que...

SGANARELLE.

Vous vous moquez. De quoi est-il question ?

LÉANDRE.

Vous saurez donc, monsieur, que cette maladie que vous voulez guérir, est une feinte maladie. Les médecins ont raisonné là-dessus comme il faut ; et ils n'ont pas manqué de dire que cela procédoit, qui du cerveau [10], qui des entrailles, qui de la rate, qui du foie ; mais il est certain que l'amour en est la véritable cause, et que Lucinde n'a trouvé cette maladie, que pour se délivrer d'un mariage dont elle étoit importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voye ensemble, retirons-nous d'ici ; et je vous dirai, en marchant, ce que je souhaite de vous.

SGANARELLE.

Allons, monsieur. Vous m'avez donné pour votre amour une tendresse qui n'est pas concevable ; et j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crévera, ou bien elle sera à vous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, SGANARELLE.

LÉANDRE.

Il me semble que je ne suis pas mal ainsi, pour un apothicaire ; et, comme le père ne m'a guère vu , ce changement d'habit et de perruque est assez capable , je crois, de me déguiser à ses yeux.

SGANARELLE.

Sans doute.

LÉANDRE.

Tout ce que je souhaiterois, seroit de savoir cinq ou six grands mots de médecine , pour parer mon discours, et me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE.

Allez, allez, tout cela n'est pas nécessaire ; il suffit de l'habit, et je n'en sais pas plus que vous.

LÉANDRE.

Comment ?

SGANARELLE.

Diable emporte si j'entends rien en médecine.

Vous êtes honnête homme, et je veux bien me confier à vous, comme vous vous confiez à moi.

LÉANDRE.

Quoi, vous n'êtes pas effectivement....

SGANARELLE.

Non, vous dis-je, ils m'ont fait médecin malgré mes dents. Je ne m'étois jamais mêlé d'être si savant que cela ; et toutes mes études n'ont été que jusqu'en sixième. Je ne sais point sur quoi cette imagination leur est venue ; mais, quand j'ai vu qu'à toute force ils vouloient que je fusse médecin, je me suis résolu de l'être aux dépens de qui il appartiendra. Cependant vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue, et de quelle façon chacun est endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous côtés ; et, si les choses vont toujours de même, je suis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la médecine. Je trouve que c'est le métier le meilleur de tous ; car, soit qu'on fasse bien, ou soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte. La méchante besogne ne retombe jamais sur notre dos ; et nous taillons, comme il nous plaît, sur l'étoffe où nous travaillons. Un cordonnier, en faisant des souliers, ne sauroit gâter un morceau de cuir, qu'il n'en paye les pots cassés ; mais ici l'on peut gâter un homme, sans qu'il en coûte rien. Les bévues ne sont point pour

nous ; et c'est toujours la faute de celui qui meurt. Enfin, le bon de cette profession, est qu'il y a, parmi les morts, une honnêteté, une discrétion la plus grande du monde ; jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué.

LÉANDRE.

Il est vrai que les morts sont fort honnêtes gens sur cette matière.

SGANARELLE *voyant des hommes qui viennent à lui.*

Voilà des gens qui ont la mine de me venir consulter. (*à Léandre.*) Allez toujours m'attendre auprès du logis de votre maitresse.

SCENE II.

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE.

THIBAUT.

Monsieu, je venons vous charcher, mon fils, Perrin et moi.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il ?

THIBAUT.

Sa pauvre mère, qui a pour nom Parrette, est dans un lit malade il y a six mois.

SGANARELLE *tendant la main, comme pour recevoir de l'argent.*

Que voulez-vous que j'y fasse?

THIBAUT,

Je voudrions, monsieu, que vous nous baillissiez queuque petite drôlerie pour la garir.

SGANARELLE.

Il faut voir. De quoi est-ce qu'elle est malade?

THIBAUT.

Alle est malade d'hypocrisie, monsieu.

SGANARELLE.

D'hypocrisie?

THIBAUT.

Oui, c'est-à-dire, qu'alle est enflée par tout; et l'an dit que c'est quantité de sériosités qu'alle a dans le corps, et que son foie, son ventre, ou sa rate, comme vous voudrais l'appeler, au glieu de faire du sang, ne fait plus que de liau. Alle a, de deux jours l'un, la fièvre quotiguenne, avec des lassitudes et des douleurs dans les mufles des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prêts à l'étouffer; et par fois il li prend des sincoles et des conversions, que je crayons qu'alle est passée. J'avons dans notre village un apothicaire, révérence parler, gui li a donné je ne sais combien d'histoire, et il m'en coûte plus d'eune douzaine de bons écus

en lavemens, ne vs'en déplaise, en aposthumes, qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe, et en portions cordales. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent mitoummitaine. Il veloit li bailler d'une certaine drogue que l'on appelle du vin amétile ; mais j'ai-s-eu peur franchement que çà l'envoyît *à patres*, et l'an dit que ces gros médecins tuont je ne sais combien de monde avec cette invention-là.

SGANARELLE *tendant toujours la main.*

Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIBAUT.

Le fait est, monsieu, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que nous fassions.

SGANARELLE.

Je ne vous entends point du tout.

PERRIN.

Monsieu, ma mère est malade, et vlà deux écus que je vous apportons, pour nous bailler queuque remède.

SGANARELLE.

Ah! je vous entends, vous. Voilà un garçon qui parle clairement, et qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mère est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps ; qu'elle a la fièvre, avec des douleurs dans les jambes, et qu'il lui prend par fois des sincopes

et des convulsions, c'est-à-dire, des évanouissemens.

PERRIN.

Hé, oui, monsieu, c'est justement çà.

SGANARELLE.

J'ai compris d'abord vos paroles. Vous avez un père qui ne sait ce qu'il dit. Maintenant, vous me demandez un remède ?

PERRIN.

Oui, monsieu.

SGANARELLE.

Un remède pour la guérir ?

PERRIN.

C'est comme je l'entendons.

SGANARELLE.

Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

PERRIN.

Du fromage, monsieu ?

SGANARELLE.

Oui, c'est un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail et des perles, et quantité d'autres choses précieuses.

PERRIN.

Monsieu, je vous sommes bien obligés, et j'allons li faire prendre çà tout-à-l'heure.

SGANARELLE *à part.*

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

SCENE III.

JACQUELINE, SGANARELLE, LUCAS *dans le fond du théâtre.*

SGANARELLE.

Voici la belle nourrice. Ah ! nourrice de mon cœur, je suis ravi de cette rencontre ; et votre vue est la rhubarbe, la casse, et le sené, qui purgent toute la mélancolie de mon ame.

JACQUELINE.

Par ma figué, monsieu le médecin, ça est trop bian dit pour moi ; et je n'entends rian à tout votre latin.

SGANARELLE.

Devenez malade, nourrice, je vous prie, devenez malade pour l'amour de moi. J'aurois toutes les joies du monde de vous guérir.

JACQUELINE.

Je sis votre sarvante, j'aime bian mieux qu'an ne me garisse pas.

SGANARELLE.

Que je vous plains, belle nourrice, d'avoir un mari jaloux et fâcheux, comme celui que vous avez!

JACQUELINE.

Que vlez-vous, monsieu? C'est pour la pénitence de mes fautes; et là où la chèvre est liée, il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE.

Comment, un rustre comme cela? Un homme qui vous observe toujours, et ne veut pas que personne vous parle?

JACQUELINE.

Hélas! vous n'avez rian vu encore; et ce n'est qu'un petit échantillon de sa mauvaise humeur.

SGANARELLE.

Est-il possible, et qu'un homme ait l'ame assez basse pour maltraiter une personne comme vous? Ah! que j'en sais, belle nourrice, et qui ne sont pas loin d'ici, qui se tiendroient heureux de baiser seulement les petits bouts de vos petons. Pourquoi faut-il qu'une personne si bien faite, soit tombée en de pareilles mains, et qu'un franc animal, un brutal, un stupide, un sot.... Pardonnez-moi, nourrice, si je parle ainsi de votre mari.

JACQUELINE.

Hé, monsieu, je sais bian qu'il mérite tous ces noms-là.

SGANARELLE.

Oui, sans doute, nourrice, il les mérite ; et il mériteroit encore que vous lui missiez quelque chose sur la tête, pour le punir des soupçons qu'il a.

JACQUELINE.

Il est bian vrai que, si je n'avois devant les yeux que son intérêt, il pourroit m'obliger à queuque étrange chose.

SGANARELLE.

Ma foi, vous ne feriez pas mal de vous venger de lui avec quelqu'un. C'est un homme, je vous le dis, qui mérite bien cela ; et, si j'étois assez heureux, belle nourrice, pour être choisi pour.......

Dans le tems que Sganarelle tend les bras pour embrasser Jacqueline, Lucas passe sa tête par-dessous, et se met entre eux deux. Sganarelle et Jacqueline regardent Lucas, et sortent chacun de leur côté.

SCENE IV.

GÉRONTE, LUCAS.

GÉRONTE.

Holà, Lucas, n'as-tu point vu ici notre médecin ?

LUCAS.

Et oui, de par tous les diantres, je l'ai vu et ma femme aussi.

GÉRONTE.

Où est-ce donc qu'il peut être ?

LUCAS.

Je ne sais ; mais je voudrois qu'il fût à tous les guebles.

GÉRONTE.

Va-t-en voir un peu ce que fait ma fille.

SCENE V.

SGANARELLE, LÉANDRE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Ah ! monsieur, je demandois où vous étiez.

SGANARELLE.

Je m'étois amusé dans votre cour à expulser le superflu de la boisson. Comment se porte la malade ?

GÉRONTE.

Un peu plus mal, depuis votre remède.

SGANARELLE.

Tant mieux. C'est signe qu'il opère.

GÉRONTE.

Oui; mais, en opérant, je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE.

Ne vous mettez pas en peine; j'ai des remèdes qui se moquent de tout, et je l'attends à l'agonie.

GÉRONTE *montrant Léandre.*

Qui est cet homme-là que vous amenez ?

SGANARELLE *faisant des signes avec la main pour montrer que c'est un Apothicaire.*

C'est...

GÉRONTE.

Quoi ?

SGANARELLE.

Celui...

GÉRONTE.

Hé !

SGANARELLE.

Qui...

GÉRONTE.

Je vous entends.

SGANARELLE.

Votre fille en aura besoin.

SCENE VI.

LUCINDE, GÉRONTE, LÉANDRE, JACQUELINE, SGANARELLE.

JACQUELINE.

Monsieu, vlà votre fille qui veut un peu marcher.

SGANARELLE.

Cela lui fera du bien. Allez-vous-en, monsieur l'apothicaire, tâter un peu son pouls, afin que je raisonne tantôt avec vous de sa maladie.

(*Sganarelle tire Geronte dans un coin du Théâtre, et lui passe un bras sur les epaules pour l'empêcher de tourner la téte du côté où sont Léandre et Lucinde.*) [11]

Monsieur, c'est une grande et subtile question, entre les docteurs, de savoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui; et moi je dis que oui et non; d'autant que l'incongruité des humeurs opaques, qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes, étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive, on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement

oblique du cercle de la lune ; et comme le soleil qui darde ses rayons sur la concavité de la terre, trouve....

LUCINDE *à Léandre.*

Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiment.

SGANARELLE.

Voilà ma fille qui parle ! O grande vertu du remède ! O admirable médecin ! Que je vous suis obligé, monsieur, de cette guérison merveilleuse, et que puis-je faire pour vous après un tel service ?

SGANARELLE *se promenant sur le Théâtre, et s'éventant avec son chapeau.*

Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine !

LUCINDE.

Oui, mon père, j'ai recouvré la parole ; mais je l'ai recouvrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, et que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE.

Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.

GÉRONTE.

Quoi ?...

LUCINDE.

Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

GÉRONTE.

Si...

LUCINDE.

Tous vos discours ne serviront de rien.

GÉRONTE.

Je...

LUCINDE.

C'est une chose où je suis déterminée.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE.

Il n'est puissance paternelle, qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

GÉRONTE.

J'ai...

LUCINDE.

Vous avez beau faire tous vos efforts.

GÉRONTE.

Il...

LUCINDE.

Mon cœur ne sauroit se soumettre à cette tyrannie.

GÉRONTE.

La...

LUCINDE.

Et je me jetterai plutôt dans un couvent, que d'épouser un homme que je n'aime point.

GÉRONTE.

Mais...

LUCINDE *avec vivacité.*

Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le tems Je n'en ferai rien. Cela est résolu.

GÉRONTE.

Ah ! quelle impétuosité de paroles. Il n'y a pas moyen d'y résister. (*à Sganarelle.*) Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette [12].

SGANARELLE.

C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service, est de vous rendre sourd, si vous voulez.

GÉRONTE.

Je vous remercie. (*à Lucinde.*) Penses-tu donc...

LUCINDE.

Non, toutes vos raisons ne gagneront rien sur mon ame.

GÉRONTE.

Tu épouseras Horace dès ce soir.

LUCINDE.

J'épouserai plutôt la mort.

SGANARELLE *à Géronte.*

Mon Dieu, arrêtez-vous, laissez-moi médicamenter cette affaire. C'est une maladie qui la tient; et je sais le remède qu'il y faut apporter.

GÉRONTE.

Seroit-il possible, monsieur, que vous pussiez aussi guérir cette maladie d'esprit?

SGANARELLE.

Oui, laissez-moi faire, j'ai des remèdes pour tout; et notre apothicaire nous servira pour cette cure. (*à Léandre.*) Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Léandre, est tout-à-fait contraire aux volontés du père, qu'il n'y a point de tems à perdre, que les humeurs sont fort aigries, et qu'il est nécessaire de trouver promptement un remède à ce mal, qui pourroit empirer par le retardement. Pour moi, je n'y en vois qu'un seul, qui est une prise de fuite purgative, que vous mêlerez, comme il faut, avec deux dragmes de matrimonium en pilules. Peut-être fera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remède; mais, comme vous êtes habile homme dans votre métier, c'est à vous de l'y résoudre, et de lui faire avaler la chose du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en lui faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs, tandis que j'entretiendrai

ici son père ; mais, sur-tout, ne perdez point de tems. Au remède, vîte, au remède spécifique.

SCENE VII.

GÉRONTE, SGANARELLE.

GÉRONTE.

Quelles drogues, monsieur, sont celles que vous venez de dire ? Il me semble que je ne les ai jamais ouï nommer.

SGANARELLE.

Ce sont drogues dont on se sert dans les nécessités urgentes.

GÉRONTE.

Avez-vous jamais vu une insolence pareille à la sienne ?

SGANARELLE.

Les filles sont quelquefois un peu têtues.

GÉRONTE.

Vous ne sauriez croire comme elle est affolée de ce Léandre.

SGANARELLE.

La chaleur du sang fait cela dans les jeunes esprits.

GÉRONTE.

Pour moi, dès que j'ai eu découvert la violence de cet amour, j'ai su tenir toujours ma fille renfermée.

SGANARELLE.

Vous avez fait sagement.

GÉRONTE.

Et j'ai bien empêché qu'ils n'ayent eu communication ensemble.

SGANARELLE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Il seroit arrivé quelque folie, si j'avois souffert qu'ils se fussent vus.

SGANARELLE.

Sans doute.

GÉRONTE.

Et je crois qu'elle auroit été fille à s'en aller avec lui.

SGANARELLE.

C'est prudemment raisonner.

GÉRONTE.

On m'avertit qu'il fait tous ses efforts pour lui parler.

SGANARELLE.

Quel drôle !

GÉRONTE.

Mais il perdra son tems.

SGANARELLE.

Ah, ah!

GÉRONTE.

Et j'empêcherai bien qu'il ne la voye.

SGANARELLE.

Il n'a pas à faire à un sot, et vous savez des rubriques qu'il ne sait pas. Plus fin que vous n'est pas bête.

SCÈNE VIII.

LUCAS, GÉRONTE, SGANARELLE.

LUCAS.

Ah! palsanguenne, monsieu, vaici bian du tintamare ; votre fille s'en est enfuie avec son Liandre. C'étoit lui qui étoit l'apothicaire ; et vlà monsieu le médecin qui a fait cette belle opération là.

GÉRONTE.

Comment? M'assassiner de la façon? Allons, un commissaire, et qu'on n'empêche qu'il ne sorte. Ah! traître, je vous ferai punir par la justice.

LUCAS.

Ah? par ma fi, monsieu le médecin, vous serez pendu ; ne bougez de là seulement.

SCENE IX.

MARTINE, SGANARELLE, LUCAS.

MARTINE *à Lucas.*

Ah ! mon Dieu. Que j'ai eu de peine à trouver ce logis ! Dites-moi un peu des nouvelles du médecin que je vous ai donné.

LUCAS.

Le vlà qui va être pendu.

MARTINE.

Quoi, mon mari pendu ! Hélas ! et qu'a-t-il fait pour cela ?

LUCAS.

Il a fait enlever la fille de notre maître.

MARTINE.

Hélas ! mon cher mari, est-il bien vrai qu'on te va pendre.

SGANARELLE.

Tu vois. Ah !

MARTINE.

Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens ?

SGANARELLE.

Que veux-tu que j'y fasse ?

MARTINE.

Encore, si tu avois achevé de couper notre bois, je prendrois quelque consolation.

SGANARELLE.

Retire-toi de là, tu me fends le cœur.

MARTINE.

Non; je veux demeurer pour t'encourager à la mort; et je ne te quitterai point que je ne t'aye vu pendu.

SGANARELLE.

Ah!

SCENE X.

GÉRONTE, SGANARELLE, MARTINE.

GÉRONTE *à Sganarelle.*

Le commissaire viendra bientôt; et l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me répondra de vous.

SGANARELLE *à genoux.*

Hélas! cela ne se peut-il point changer en quelques coups de bâton.

GÉRONTE.

Non, non, la justice en ordonnera. Mais, que vois-je?

SCÈNE DERNIÈRE.

GÉRONTE, LÉANDRE, LUCINDE, SGANARELLE, LUCAS, MARTINE.

LÉANDRE.

Monsieur, je viens faire paroître Léandre à vos yeux, et remettre Lucinde en votre pouvoir. Nous avons eu dessein de prendre la fuite tous deux, et de nous aller marier ensemble; mais cette entreprise a fait place à un procédé plus honnête. Je ne prétends point vous voler votre fille, et ce n'est que de votre main que je veux la recevoir. Ce que je vous dirai, monsieur, c'est que je viens, tout-à-l'heure, de recevoir des lettres, par où j'apprends que mon oncle est mort, et que je suis héritier de tous ses biens.

GÉRONTE.

Monsieur, votre vertu m'est tout-à-fait considérable; et je vous donne ma fille avec la plus grande joie du monde.

SGANARELLE *à part.*

La médecine l'a échappé belle.

MARTINE.

Puisque tu ne seras point pendu, rends-moi

grace d'être médecin ; car c'est moi qui t'ai procuré cet honneur.

SGANARELLE.

Oui, c'est toi qui m'as procuré je ne sais combien de coups de bâton ?

LÉANDRE *à Sganarelle.*

L'effet en est trop beau, pour en garder du ressentiment.

SGANARELLE.

(*à Martine.*)

Soit. Je te pardonne ces coups de bâton, en faveur de la dignité où tu m'as élevé ; mais prépare-toi désormais à vivre dans un grand respect, avec un homme de ma conséquence, et songe que la colère d'un médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire.

FIN.

OBSERVATIONS
DE L'ÉDITEUR
SUR LE MÉDECIN MALGRÉ LUI.

ACTE PREMIER.
SCENE I.

[1] On prétend que la première scène de cette farce est faite d'après le même personnage qui a servi à Boileau d'original pour *le Perruquier du Lutrin.* Il s'appeloit *Didier l'Amour*; sa femme étoit une clabaudeuse éternelle, que le mari corrigeoit souvent avec le sang-froid de Sganarelle.

SCENE II.

[2] *Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt il n'y faut pas mettre l'écorce.* Le proverbe commun est, *qu'entre l'arbre et l'écorce il n'y faut pas mettre le doigt.* Mais c'est ainsi que les gens de l'espèce de Sganarelle travestissent les choses les plus triviales. A l'égard de la citation hasardée de Cicéron, Rabelais, l. I, ch. VIII, à l'occasion de l'émeraude de la braguette de Gargantua, cite courageusement, *Orpheus, libro de lapidibus, et Plin. libro ultimo.*

SCENE VI.

[3] *Qu'ils sont doux*
Bouteille jolie, etc.

M. Roze, de l'académie françoise, s'étant amusé

à traduire en latin la chanson de Sganarelle, s'en divertit avec Molière, qu'il inquiéta, en lui disant qu'il n'avoit fait que parodier une ancienne chanson latine, qu'il lui récita, et qui se chantoit sur le même air. La voici :

Quàm dulces,
Amphora amœna,
Quàm dulces
Sunt tuæ voces,

Dum fundis merum in calices,
Utinam semper esses plena!
Ah! ah! cara mea lagena,
Vacua cur jaces?

4 *Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle.* Il faudroit aujourd'hui, *qui vous nommez.*

5 *En ce cas, c'est moi qui se nomme.* Il faut, *qui me nomme.*

7 *Monsieur, ne veuillez pas nier les choses.* On ne s'exprimeroit pas ainsi aujourd'hui, on diroit, *Monsieur, ne niez pas les choses davantage.*

ACTE II.

SCENE III.

7 *Dans son chapitre des chapeaux.* Même imitation de Rabelais, que nous avons remarquée dans la scène 2.e du 1.er acte. Racine, dans *ses Plaideurs*, a tiré de la même source ces deux vers :

Qui ne sait que la loi, *si quis canis*, digeste
De vi, paragrapho, Messieurs, *caponibus.*

SCENE VI.

8 *Va-t-elle où vaus savez.* Polissonnerie imitée de Plaute. Voyez la scène 4 et 5 du 5.e acte *des Menechmes. An unquam tibi intestina crepant*, dit le médecin, entre les mains duquel on a remis *Menechme.*

SCENE VIII.

[9] *Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.* Sganarelle fait souvenir ici du médecin *Rondibilis*, qui prend les quatre *nobles à la Rose* (1) de *Panurge*, en disant *qu'il ne lui falloit rien.*

SCENE IX.

[10] *Que cela procédoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate,* etc. Vieille façon de parler, pour dire, *l'un du cerveau, l'autre de la rate*, etc.

ACTE III.

SCENE VI.

[11] SGANARELLE occupe ici Géronte, tandis que Léandre parle à Lucinde; c'est à-peu-près la même situation qu'on a vue dans l'*Amour Médecin.*

[12] *Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.* Voyez dans Rabelais le Conte du mari, à la femme duquel on vient de rendre la parole. Etourdi de son bavardage, il demande au médecin de la rendre une seconde fois muette. A quoi le docteur répond, comme chez Molière, que tout ce qu'il peut faire en cette occasion, *c'est de le rendre sourd.*

[13] Le dénouement de cette farce est des plus communs; Léandre, subitement héritier de son oncle, ramène Lucile qu'il avoit enlevée, et l'obtient de son père, à qui l'héritage arrache le consentement qu'il refusoit.

A l'égard du style de la pièce, il est serré, vif et très-gai; les fautes y sont très-rares, comme on peut le voir par le petit nombre d'observations qu'on a faites sur ce point.

---

(1) 20 liv. tournois, à 100 sols la pièce.

NOUVELLES OBSERVATIONS.

ACTE II.

SCÈNE VI.

GÉRONTE.

Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué; c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont, que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE.

Oui, cela étoit autrefois ainsi; mais nous avons changé tout cela, etc. Molière faisoit ici une allusion critique et maligne à ce qui s'étoit passé à Paris en 1650, et dont on trouve la relation dans la Gazette de France, du 17 décembre de la même année, n.° 186. Voici cet article : « Cette semaine » s'est ici trouvé, en la dissection faite publique» ment par un docteur en médecine de cette fa» culté, du cadavre d'un homme exécuté à mort, » le foie où devoit être la rate, à savoir, du côté » gauche, et la rate du côté droit où devoit être le » foie, le cœur inclinant du côté droit, et la plu» part des vaisseaux autrement disposés qu'à l'or» dinaire, au grand étonnement d'un chacun. »

MÉLICERTE,

PASTORALE HÉROIQUE.

7*

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR MÉLICERTE.

CETTE pastorale héroïque, en deux actes et en vers, dont Molière avoit tiré le sujet de l'histoire de Timarète et de Sésostris, dans le roman de Cyrus, fit une partie de la fête du ballet des Muses, de la composition de M. de Benserade, exécuté et dansé par le roi à son château de Saint-Germain-en-Laye, le 2 décembre 1666.

Malgré les recherches qu'ont faites les infatigables auteurs de l'Histoire du Théâtre François, il est encore indécis quelle place occupa dans ce ballet la nouvelle production de Molière. On sait seulement que Louis XIV ne donna point à l'auteur le tems de la finir, et qu'on n'en représenta que les deux actes qu'il n'avoit au plus qu'esquissés.

Molière n'étoit point ici conduit par son génie; et quelque délicatesse qu'on trouve dans la scène 3.e du 2.e acte, le public doit peu regretter qu'il n'ait pas eu le dessein de finir un ouvrage de ce genre, pour lequel il falloit un talent bien au-dessous du sien.

Il murmura, sans doute, plus d'une fois, de la nécessité où les amusemens de la cour le mettoient trop souvent, de descendre si fort au-dessous de lui-même; mais Louis XIV n'étoit pas un monarque à qui l'on pût refuser quelque chose; et les beaux-arts lui devoient trop, pour qu'ils ne se prêtassent pas à se sacrifier eux-mêmes à ses plaisirs.

Molière avoit saisi, dans la scène 3.e du 1.er acte, plus en habile courtisan qu'en poëte habile, l'occasion de peindre son maître et l'éclat de sa cour.

Pour le prince.... sans peine on le remarque,
Et d'une stade loin il sent son grand monarque;
Dans toute sa personne il a je ne sais quoi,
Qui d'abord fait juger que c'est un maître roi.
. . . .
. . . .
Toute sa cour s'empresse à chercher ses regards,
Ce sont autour de lui confusions plaisantes,
Et l'on diroit d'un tas de mouches reluisantes,
Qui suivent en tous lieux un doux rayon de miel, etc.

Sans cet à-propos, bien peu digne de la plume de Molière, nous aimerions à penser que *Mélicerte* étoit un des premiers essais de sa jeunesse. Comment concevoir en effet que de petites idées pastorales se présentent dans la tête d'un homme de 46 ans, occupé d'objets si supérieurs, ou par leur force, ou par leur sagesse et leur utilité, ou par leur extrême gaîté?

En 1699, Guerin, fils de celui qui épousa la femme de notre auteur, osa entreprendre de finir cette comédie pastorale, et non-seulement il

imagina un dénouement, mais il récrivit les deux premiers actes de Molière en petits vers libres. Le public ne gagna rien à ces petits vers, totalement oubliés aujourd'hui.

Cet ouvrage de Guerin le fils, imprimé en 1699 chez *Pierre Traboüillet*, est précédé d'une préface, d'un remercîment en vers à la princesse de Conti, d'une lettre en prose, d'un second remercîment à la même princesse, qui avoit fait jouer *sa Mélicerte* à Fontainebleau, et d'un prologue de deux scènes, qui ne firent point pardonner à Guerin le fils de faire autant de tort à la gloire de Molière, qu'en avoit fait son père à mademoiselle Molière, en devenant son second époux.

On ne fera point d'observations sur cette pièce. On ne s'en est permis que sur les ouvrages de Molière, qui contribuent tous les jours à sa gloire et à nos plaisirs.

ACTEURS.

MÉLICERTE, bergère.
DAPHNÉ, bergère.
EROXENE, bergère.
MIRTIL, amant de Mélicerte.
ACANTE, amant de Daphné.
TIRENE, amant d'Eroxène.
LICARSIS, pâtre, cru père de Mirtil.
CORINE, confidente de Mélicerte.
NICANDRE, berger.
MOPSE, berger, cru oncle de Mélicerte.

La scène est en Thessalie, dans la vallée de Tempé.



MÉLICERTE.

MELICERTE,

PASTORALE HÉROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAPHNÉ, EROXENE, ACANTE, TIRENE.

ACANTE.

Ah ! charmante Daphné.

TIRENE.

Trop aimable Eroxène.

DAPHNÉ.

Acante, laisse-moi.

EROXENE.

Ne me suis point, Tirène.

ACANTE *à Daphné.*

Pourquoi me chasses-tu ?

TIRENE *à Eroxène.*

Pourquoi suis-tu mes pas?

DAPHNÉ *à Acante.*

Tu me plais loin de moi.

EROXENE *à Tirene.*

Je m'aime où tu n'es pas.

ACANTE.

Ne cesseras-tu point cette rigueur mortelle ?

TIRENE.

Ne cesseras-tu point de m'être si cruelle ?

DAPHNÉ.

Ne cesseras-tu point tes inutiles vœux ?

EROXENE.

Ne cesseras-tu point de m'être si fâcheux ?

ACANTE.

Si tu n'en prends pitié, je succombe à ma peine.

TIRENE.

Si tu ne me secours, ma mort est trop certaine.

DAPHNÉ.

Si tu ne veux partir, je quitterai ce lieu.

EROXENE.

Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

ACANTE.

Hé bien, en m'éloignant, je te vais satisfaire.

TIRENE.

Mon départ va t'ôter ce qui peut te déplaire.

ACANTE.

Généreuse Eroxène, en faveur de mes feux,
Daigne au moins, par pitié, lui dire un mot ou deux.

TIRENE.

Obligeante Daphné, parle à cette inhumaine;
Et sache d'où, pour moi, procède tant de haine.

SCENE II.

DAPHNÉ, EROXENE.

EROXENE.

Acante a du mérite, et t'aime tendrement,
D'où vient que tu lui fais un si dur traitement?

DAPHNÉ.

Tirene vaut beaucoup, et languit pour tes charmes;
D'où vient que, sans pitié, tu vois couler ses larmes?

EROXENE.

Puisque j'ai fait ici la demande avant toi,
La raison te condamne à répondre avant moi.

DAPHNÉ.

Pour tous les soins d'Acante, on me voit inflexible,
Parce qu'à d'autres vœux je me trouve sensible.

EROXENE.

Je ne fais pour Tirene éclater que rigueur,
Parce qu'un autre choix est maître de mon cœur.

DAPHNÉ.

Puis-je savoir de toi ce choix qu'on te voit taire?

EROXENE.

Oui, si tu veux du tien m'apprendre le mystère.

DAPHNÉ.

Sans te nommer celui qu'amour m'a fait choisir,
Je puis facilement contenter ton desir;
Et, de la main d'Atis, ce peintre inimitable,
J'en garde, dans ma poche, un portrait admirable.
Qui, jusqu'au moindre trait, lui ressemble si fort,
Qu'il est sûr que tes yeux le connoîtront d'abord.

EROXENE.

Je puis te contenter par une même voie,
Et payer ton secret en pareille monnoie,
J'ai, de la main aussi de ce peintre fameux,
Un aimable portrait de l'objet de mes vœux,
Si plein de tous ses traits et de sa grace extrême,
Que tu pourras d'abord te le nommer toi-même.

DAPHNÉ.

La boîte que le peintre a fait faire pour moi,
Est tout-à-fait semblable à celle que je voi.

EROXENE.

Il est vrai, l'une à l'autre entiérement ressemble,
Et, certe, il faut qu'Atis les ait fait faire ensemble.

DAPHNÉ.

Faisons en même tems par un peu de couleurs,
Confidence à nos yeux du secret de nos cœurs.

EROXENE.

Voyons à qui plus vîte entendra ce langage,
Et qui parle le mieux, de l'un ou l'autre ouvrage.

DAPHNÉ.

La méprise est plaisante, et tu te brouilles bien;
Au lieu de ton portrait, tu m'as rendu le mien.

EROXENE.

Il est vrai; je ne sais comme j'ai fait la chose.

DAPHNÉ.

Donne. De cette erreur ta rêverie est cause.

EROXENE.

Que veut dire ceci? Nous nous jouons, je croi.
Tu fais de ces portraits même chose que moi.

DAPHNÉ.

Certes, c'est pour en rire, et tu peux me le rendre.

EROXENE *mettant les deux portraits l'un à côté de l'autre.*

Voici le vrai moyen de ne se point méprendre.

DAPHNÉ.

De mes sens prévenus est-ce une illusion ?

EROXENE.

Mon ame sur mes yeux fait-elle impression ?

DAPHNÉ.

Mirtil, à mes regards, s'offre dans cet ouvrage.

EROXENE.

De Mirtil, dans ces traits, je rencontre l'image.

DAPHNÉ.

C'est le jeune Mirtil qui fait naître mes feux.

EROXENE.

C'est au jeune Mirtil que tendent tous mes vœux.

DAPHNÉ.

Je venois aujourd'hui te prier de lui dire
Les soins que, pour son sort, son mérite m'inspire.

EROXENE.

Je venois te chercher pour servir mon ardeur,
Dans le dessein que j'ai de m'assurer son cœur.

DAPHNÉ.

Cette ardeur qu'il t'inspire, est elle si puissante ?

EROXENE.

L'aimes-tu d'une amour qui soit si violente ?

DAPHNÉ.

Il n'est point de froideur qu'il ne puisse enflammer,
Et sa grace naissante a de quoi tout charmer.

EROXENE.

Il n'est Nymphe en l'aimant qui ne se tînt heureuse,
Et Diane, sans honte, en seroit amoureuse.

DAPHNÉ.

Rien que son air charmant ne me touche aujourd'hui,
Et, si j'avois cent cœurs, ils seroient tous pour lui.

EROXENE.

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paroître,
Et, si j'avois un sceptre, il en seroit le maître.

DAPHNÉ.

Ce seroit donc en vain qu'à chacune, en ce jour,
On nous voudroit, du sein, arracher cet amour.
Nos ames, dans leurs vœux, sont trop bien affermies,
Ne tâchons, s'il se peut, qu'à demeurer amies ;
Et puisqu'en même tems, pour le même sujet,
Nous avons, toutes deux, formé même projet,
Mettons dans ce débat la franchise en usage,
Ne prenons l'une et l'autre aucun lâche avantage ;
Et courons nous ouvrir ensemble à Licarsis,
Des tendres sentimens où nous jette son fils.

EROXENE.

J'ai peine à concevoir, tant la surprise est forte,
Comme un tel fils est né d'un père de la sorte ;
Et sa taille, son air, sa parole et ses yeux,
Feroient croire qu'il est issu du sang des dieux ;

Mais enfin, j'y souscris, courons trouver ce père,
Allons-lui de nos cœurs découvrir le mystère ;
Et consentons qu'après, Mirtil entre nous deux,
Décide, par son choix, ce combat de nos vœux.

DAPHNÉ.

Soit. Je vois Licarsis avec Mopse et Nicandre,
Ils pourront le quitter, cachons-nous pour attendre.

SCENE III.

LICARSIS, MOPSE, NICANDRE.

NICANDRE *à Licarsis.*

Dis-nous donc ta nouvelle.

LICARSIS.

Ah ! que vous me pressez.
Cela ne se dit pas comme vous le pensez.

MOPSE.

Que de sottes façons et que de badinage !
Ménalque, pour chanter, n'en fait pas davantage.

LICARSIS.

Parmi les curieux des affaires d'état,
Une nouvelle à dire est d'un puissant éclat.
Je me veux mettre un peu sur l'homme d'importance,
Et jouir quelque tems de votre impatience.

NICANDRE.

Veux-tu, par tes délais, nous fatiguer tous deux?

MOPSE.

Prends-tu quelque plaisir à te rendre fâcheux?

NICANDRE.

De grace, parle, et mets ces mines en arrière.

LICARSIS.

Priez-moi donc tous deux de la bonne manière,
Et me dites chacun quel don vous me ferez,
Pour obtenir de moi ce que vous desirez.

MOPSE.

La peste soit du fat, laissons-le là, Nicandre,
Il brûle de parler, bien plus que nous d'entendre.
Sa nouvelle lui pèse, il veut s'en décharger;
Et ne l'écouter pas, est le faire enrager.

LICARSIS.

Hé?

NICANDRE.

Te voilà puni de tes façons de faire.

LICARSIS.

Je m'en vais vous le dire, écoutez.

MOPSE.

Point d'affaire.

LICARSIS.

Quoi! vous ne voulez pas m'entendre?

NICANDRE.

Non.

LICARSIS.

Hé bien.
Je ne dirai donc mot, et vous ne saurez rien.

MOPSE.

Soit.

LICARSIS.

Vous ne saurez pas qu'avec magnificence
Le roi vient honorer Tempé de sa présence;
Qu'il entra dans Larisse hier sur le haut du jour;
Qu'à l'aise je l'y vis avec toute sa cour;
Que ces bois vont jouir aujourd'hui de sa vue,
Et qu'on raisonne fort touchant cette venue.

NICANDRE.

Nous n'avons pas envie aussi de rien savoir.

LICARSIS.

Je vis cent choses là, ravissantes à voir.
Ce ne sont que seigneurs, qui, des pieds à la tête,
Sont brillans et parés comme au jour d'une fête;
Ils surprennent la vue; et nos prés au printems,
Avec toutes leurs fleurs, sont bien moins éclatans.
Pour le prince, entre tous sans peine on le remarque,
Et, d'une stade loin, il sent son grand monarque;
Dans toute sa personne, il a je ne sais quoi
Qui d'abord fait juger que c'est un maître roi.

Il le fait d'une grace à nulle autre seconde,
Et cela, sans mentir, lui sied le mieux du monde.
On ne croiroit jamais comme, de toutes parts,
Toute sa cour s'empresse à chercher ses regards,
Ce sont autour de lui, confusions plaisantes;
Et l'on diroit d'un tas de mouches reluisantes,
Qui suivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin, l'on ne voit rien de si beau sous le ciel,
Et la fête de Pan, parmi nous si chérie,
Auprès de ce spectacle, est une gueuserie.
Mais, puisque sur le fier vous vous tenez si bien,
Je garde ma nouvelle, et ne veux dire rien.

MOPSE.

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

LICARSIS.

Allez vous promener.

MOPSE.

Va-t-en te faire pendre.

SCENE IV.

EROXENE, DAPHNÉ, LICARSIS.

LICARSIS *se croyant seul,*

C'est de cette façon que l'on punit les gens,
Quand ils font les benêts et les impertinens.

DAPHNÉ.

Le ciel tienne, pasteur, vos brebis toujours saines.

EROXENE.

Cérès tienne de grains vos granges toujours pleines.

LICARSIS.

Et le grand Pan vous donne à chacune un époux,
Qui vous aime beaucoup, et soit digne de vous.

DAPHNÉ.

Ah! Licarsis, nos vœux à même but aspirent.

EROXENE.

C'est pour le même objet que nos deux cœurs soupirent.

DAPHNÉ.

Et l'amour, cet enfant qui cause nos langueurs,
A pris chez vous le trait dont il blesse nos cœurs.

EROXENE.

Et nous venons ici chercher votre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la préférence.

LICARSIS.

Nymphes...

DAPHNÉ.

Pour ce bien seul nous poussons des soupirs.

LICARSIS.

Je suis...

EROXENE.

A ce bonheur tendent tous nos desirs.

DAPHNÉ.

C'est un peu librement exprimer sa pensée.

LICARSIS.

Pourquoi?

EROXENE.

La bienséance y semble un peu blessée.

LICARSIS.

Ah! point.

DAPHNÉ.

Mais, quand le cœur brûle d'un noble feu,
On peut, sans nulle honte, en faire un libre aveu.

LICARSIS.

Je...

EROXENE.

Cette liberté nous peut être permise,
Et du choix de nos cœurs la beauté l'autorise.

LICARSIS.

C'est blesser ma pudeur que me flatter ainsi.

EROXENE.

Non, non, n'affectez point de modestie ici.

DAPHNÉ.

Enfin, tout notre bien est en votre puissance.

EROXENE.

C'est de vous que dépend notre unique espérance.

DAPHNÉ.

Trouverons-nous en vous quelques difficultés ?

LICARSIS.

Ah!

EROXENE.

Nos vœux, dites-moi, seront-ils rejetés ?

LICARSIS.

Non, j'ai reçu du ciel une ame peu cruelle,
Je tiens de feu ma femme; et je me sens, comme elle,
Pour les desirs d'autrui, beaucoup d'humanité,
Et je ne suis point homme à garder de fierté.

DAPHNÉ.

Accordez-donc Mirtil à notre amoureux zèle.

EROXENE.

Et souffrez que son choix règle notre querelle.

LICARSIS.

Mirtil ?

DAPHNÉ.

Oui. C'est Mirtil que de vous nous voulons.

EROXENE.

De qui pensez-vous donc qu'ici nous vous parlons?

LICARSIS.

Je ne sais; mais Mirtil n'est guères dans un âge
Qui soit propre à ranger au joug du mariage.

DAPHNÉ.

Son mérite naissant peut frapper d'autres yeux ;
Et l'on veut s'engager un bien si précieux,
Prévenir d'autres cœurs, et braver la fortune,
Sous les fermes liens d'une chaîne commune.

EROXENE.

Comme par son esprit et ses autres brillans,
Il rompt l'ordre commun et devance le tems,
Notre flamme pour lui veut en faire de même,
Et régler tous ses vœux sur son mérite extrême.

LICARSIS.

Il est vrai qu'à son âge il surprend quelquefois ;
Et cet Athénien, qui fut chez moi vingt mois,
Qui, le trouvant joli, se mit en fantaisie
De lui remplir l'esprit de sa philosophie,
Sur de certains discours l'a rendu si profond,
Que, tout grand que je suis, souvent il me confond.
Mais, avec tout cela, ce n'est encor qu'enfance,
Et son fait est mêlé de beaucoup d'innocence.

DAPHNÉ.

Il n'est point tant enfant, qu'à le voir chaque jour,
Je ne le croye atteint déjà d'un peu d'amour ;
Et plus d'une aventure à mes yeux s'est offerte,
Où j'ai connu qu'il suit la jeune Mélicerte.

EROXENE.

Ils pourroient bien s'aimer, et je vois...

LICARSIS.

Franc abus.
Pour elle, passe encore, elle a deux ans de plus,
Et deux ans, dans son sexe, est une grande avance.
Mais pour lui, le jeu seul l'occupe tout, je pense,
Et les petits desirs de se voir ajusté
Ainsi que les bergers de haute qualité.

DAPHNÉ.

Enfin, nous desirons, par le nœud d'hyménée,
Attacher sa fortune à notre destinée.

EROXENE.

Nous voulons l'une et l'autre, avec pareille ardeur,
Nous assurer de loin l'empire de son cœur.

LICARSIS.

Je m'en tiens honoré plus qu'on ne sauroit croire.
Je suis un pauvre pâtre, et ce m'est trop de gloire
Que deux nymphes, d'un rang le plus haut du pays,
Disputent à se faire un époux de mon fils.
Puisqu'il vous plaît qu'ainsi la chose s'exécute,
Je consens que son choix règle votre dispute;
Et celle qu'à l'écart laissera cet arrêt,
Pourra, pour son recours, m'épouser, s'il lui plaît.
C'est toujours même sang, et presque même chose.
Mais le voici. Souffrez qu'un peu je le dispose;
Il tient quelque moineau qu'il a pris fraîchement,
Et voilà ses amours et son attachement.

SCENE V.

EROXENE, DAPHNÉ ET LICARSIS *dans le fond du théâtre*, MIRTIL.

MIRTIL *se croyant seul, et tenant un moineau dans une cage.*

Innocente petite bête,
Qui, contre ce qui vous arrête,
Vous débattez tant à mes yeux,
De votre liberté ne plaignez point la perte;
Votre destin est glorieux,
Je vous ai pris pour Mélicerte;

Elle vous baisera, vous prenant dans sa main;
Et de vous mettre en son sein,
Elle vous fera la grace.
Est-il un sort au monde et plus doux et plus beau?
Et qui des rois, hélas, heureux petit moineau,
Ne voudroit être en votre place?

LICARSIS.

Mirtil, Mirtil, un mot. Laissons-là ces joyaux,
Il s'agit d'autre chose ici que de moineaux.
Ces deux nymphes, Mirtil, à la fois te prétendent,
Et tout jeune, déjà pour époux te demandent;
Je dois, par un hymen, t'engager à leurs vœux,
Et c'est toi que l'on veut qui choisisses des deux

MIRTIL.

Ces nymphes?

LICARSIS.

Oui. Des deux tu peux en choisir une.
Vois quel est ton bonheur, et bénis la fortune.

MIRTIL.

Ce choix qui m'est offert, peut-il m'être un bonheur,
S'il n'est aucunement souhaité de mon cœur?

LICARSIS.

Enfin, qu'on le reçoive; et que, sans se confondre,
A l'honneur qu'elles font, on songe à bien répondre.

EROXENE.

Malgré cette fierté qui règne parmi nous,
Deux nymphes, ô Mirtil, viennent s'offrir à vous;
Et de vos qualités les merveilles écloses,
Font que nous renversons ici l'ordre des choses.

DAPHNÉ.

Nous vous laissons, Mirtil, pour l'avis le meilleur,
Consulter, sur ce choix, vos yeux et votre cœur;
Et nous n'en voulons point prévenir les suffrages,
Par un récit paré de tous nos avantages.

MIRTIL.

C'est me faire un honneur dont l'éclat me surprend,
Mais cet honneur pour moi, je l'avoue, est trop grand.
A vos rares bontés il faut que je m'oppose;
Pour mériter ce sort, je suis trop peu de chose;

Et je serois fâché, quels qu'en soient les appas,
Qu'on vous blâmât pour moi de faire un choix trop bas.

EROXENE.

Contentez nos desirs, quoi qu'on en puisse croire ;
Et ne vous chargez point du soin de notre gloire,

DAPHNÉ.

Non, ne descendez point dans ces humilités,
Et laissez-nous juger ce que vous méritez.

MIRTIL.

Le choix qui m'est offert s'oppose à votre attente,
Et peut seul empêcher que mon cœur vous contente.
Le moyen de choisir de deux grandes beautés,
Egales en naissance et rares qualités ?
Rejeter l'une ou l'autre est un crime effroyable ;
Et n'en choisir aucune est bien plus raisonnable.

EROXENE.

Mais en faisant refus de répondre à nos vœux,
Au lieu d'une, Mirtil, vous en outragez deux.

DAPHNÉ.

Puisque nous consentons à l'arrêt qu'on peut rendre,
Ces raisons ne font rien à vouloir s'en défendre.

MIRTIL.

Hé bien ! si ces raisons ne vous satisfont pas,
Celle-ci le fera. J'aime d'autres appas ;
Et je sens bien qu'un cœur, qu'un bel objet engage,
Est insensible et sourd à tout autre avantage.

LICARSIS.

Comment donc! Qu'est ceci? Qui l'eût pu présumer?
Et savez-vous, morveux, ce que c'est que d'aimer?

MIRTIL.

Sans savoir ce que c'est, mon cœur a su le faire.

LICARSIS.

Mais cet amour me choque, et n'est pas nécessaire.

MIRTIL.

Vous ne deviez donc pas, si cela vous déplaît,
Me faire un cœur sensible et tendre comme il est.

LICARSIS.

Mais ce cœur que j'ai fait me doit obéissance.

MIRTIL.

Oui, lorsque d'obéir il est en sa puissance.

LICARSIS.

Mais enfin, sans mon ordre, il ne doit point aimer.

MIRTIL.

Que n'empêchiez-vous donc que l'on pût le charmer?

LICARSIS.

Hé bien! je vous défends que cela continue.

MIRTIL.

La défense, j'ai peur, sera trop tard venue.

LICARSIS.

Quoi! les pères n'ont pas des droits supérieurs?

MIRTIL.

Les Dieux, qui sont bien plus, ne forcent point les cœurs.

LICARSIS.

Les dieux... Paix, petit sot. Cette philosophie
Me...

DAPHNÉ.

Ne vous mettez point en courroux, je vous prie.

LICARSIS.

Non : je veux qu'il se donne à l'une pour époux,
Ou je vais lui donner le fouet tout devant vous.
Ah ! ah ! Je vous ferai sentir que je suis père.

DAPHNÉ.

Traitons, de grace, ici les choses sans colère.

EROXENE.

Peut-on savoir de vous cet objet si charmant,
Dont la beauté, Mirtil, vous a fait son amant ?

MIRTIL.

Mélicerte, madame. Elle en peut faire d'autres.

EROXENE.

Vous comparez, Mirtil, ses qualités aux nôtres ?

DAPHNÉ.

Le choix d'elle et de nous est assez inégal.

MIRTIL.

Nymphes, au nom des dieux, n'en dites point de mal;
Daignez considérer, de grace, que je l'aime ;
Et ne me jetez point dans un désordre extrême,
Si j'outrage, en l'aimant, vos célestes attraits,
Elle n'a point de part au crime que je fais ;

C'est de moi, s'il vous plaît, que vient toute l'offense.
Il est vrai, d'elle à vous je sais la différence,
Mais par sa destinée on se trouve enchaîné;
Et je sens bien enfin que le ciel m'a donné
Pour vous tout le respect, Nymphes, imaginable,
Pour elle tout l'amour dont une ame est capable.
Je vois, à la rougeur qui vient de vous saisir,
Que ce que je vous dis ne vous fait pas plaisir.
Si vous parlez, mon cœur appréhende d'entendre
Ce qui peut le blesser par l'endroit le plus tendre;
Et, pour me dérober à de semblables coups,
Nymphes, j'aime bien mieux prendre congé de vous.

LICARSIS.

Mirtil, holà, Mirtil! Veux-tu revenir, traître!
Il fuit; mais on verra qui de nous est le maître.
Ne vous effrayez point de tous ces vains transports;
Vous l'aurez pour époux, j'en réponds corps pour corps.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MÉLICERTE.

Ah ! Corine, tu viens de l'apprendre de Stelle,
Et c'est de Licarsis qu'elle tient la nouvelle ?

CORINE.

Oui.

MÉLICERTE.

Que les qualités dont Mirtil est orné,
Ont su toucher d'amour Eroxene et Daphné ?

CORINE.

Oui.

MÉLICERTE.

Que pour l'obtenir leur ardeur est si grande,
Qu'ensemble elles en ont déjà fait la demande ?
Et que, dans ce débat, elles ont fait dessein
De passer, dès cette heure, à recevoir sa main ?
Ah! que tes mots ont peine à sortir de ta bouche,
Et que c'est foiblement que mon souci te touche.

CORINE.

Mais quoi ? que voulez-vous ? C'est-là la vérité,
Et vous redites tout, comme je l'ai conté.

MÉLICERTE.

Mais comment Licarsis reçoit-il cette affaire ?

CORINE.

Comme un honneur, je crois, qui doit beaucoup lui plaire.

MÉLICERTE.

Et ne vois-tu pas bien, toi, qui sais mon ardeur,
Qu'avec ces mots, hélas ! tu me perces le cœur ?

CORINE.

Comment?

MÉLICERTE.

Me mettre aux yeux que le sort implacable,
Auprès d'elles, me rend trop peu considérable,
Et qu'à moi, par leur rang, on les va préférer ;
N'est-ce pas une idée à me désespérer ?

CORINE.

Mais quoi ! Je vous réponds, et dis ce que je pense.

MÉLICERTE.

Ah ! tu me fais mourir par ton indifférence.
Mais dis, quels sentimens Mirtil a-t-il fait voir ?

CORINE.

Je ne sais.

MÉLICERTE.

Et c'est-là ce qu'il falloit savoir,
Cruelle.

CORINE.

En vérité, je ne sais comment faire;
Et, de tous les côtés, je trouve à vous déplaire.

MÉLICERTE.

C'est que tu n'entres point dans tous les mouvemens
D'un cœur, hélas! rempli de tendres sentimens.
Va-t-en : laisse-moi seule, en cette solitude,
Passer quelques momens de mon inquiétude.

SCENE II.

MÉLICERTE *seule.*

Vous le voyez, mon cœur, ce que c'est que d'aimer;
Et Bélise avoit su trop bien m'en informer.
Cette charmante mère, avant sa destinée,
Me disoit une fois sur le bord du Pénée :
Ma fille, songe à toi; l'amour aux jeunes cœurs
Se présente toujours entouré de douceurs.
D'abord il n'offre aux yeux que choses agréables;
Mais il traîne après lui des troubles effroyables;
Et, si tu veux passer tes jours dans quelque paix,
Toujours, comme d'un mal, defends-toi de ses traits.
De ces leçons, mon cœur, je m'étois souvenue;
Et quand Mirtil venoit à s'offrir à ma vue,
Qu'il jouoit avec moi, qu'il me rendoit des soins,
Je vous disois toujours de vous y plaire moins.

Vous ne me crûtes point ; et votre complaisance
Se vit bientôt changée en trop de bienveillance.
Dans ce naissant amour qui flattoit vos desirs,
Vous ne vous figuriez que joie et que plaisirs :
Cependant vous voyez la cruelle disgrace,
Dont, en ce triste jour, le destin vous menace,
Et la peine mortelle où vous voilà réduit,
Ah, mon cœur ! ah, mon cœur ! je vous l'avois bien dit.
Mais tenons, s'il se peut, notre douleur couverte.
Voici...

SCENE III.

MIRTIL, MÉLICERTE.

MIRTIL.

J'ai fait tantôt, charmante Mélicerte,
Un petit prisonnier que je garde pour vous,
Et dont peut-être un jour je deviendrai jaloux.
C'est un jeune moineau, qu'avec un soin extrême,
Je veux, pour vous l'offrir, apprivoiser moi-même.
Le présent n'est pas grand ; mais les divinités
Ne jettent leurs regards que sur les volontés.
C'est le cœur qui fait tout ; et jamais la richesse
Des présens que... Mais, ciel ! d'où vient cette tristesse?
Qu'avez-vous, Mélicerte, et quel sombre chagrin
Se voit dans vos beaux yeux répandu ce matin ?

Vous ne répondez point! Et ce morne silence
Redouble encor ma peine et mon impatience.
Parlez. De quel ennui ressentez-vous les coups?
Qu'est-ce donc?

MÉLICERTE.

Ce n'est rien.

MIRTIL.

Ce n'est rien, dites-vous?
Et je vois cependant vos yeux couverts de larmes.
Cela s'accorde-t-il, beauté pleine de charmes?
Ah! ne me faites point un secret dont je meurs,
Et m'expliquez, hélas! ce que disent ces pleurs.

MÉLICERTE.

Rien ne me serviroit de vous le faire entendre.

MIRTIL.

Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre?
Et ne blessez-vous pas notre amour aujourd'hui,
De vouloir me voler la part de votre ennui?
Ah! ne le cachez point à l'ardeur qui m'inspire.

MÉLICERTE.

Hé bien! Mirtil, hé bien! il faut donc vous le dire.
J'ai su que, par un choix plein de gloire pour vous,
Eroxène et Daphné vous veulent pour époux;
Et je vous avoûrai que j'ai cette foiblesse,
De n'avoir pu, Mirtil, le savoir sans tristesse,

Sans accuser du sort la rigoureuse loi,
Qui les rend, dans leurs vœux, préférables à moi.

MIRTIL.

Et vous pouvez l'avoir, cette injuste tristesse?
Vous pouvez soupçonner mon amour de foiblesse?
Et croire qu'engagé par des charmes si doux,
Je puisse être jamais à quelqu'autre qu'à vous?
Que je puisse accepter une autre main offerte?
Hé! que vous ai-je fait, cruelle Mélicerte,
Pour traiter ma tendresse avec tant de rigueur,
Et faire un jugement si mauvais de mon cœur?
Quoi! faut-il que de lui vous ayez quelque crainte?
Je suis bien malheureux de souffrir cette atteinte;
Et que me sert d'aimer, comme je fais, hélas!
Si vous êtes si prête à ne le croire pas?

MÉLICERTE.

Je pourrois moins, Mirtil, redouter ces rivales,
Si les choses étoient de part et d'autre égales;
Et, dans un rang pareil, j'oserois espérer
Que peut-être l'amour me feroit préférer;
Mais l'inégalité de bien et de naissance,
Qui peut, d'elles à moi, faire la différence.....

MIRTIL.

Ah! leur rang de mon cœur ne viendra pas à bout,
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.

Je vous aime : il suffit ; et dans votre personne,
Je vois rang, biens, trésors, Etats, sceptre, couronne;
Et des rois les plus grands m'offrît-on le pouvoir,
Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.
C'est une vérité toute sincère et pure ;
Et pouvoir en douter est me faire une injure.

MÉLICERTE.

Hé bien! je crois, Mirtil, puisque vous le voulez,
Que vos vœux, par leur rang, ne sont point ébranlés,
Et que, bien qu'elles soient nobles, riches et belles,
Votre cœur m'aime assez pour me mieux aimer qu'elles;
Mais ce n'est pas l'amour dont vous suivrez la voix :
Votre père, Mirtil, réglera votre choix ;
Et, de même qu'à vous, je ne lui suis pas chère,
Pour préférer à tout une simple bergère.

MIRTIL.

Non, chère Mélicerte, il n'est père ni dieux
Qui me puissent forcer à quitter vos beaux yeux ;
Et toujours de mes vœux, reine comme vous êtes...

MÉLICERTE.

Ah! Mirtil, prenez garde à ce qu'ici vous faites :
N'allez point présenter un espoir à mon cœur,
Qu'il recevroit peut-être avec trop de douceur,
Et qui, tombant après comme un éclair qui passe,
Me rendroit plus cruel le coup de ma disgrace.

MIRTIL.

Quoi ! ſaut-il des sermens appeler le secours,
Lorsque l'on vous promet de vous aimer toujours ?
Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
Et connoissez bien peu le pouvoir de vos charmes !
Hé bien ! puisqu'il le faut, je jure par les dieux,
Et, si ce n'est assez, je jure par vos yeux,
Qu'on me tuera plutôt que je vous abandonne.
Recevez-en ici la ſoi que je vous donne ;
Et souffrez que ma bouche, avec ravissement,
Sur cette belle main en signe le serment.

MÉLICERTE.

Ah ! Mirtil, levez-vous, de peur qu'on ne nous voie.

MIRTIL.

Est-il rien... Mais, ô ciel, on vient troubler ma joie !

SCENE IV.

LICARSIS, MIRTIL, MÉLICERTE.

LICARSIS.

Ne vous contraignez pas pour moi.

MÉLICERTE *à part.*

Quel sort fâcheux !

LICARSIS.

Cela ne va pas mal : continuez tous deux.

Peste! mon petit-fils, que vous avez l'air tendre,
Et qu'en maître déjà vous savez vous y prendre!
Vous a-t-il, ce savant qu'Athènes exila,
Dans sa philosophie appris ces choses-là?
Et vous, qui lui donnez, de si douce manière,
Votre main à baiser, la gentille bergère,
L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs
Par qui vous débauchez ainsi les jeunes cœurs?

MIRTIL.

Ah! quittez de ces mots l'outrageante bassesse,
Et ne m'accablez point d'un discours qui la blesse.

LICARSIS.

Je veux lui parler, moi. Toutes ces amitiés.....

MIRTIL.

Je ne souffrirai point que vous la maltraitiez.
A du respect pour vous la naissance m'engage;
Mais je saurai, sur moi, vous punir de l'outrage.
Oui, j'atteste le ciel que si, contre mes vœux,
Vous lui dites encor le moindre mot fâcheux,
Je vais, avec ce fer qui m'en fera justice,
Au milieu de mon sein vous chercher un supplice;
Et, par mon sang versé, lui marquer promptement
L'éclatant désaveu de votre emportement.

MÉLICERTE.

Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflamme,
Et que mon dessein soit de séduire son ame.

S'il s'attache à me voir, et me veut quelque bien,
C'est de son mouvement : je ne l'y force en rien.
Ce n'est pas que mon cœur veuille ici se défendre
De répondre à ses vœux d'une ardeur assez tendre.
Je l'aime, je l'avoue, autant qu'on puisse aimer.
Mais cet amour n'a rien qui vous doive alarmer,
Et pour vous arracher toute injuste créance,
Je vous promets ici d'éviter sa présence,
De faire place au choix où vous vous résoudrez,
Et ne souffrir ses vœux que quand vous le voudrez.

SCENE V.

LICARSIS, MIRTIL.

MIRTIL.

Hé bien ! vous triomphez avec cette retraite,
Et, dans ces mots, votre ame a ce qu'elle souhaite ;
Mais apprenez qu'en vain vous vous réjouissez,
Que vous serez trompé dans ce que vous pensez ;
Et qu'avec tous vos soins, toute votre puissance,
Vous ne gagnerez rien sur ma persévérance.

LICARSIS.

Comment ! à quel orgueil, fripon, vous vois-je aller ?
Est-ce de la façon que l'on me doit parler ?

MIRTIL.

Oui, j'ai tort, il est vrai: mon transport n'est pas sage;
Pour rentrer au devoir, je change de langage;
Et je vous prie ici, mon père, au nom des Dieux,
Et par tout ce qui peut vous être précieux,
De ne vous point servir, dans cette conjoncture,
Des fiers droits que sur moi vous donne la nature.
Ne m'empoisonnez point vos bienfaits les plus doux.
Le jour est un présent que j'ai reçu de vous;
Mais de quoi vous serai-je aujourd'hui redevable,
Si vous me l'allez rendre, hélas! insupportable?
Il est, sans Mélicerte, un supplice à mes yeux;
Sans ses divins appas rien ne m'est précieux:
Ils font tout mon bonheur et toute mon envie;
Et, si vous me l'ôtez, vous m'arrachez la vie.

LICARSIS *à part.*

Aux douleurs de son ame il me fait prendre part.
Qui l'auroit jamais cru de ce petit pendard?
Quel amour, quels transports, quels discours pour son âge!
J'en suis confus, et sens que cet amour m'engage.

MIRTIL *se jetant aux genoux de Licarsis.*

Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir?
Vous n'avez qu'à parler: je suis prêt d'obéir.

LICARSIS *à part.*

Je n'y puis plus tenir: il m'arrache des larmes,
Et ses tendres propos me font rendre les armes.

MIRTIL.

Que si, dans votre cœur, un reste d'amitié
Vous peut de mon destin donner quelque pitié,
Accordez Mélicerte à mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

LICARSIS.

Lève-toi.

MIRTIL.

Serez-vous sensible à mes soupirs?

LICARSIS.

Oui.

MIRTIL.

J'obtiendrai de vous l'objet de mes desirs?

LICARSIS.

Oui.

MIRTIL.

Vous ferez pour moi que son oncle l'oblige
A me donner sa main?

LICARSIS.

Oui. Lève-toi, te dis-je.

MIRTIL.

O père, le meilleur qui jamais ait été,
Que je baise vos mains après tant de bonté!

LICARSIS.

Ah! que pour ses enfans un père a de foiblesse!
Peut-on rien refuser à leurs mots de tendresse?

Et ne se sent-on pas certains mouvemens doux,
Quand on vient à songer que cela sort de vous?

MIRTIL.

Me tiendrez-vous au moins la parole avancée?
Ne changerez-vous point, dites-moi, de pensée?

LICARSIS.

Non.

MIRTIL.

Me permettez-vous de vous désobéir,
Si de ces sentimens on vous fait revenir?
Prononcez le mot.

LICARSIS.

Oui. Ah! Nature, Nature.
Je m'en vais trouver Mopse, et lui faire ouverture
De l'amour que sa nièce et toi vous vous portez.

MIRTIL.

Ah! que ne dois-je point à vos rares bontés!

(*seul.*)

Quelle heureuse nouvelle à dire à Mélicerte!
Je n'accepterois pas une couronne offerte,
Pour le plaisir que j'ai de courir lui porter
Ce merveilleux succès qui la doit contenter.

SCENE VI.

ACANTE, TIRENE, MIRTIL.

ACANTE.

Ah! Mirtil, vous avez du ciel reçu des charmes
Qui nous ont préparé des matières de larmes ;
Et leur naissant éclat, fatal à nos ardeurs,
De ce que nous aimons nous enlève les cœurs.

TIRENE.

Peut-on savoir, Mirtil, vers qui de ces deux belles,
Vous tournerez ce choix dont courent les nouvelles?
Et sur qui doit de nous tomber ce coup affreux,
Dont se voit foudroyé tout l'espoir de nos vœux?

ACANTE.

Ne faites point languir deux amans davantage,
Et nous dites quel sort votre cœur nous partage.

TIRENE.

Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs éclatans,
En mourir tout d'un coup, que traîner si long-tems.

MIRTIL.

Rendez, nobles bergers, le calme à votre flamme;
La belle Mélicerte a captivé mon ame.
Auprès de cet objet, mon sort est assez doux,
Pour ne pas consentir à rien prendre sur vous ;
Et si vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre,
Vous n'aurez, l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre

ACANTE.

Ah ! Mirtil, se peut-il que deux tristes amans...

TIRENE.

Est-il vrai que le ciel, sensible à nos tourmens...

MIRTIL.

Oui, content de mes fers, comme d'une victoire,
Je me suis excusé de ce choix plein de gloire ;
J'ai de mon père encor changé les volontés,
Et l'ai fait consentir à mes félicités.

ACANTE *à Tirene.*

Ah ! que cette aventure est un charmant miracle,
Et qu'à notre poursuite elle ôte un grand obstacle.

TIRENE *à Acante.*

Elle peut renvoyer ces Nymphes à nos vœux,
Et nous donner moyen d'être contens tous deux.

SCENE VI.

NICANDRE, MIRTIL, ACANTE, TIRENE.

NICANDRE.

Savez-vous en quel lieu Mélicerte est cachée ?

MIRTIL.

Comment ?

NICANDRE.

En diligence elle est par-tout cherchée.

MIRTIL.

Et pourquoi ?

NICANDRE.

Nous allons perdre cette beauté.
C'est pour elle qu'ici le Roi s'est transporté ;
Avec un grand Seigneur on dit qu'il la marie.

MIRTIL.

O ciel ! Expliquez-moi ce discours, je vous prie.

NICANDRE.

Ce sont des incidens grands et mystérieux.
Oui, le Roi vient chercher Mélicerte en ces lieux ;
Et l'on dit qu'autrefois feu Bélise sa mère,
Dont tout Tempé croyoit que Mopse étoit le frère...
Mais je me suis chargé de la chercher par-tout :
Vous saurez tout cela tantôt, de bout en bout.

MIRTIL.

Ah! Dieux, quelle rigueur. Hé ! Nicandre, Nicandre.

ACANTE.

Suivons aussi ses pas, afin de tout apprendre.

PASTORALE

COMIQUE.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR LA PASTORALE COMIQUE.

Cette pastorale est de la même date que *Mélicerte*. Elle fit aussi partie de la fète de S.t-Germain, dont elle formoit la 3.e entrée consacrée à Thalie. Sans doute *Mélicerte* servit à l'entrée d'Euterpe, qui étoit la 4.e de ce ballet.

Molière supprima toutes les scènes parlées de sa *Pastorale*, et nous n'aurions pas plus de connoissance des vers qu'il fit pour Lully, si la partition de ce grand musicien ne les avoit heureusement conservés.

Notre auteur n'avoit pas joué un rôle brillant dans le ballet des Muses, et c'est ce qui fit prendre à Benserade des tons légers, qui lui déplurent; on verra, par la suite, que Molière, qui devoit en tout servir de modèle aux gens de lettres, leur apprit comment on pouvoit, sans haine, sans fiel, sans calomnie, sans fureur, repousser une injure.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA PASTORALE.

IRIS, bergère.
LYCAS, riche pasteur, amant d'Iris.
FILENE, riche pasteur, amant d'Iris.
CORIDON, berger, confident de Lycas, amant d'Iris.
UN PASTRE, ami de Filène.
UN BERGER.

ACTEURS DU BALLET.

MAGICIENS, dansans.
MAGICIENS, chantans.
DÉMONS, dansans.
PAYSANS.
UNE EGYPTIENNE, chantante et dansante.
EGYPTIENS, dansans.

La Scène est en Thessalie, dans un hameau de la vallée de Tempé.

PASTORALE COMIQUE.

SCENE PREMIÈRE.

LYCAS, CORIDON.

SCENE II.

LYCAS, MAGICIENS, *chantans et dansans*, DÉMONS.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

(*Deux magiciens commencent, en dansant, un enchantement pour embellir Lycas ; ils frappent la terre avec leurs baguettes, et en font sortir six démons, qui se joignent à eux. Trois magiciens sortent aussi de dessous terre.*)

TROIS MAGICIENS CHANTANS.

DÉESSE des appas,
Ne nous refuse pas
La grace qu'implorent nos bouches.

Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton masque, ta coëffe et tes gants.

UN MAGICIEN *seul.*

O toi, qui peux rendre agréables
Les visages les plus mal faits,
Répands, Vénus, de tes attraits
Deux ou trois doses charitables
Sur ce museau tondu tout frais.

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Déesse des appas,
Ne nous refuse pas
La grace qu'implorent nos bouches.
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton masque, ta coëffe et tes gants.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(*Les six démons dansans habillent Lycas d'une manière ridicule et bizarre.*)

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Ah! qu'il est beau,
Le Jouvenceau!
Ah! qu'il est beau, ah! qu'il est beau,

Qu'il va faire mourir de belles !
Auprès de lui, les plus cruelles
Ne pourront tenir dans leur peau.
Ah! qu'il est le beau
Le Jouvenceau !
Ah! qu'il est beau, ah! qu'il est beau,
Ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho, ho!

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(*Les magiciens et les démons continuent leurs danses, tandis que les trois magiciens chantans continuent à se moquer de Lycas.*)

LES TROIS MAGICIENS CHANTANS.

Qu'il est joli,
Gentil, poli!
Qu'il est joli! Qu'il est joli!
Est-il des yeux qu'il ne ravisse ?
Il passe en beauté feu Narcisse,
Qui fut un blondin accompli.
Qu'il est joli,
Gentil, poli!
Qu'il est joli! qu'il est joli!
Hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi, hi.

(*Les trois magiciens chantans s'enfoncent dans la terre, et les magiciens dansans disparoissent.*)

SCENE III.

LYCAS, FILENE.

FILENE *sans voir Lycas, chante.*

Paissez, chères brebis, les herbettes naissantes,
Ces prés et ces ruisseaux ont de quoi vous charmer;
Mais, si vous desirez vivre toujours contentes,
Petites innocentes,
Gardez-vous bien d'aimer.

LYCAS *sans voir Filène.*

(*Ce pasteur voulant faire des vers pour sa maitresse, prononce le nom d'Iris assez haut, pour que Filène l'entende.*)

FILENE *à Lycas.*

Est-ce toi que j'entends, téméraire? Est-ce toi,
Qui nommes la beauté qui me tient sous sa loi?

LYCAS.

Oui, c'est moi; oui, c'est moi.

FILENE.

Oses-tu bien en aucune façon,
Proférer ce beau nom?

LYCAS.

Hé, pourquoi non? Hé, pourquoi non?

FILENE.

Iris charme mon ame ;
Et qui pour elle aura
Le moindre brin de flamme,
Il s'en repentira.

LYCAS.

Je me moque de cela,
Je me moque de cela.

FILENE.

Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle ;
Ce que je dis, je le ferai,
Je t'étranglerai, mangerai,
Il suffit que j'en ai juré ;
Quand les dieux prendroient ta querelle,
Je t'étranglerai, mangerai,
Si tu nommes jamais ma belle.

LYCAS.

Bagatelle, bagatelle.

SCENE IV.

IRIS, LYCAS.

SCENE V.

LYCAS, UN PASTRE.

Un pâtre apporte à Lycas un cartel de la part de Filène.

SCENE VI.

LYCAS, CORIDON.

SCENE VII.

FILENE, LYCAS.

FILENE *chante.*

Arrête, malheureux,
Tourne, tourne visage;
Et voyons qui des deux
Obtiendra l'avantage.

LYCAS.

(Lycas hésite à se battre.)

FILENE.

C'est par trop discourir,
Allons, il faut mourir.

SCENE VIII.

FILENE, LYCAS, PAYSANS.

(*Les paysans viennent pour séparer Filène et Lycas.*)

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(*Les paysans prennent querelle, en voulant séparer les deux pasteurs, et dansent en se battant.*)

SCENE IX.

CORIDON, LYCAS, FILENE, PAYSANS.

(*Coridon, par ses discours, trouve moyen d'appaiser la querelle des paysans.*

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(*Les paysans réconciliés dansent ensemble.*)

SCENE X.

CORIDON, LYCAS, FILENE.

SCENE XI.

IRIS, CORIDON.

SCENE XII.

FILENE, LYCAS, IRIS, CORIDON.

(*Lycas et Filène, amans de la bergère, la pressent de décider lequel des deux aura la la préférence.*)

FILENE *à Iris.*

N'attendez pas qu'ici je me vante moi-même,
Pour le choix que vous balancez;
Vous avez des yeux, je vous aime,
C'est vous en dire assez.

(*La bergère décide en faveur de Coridon.*)

SCÈNE XIII.

FILENE, LYCAS.

FILENE *chante.*

Hélas! Peut-on sentir de plus vives douleurs?
Nous préférer un servile pasteur!
O ciel!

LYCAS *chante.*

O sort!

FILENE.

Quelle rigueur!

LYCAS.

Quel coup!

FILENE.

Quoi, tant de pleurs!

LYCAS.

Tant de persévérance!

FILENE.

Tant de langueur,

LYCAS.

Tant de souffrance,

FILENE.

Tant de vœux,

LYCAS.

Tant de soins,

FILENE.

Tant d'ardeur,

LYCAS.

Tant d'amour;

FILENE.

Avec tant de mépris sont traités en ce jour!
Ah! cruelle.

LYCAS.

Cœur dur.

FILENE.

Tigresse.

LYCAS.

Inexorable.

FILENE.

Inhumaine.

LYCAS.

Insensible.

FILENE.

Ingrate.

LYCAS.

Impitoyable.

FILENE.

Tu veux donc nous faire mourir !
Il te faut contenter,

LYCAS.

Il te faut obéir.

FILENE *tirant son javelot.*

Mourons, Lycas.

LYCAS *tirant son javelot.*

Mourons, Filène.

FILENE.

Avec ce fer, finissons notre peine.

LYCAS.

Pousse.

FILENE.

Ferme.

LYCAS.

Courage.

FILENE.

Allons ; va le premier.

LYCAS.

Non, je veux marcher le dernier.

FILENE.

Puisque même malheur aujourd'hui nous assemble,
Allons, partons ensemble.

SCENE XIV.

UN BERGER, LYCAS, FILENE.

LE BERGER *chante.*

Ah ! quelle folie,
De quitter la vie
Pour une beauté,
Dont on est rebuté !
On peut, pour un objet aimable,
Dont le cœur nous est favorable,
Vouloir perdre la clarté ;
Mais quitter la vie
Pour une beauté,
Dont on est rebuté,
Ah ! quelle folie.

SCENE DERNIÈRE.

UNE ÉGYPTIENNE, EGYPTIENS *dansans.*

L'ÉGYPTIENNE.

D'un pauvre cœur,
Soulagez le martyre;
D'un pauvre cœur,
Soulagez la douleur.
J'ai beau vous dire
Ma vive ardeur,
Je vous vois rire
De ma langueur;
Ah! cruelle, j'expire
Sous tant de rigueur.
D'un pauvre cœur,
Soulagez le martyre;
D'un pauvre cœur,
Soulagez la douleur.

SIXIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Douze Égyptiens, dont quatre jouent de la guit tare, quatre des castagnettes, quatre des gna cares, dansent avec l'Égyptienne, aux chan sons qu'elle chante

L'ÉGYPTIENNE.

Croyez-moi, hâtons-nous, ma Sylvie,
Usons bien des momens précieux ;
Contentons ici notre envie,
De nos ans le feu nous y convie,
Nous ne saurions, vous et moi, faire mieux.

Quand l'hiver a glacé nos guérets,
Le printems vient reprendre sa place,
Et ramène à nos champs leurs attraits ;
Mais, hélas ! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire.
Soyons-y l'un et l'autre empressés ;
Du plaisir faisons notre affaire,
Des chagrins songeons à nous défaire,
Il vient un tems où l'on en prend assez.

Quand l'hiver a glacé nos guérets,
Le printems vient reprendre sa place,
Et ramène à nos champs leurs attraits ;
Mais, hélas ! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

FIN.

Noms de ceux qui récitoient, chantoient et dansoient dans la Pastorale.

Iris, *Mademoiselle de Brie.* Lycas, *le sieur Molière.* Filène, *le sieur Estival.* Coridon, *le sieur de la Grange.* Un Berger, *le sieur Blondel.* Un Pâtre, *le sieur de Châteauneuf.*

Magiciens dansans, *les sieurs la Pierre, Favier.* Magiciens chantans, *les sieurs le Gros, Don, Gaye.* Démons dansans, *les sieurs Chicanneau, Bonard, Noblet le cadet, Arnald, Mayeu, Foignard.*

Paysans, *les sieurs Dolivet, Desonets, du Pron, la Pierre, Mercier, Psean, le Roy.*

Egytienne dansante et chantante, *le sieur Noblet, l'aîné.* Egyptiens dansans. Quatre jouant de la guittare, *les sieurs Lully, Beauchamps, Chicanneau, Vaignart.* Quatre jouant des castagnettes, *les sieurs Favier, Bonard, Saint-André, Arnald.* Quatre jouant des gnacares (1), *les sieurs la Marre, des Airs second, du Feu, Pesan.*

---

(1) Ce mot ne se trouve point dans nos Dictionnaires, et il est purement Italien. *Gnaccara* ou *Gnacchera,* cymbale, instrument fort connu chez les Anciens, et sur-tout parmi les Hébreux.

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

COMÉDIE-BALLET.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR LE SICILIEN,

OU L'AMOUR PEINTRE.

CETTE petite comédie, entre-mêlée de quelques airs, et suivie d'une danse de maures, fut jointe au ballet des Muses, qu'on reprit à S.t-Germain-en-Laye, au mois de janvier 1667. Elle ne parut sur le théâtre du Palais-Royal que le 10 juin suivant, par l'indisposition de Molière, qui devoit y jouer le rôle de *D. Pèdre.* Sa poitrine déjà affoiblie, et qui dès-lors auroit dû lui faire quitter une profession trop pénible, l'avoit contraint à se mettre au lait pour quelques mois. C'est ce que nous apprenons de Robinet, dans sa lettre du 11 juin 1667, lorsqu'en rendant compte *du Sicilien*, il dit de l'auteur qui reparoissoit sur le théâtre :

Et lui, tout rajeuni du lait
De quelqu'autre infante d'Inache,
Qui se couvre de peau de vache,
S'y remontre enfin à nos yeux,
Plus que jamais facétieux.

Molière, moins satisfait que personne, des deux ouvrages qu'il avoit joints au ballet des Muses du sieur de Benserade, dans le mois de décembre précédent, avoit travaillé à réparer son honneur dans la reprise que Louis XIV devoit faire de ce ballet au mois de janvier. Ce fut *le Sicilien* qu'il mit à la place *de Mélicerte* et de *la Pastorale comique*, ouvrages qu'il n'avoit pu terminer, et dont le genre insipide et froid, en général, n'étoit pas fait pour lui.

Le Sicilien, dit M. de Voltaire, *est la seule petite pièce de Molière où il y ait de la grace et de la galanterie.* C'est aussi le premier de ces drames ingénieux qu'a multipliés parmi nous M. de Saint-Foix, et dont le tableau fait le mérite principal. Une intrigue vive et plaisante offre, en même tems, et la jalousie d'un italien, et l'amour industrieux d'un jeune françois, qui n'a pu se faire encore entendre que par des regards. Un stratagême heureusement inventé, le met aux pieds de ce qu'il aime, en présence du jaloux, et la ruse adroite de son valet le rend possesseur de la belle *Isidore*.

Le succès *du Sicilien* à la cour vengea Molière des airs avantageux qu'avoit pris Benserade avec lui depuis *la Pastorale comique.* Il se permit même dans la suite un ressentiment plus direct contre cet orgueilleux poëte de cour; il s'attacha à composer, dans le goût de ce bel esprit, des vers à la louange du roi, qui représentoit Neptune dans les Amans Magnifiques. Il ne mit que Louis XIV dans sa

confidence, et l'imitation étoit si fidèle, que toute la cour s'y trompa, et en fit des complimens à Benserade, qui se défendit peu d'en être l'auteur. Molière, alors, laissa tomber le masque, et fit convenir, aux partisans enthousiastes de cet académicien, que son talent, si singuliérement prôné, n'étoit pas, du moins, inimitable : mais, revenons *au Sicilien*.

Ménage (1), en remarquant avec peu de justesse que la prose de Molière est *ampoulée*, *poétique*, *remplie d'expressions précieuses*, *et toute pleine de vers*, ajoute que l'*Amour Peintre est tissu de vers non rimés de* 6, *de* 5, *ou de* 4 *pieds*. Cette assertion suffiroit seule pour prouver que cet auteur n'avoit aucun goût, et qu'il a bien mérité d'être le *Vadius* des Femmes savantes.

Lorsque dans la scène 16.e, par exemple, tout homme raisonnable lit ce que *D. Pèdre* dit à *Zaïde*, et ce que celle-ci lui répond, il n'y voit qu'un dialogue familier et facile, et ne songe pas à briser ridiculement les phrases pour y voir des vers, comme faisoit Ménage, apparemment, en lisant de la manière suivante :

D. PÈDRE.

Vous n'avez qu'à me suivre,
Vous ne pouviez jamais
Mieux tomber que chez moi.

(1) Ménagiana, tom. I, p. 44.

ZAIDE.

Je vous suis obligée
Plus qu'on ne sauroit croire,
Mais je m'en vais prendre mon voile,
Je n'ai garde, sans lui, de paroître à ses yeux, etc.

Voilà bien exactement la prose de Molière, et l'on ne voit pas pourquoi il se seroit refusé de dire aussi naturellement ce qu'il avoit à dire. Il falloit avoir quelque intérêt secret à établir que des lignes de tant de syllabes sont des vers, pour faire une pareille remarque. Ménage en auroit rougi, s'il avoit su que ce sont les images, bien plus que le compte des syllabes, qui constituent la poësie. Cela ressemble à ce qu'on disoit au célèbre Patru, qu'on trouvoit des vers dans sa prose, puisqu'il avoit écrit :

Sixième plaidoyer pour un jeune allemand.

Quant au reproche général que fait Ménage à la prose de Molière, il est aussi peu fondé. Elle a quelques-uns des défauts du tems, mais elle sera toujours un modèle de clarté, de précision, et de naturel. *Nota*, que le même observateur dit ailleurs que la prose de Molière valoit beaucoup mieux que ses vers. De ces deux affirmations, il devoit résulter, sans doute, que Ménage auroit donné à Molière des leçons d'écrire, tant en vers qu'en prose, ce qui étoit, pour Ménage, utile à prouver.

Le Sicilien, comme nous l'avons dit, étant destiné à faire partie d'une fête de Louis XIV, Molière y avoit fait entrer des scènes de chant et un ballet comique, après la 7.e scène. Il termina aussi cet ouvrage par un ballet général, plaisamment lié à l'action. Le roi, madame, mademoiselle de la Vallière, et plusieurs seigneurs de la cour, y dansèrent. La tragédie de *Britannicus* n'avoit point encore paru (1), et Racine n'avoit point fait entendre à son maître ces vers sublimes qui lui firent abandonner les ballets où il aimoit à se montrer.

---

(1) *Britannicus* fut représenté en 1569.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

DON PEDRE, gentilhomme Sicilien.

ADRASTE, gentilhomme françois, amant d'Isidore.

ISIDORE, Grecque, esclave de Don Pèdre.

ZAIDE, jeune esclave.

UN SÉNATEUR.

HALI, Turc, esclave d'Adraste.

DEUX LAQUAIS.

ACTEURS DU BALLET.

MUSICIENS.

ESCLAVE chantant.

ESCLAVES dansans.

MAURES et MAURESQUES dansans.

La scène est à Messine, dans une place publique.



LE SICILIEN
ou L'AMOUR PEINTRE.

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

COMÉDIE-BALLET.

SCENE PREMIERE.

HALI, MUSICIENS.

HALI *aux musiciens.*

CHUT. N'avancez pas davantage, et demeurez dans cet endroit, jusqu'à ce que je vous appelle.

SCENE II.

HALI *seul.*

Il fait noir comme dans un four [1]. Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche, et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez.

Sotte condition que celle d'un esclave, de ne vivre jamais pour soi, et d'être toujours tout entier aux passions d'un maître, de n'être réglé que par ses humeurs, et de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes; et, parce qu'il est amoureux, il faut que, nuit et jour, je n'aie aucun repos. Mais voici des flambeaux, et, sans doute, c'est lui.

SCENE III.

ADRASTE, DEUX LAQUAIS *portant chacun un flambeau*, HALI.

ADRASTE.

Est-ce toi, Hali?

HALI.

Et qui pourroit-ce être que moi, à ces heures de nuit? Hors vous et moi, monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les rues.

ADRASTE.

Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son cœur la peine que je sens. Car, enfin, ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime, on a toujours au moins le plaisir de la

plainte et de la liberté des soupirs : mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir savoir d'une belle, si l'amour qu'inspirent ses yeux, est pour lui plaire ou lui déplaire, c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes ; et c'est où me réduit l'incommode jaloux qui veille, avec tant de souci, sur ma charmante Grecque, et ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtés.

HALI.

Mais il est, en amour, plusieurs façons de se parler ; et il me semble, à moi, que vos yeux et les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses.

ADRASTE.

Il est vrai qu'elle et moi souvent nous nous sommes parlé des yeux ; mais comment reconnoître que, chacun de notre côté, nous ayons, comme il faut, expliqué ce langage ? Et que sais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent, et si les siens me disent ce que je crois par fois entendre ?

HALI.

Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre manière.

ADRASTE.

As-tu là tes musiciens ?

HALI.

Oui.

ADRASTE.

Fais-les approcher. (*seul.*) Je veux jusqu'au jour les faire ici chanter, et voir si leur musique n'obligera point cette belle à paroître à quelque fenêtre.

SCENE IV.

ADRASTE, HALI, MUSICIENS.

HALI.

Les voici. Que chanteront-ils ?

ADRASTE.

Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALI.

Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chantèrent l'autre jour.

ADRASTE.

Non. Ce n'est pas ce qu'il me faut.

HALI.

Ah ! monsieur, c'est du beau bécare.

ADRASTE.

Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécare?

HALI.

Monsieur, je tiens pour le bécare. Vous savez que je m'y connois. Le bécare me charme; hors du bécare, point de salut en harmonie. Écoutez un peu ce trio.

ADRASTE.

Non. Je veux quelque chose de tendre et de passionné, quelque chose qui m'entretienne dans une douce rêverie.

HALI.

Je vois bien que vous êtes pour le bémol; mais il y a moyen de nous contenter l'un et l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine scène d'une petite comédie que je leur ai vu essayer. Ce sont deux bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui, sur bémol, viennent séparément faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent, l'un à l'autre, la cruauté de leurs maîtresses; et là-dessus vient un berger joyeux avec un bécare admirable, qui se moque de leur foiblesse.

ADRASTE.

J'y consens. Voyons ce que c'est.

HALI.

Voici, tout juste, un lieu propre à servir de scène; et voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.

ADRASTE.

Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans, je fasse cacher les lumières.

FRAGMENT DE COMÉDIE[3],

Chanté et accompagné par les Musiciens qu'Hali a amenés.

SCENE PREMIERE.

PHILENE, TIRCIS.

PREMIER MUSICIEN *représentant Philène.*

Si, du triste récit de mon inquiétude,
Je trouble le repos de votre solitude,
Rochers, ne soyez point fâchés ;
Quand vous saurez l'excès de mes peines secrettes,
Tout rochers que vous êtes,
Vous en serez touchés.

DEUXIÈME MUSICIEN *représentant Tircis.*

Les oiseaux réjouis, dès que le jour s'avance,
Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts;
Et moi, j'y recommence
Mes soupirs languissans et mes tristes regrets.
Ah! mon cher Philène.

PHILENE.

Ah! mon cher Tircis.

TIRCIS.

Que je sens de peine!

PHILENE.

Que j'ai de soucis !

TIRCIS.

Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Climène.

PHILENE.

Cloris n'a point, pour moi, des regards adoucis.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

O loi trop inhumaine !
Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer,
Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir de charmer ?

SCENE II.

PHILENE, TIRCIS, UN PASTRE.

TROISIÈME MUSICIEN *représentant un Pâtre.*

Pauvres amans, quelle erreur
D'adorer des inhumaines !
Jamais les ames bien saines
Ne se payent de rigueur ;
Et les faveurs sont les chaînes
Qui doivent lier un cœur.

On voit cent belles ici,
Auprès de qui je m'empresse ;
A leur vouer ma tendresse,

Je mets mon plus doux souci ;
Mais, lorsque l'on est tigresse,
Ma foi, je suis tigre aussi.

PHILENE ET TIRCIS ENSEMBLE.

Heureux, hélas! qui peut aimer ainsi.

HALI.

Monsieur, je viens d'ouïr quelque bruit au-dedans.

ADRASTE.

Qu'on se retire vîte, et qu'on éteigne les flambeaux.

SCENE V.

D. PEDRE, ADRASTE, HALI.

D. PEDRE *sortant de sa maison en bonnet de nuit et en robe de chambre, avec une épée sous son bras.*

Il y a quelque tems que j'entends chanter à ma porte; et sans doute cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peuvent être.

ADRASTE.

Hali.

HALI.

Quoi?

ADRASTE.

N'entends-tu plus rien?

HALI.

Non.

(*D. Pèdre est derrière eux qui les écoute.*)

ADRASTE.

Quoi, tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Grecque; et ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien, me fermera toujours tout accès auprès d'elle?

HALI.

Je voudrois, de bon cœur, que le diable l'eût emporté, pour la fatigue qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau qu'il est. Ah! si nous le tenions ici, que je prendrois de joie à venger, sur son dos, tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire.

ADRASTE.

Si faut-il bien, pourtant, trouver quelque moyen, quelque invention, quelque ruse, pour attraper notre brutal. J'y suis trop engagé pour en avoir le démenti, et, quand j'y devrois employer.....

HALI.

Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire, mais la porte est ouverte; et, si vous voulez, j'entrerai doucement, pour découvrir d'où cela vient.

(*D. Pèdre se retire sur sa porte.*)

ADRASTE.

Oui, fais; mais sans faire de bruit. Je ne m'é-

loigne pas de toi. Plût au ciel, que ce fût la charmante Isidore !

D. PEDRE *donnant un soufflet à Hali.*

Qui va là ?

HALI *rendant le soufflet à D. Pèdre.*

Ami.

D. PEDRE.

Holà, Francisque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthelemi. Allons, promptement, mon épée, ma rondache, ma halebarde, mes pistolets, mes mousquetons, mes fusils. Vîte, dépêchez. Allons, tue, point de quartier.

SCENE VI.

ADRASTE, HALI.

ADRASTE.

Je n'entends remuer personne. Hali, Hali.

HALI *caché dans un coin.*

Monsieur.

ADRASTE.

Où donc te caches-tu ?

HALI.

Ces gens sont-ils sortis ?

ADRASTE.

Non. Personne ne bouge.

HALI *sortant d'où il étoit caché.*

S'ils viennent, ils seront frottés.

ADRASTE.

Quoi, tous nos soins seront donc inutiles! Et toujours ce fâcheux jaloux se moquera de nos desseins?

HALI.

Non. Le courroux du point d'honneur me prend, il ne sera pas dit qu'on triomphe de mon adresse; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obstacles, et je prétends faire éclater les talens que j'ai eus du ciel.

ADRASTE.

Je voudrois seulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des sentimens qu'on a pour elle, et savoir les siens là-dessus. Après, on peut trouver facilement les moyens.....

HALI.

Laissez-moi faire seulement. J'en essayerai tant de toutes les manières, que quelque chose enfin nous pourra réussir. Allons, le jour paroît; je vais chercher mes gens, et venir attendre, en ce lieu, que notre jaloux sorte.

SCENE VII.

DON PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Je ne sais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin. Cela s'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui, et ce n'est guères pour avoir le teint frais et les yeux brillans, que se lever ainsi dès la pointe du jour.

D. PEDRE.

J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

ISIDORE.

Mais l'affaire que vous avez, eût bien pu se passer, je crois, de ma présence; et vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.

D. PEDRE.

Oui. Mais je suis bien aise de vous voir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillans; et cette nuit encore, on est venu chanter sous nos fenêtres.

ISIDORE.

Il est vrai. La musique en étoit admirable.

D. PEDRE.

C'étoit pour vous que cela se faisoit ?

ISIDORE.

Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

D. PEDRE.

Vous savez qui étoit celui qui donnoit cette sérénade ?

ISIDORE.

Non pas ; mais, qui que ce puisse être, je lui suis obligée.

D. PEDRE.

Obligée ?

ISIDORE.

Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir.

D. PEDRE.

Vous trouvez donc bon qu'il vous aime ?

ISIDORE.

Fort bon. Cela n'est jamais qu'obligeant.

D. PEDRE.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin ?

ISIDORE.

Assurément.

D. PEDRE.

C'est dire fort net ses pensées.

ISIDORE.

A quoi bon dissimuler[a]? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent, ne sont que pour cela, et l'on n'en voit point de si fière, qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux.

D. PEDRE.

Mais, si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, savez-vous bien, moi, qui vous aime, que je n'y en prends nullement?

ISIDORE.

Je ne sais pas pourquoi cela; et, si j'aimois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaisir, que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait? Et n'est-ce pas pour s'applaudir[b], que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable?

D. PEDRE.

Chacun aime à sa guise, et ce n'est pas là ma méthode. Je serois fort ravi qu'on ne vous trouve

point si belle, et vous m'obligerez de n'affecter point tant de le paroître à d'autres yeux.

ISIDORE.

Quoi! jaloux de ces choses-là ?

D. PEDRE.

Oui, jaloux de ces choses-là; mais jaloux comme un tigre, et, si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi. Sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on vous peut arracher; et tous les soins qu'on me voit prendre, ne sont que pour fermer tout accès aux galans, et m'assurer la possession d'un cœur, dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que je dise? Vous prenez un mauvais parti, et la possession d'un cœur est fort mal assurée, lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, et l'obligerois à veiller nuit et jour celle que je voudrois gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires, et l'on ne tarde guère à profiter du chagrin et de la colère que donnent à l'esprit d'une femme la contrainte et la servitude.

D. PEDRE.

Si bien donc que si quelqu'un vous en contoit, il vous trouveroit disposée à recevoir ses vœux?

ISIDORE.

Je ne vous dis rien là-dessus. Mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne ; et c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons, et de les tenir renfermées.

D. PEDRE.

Vous reconnoissez peu ce que vous me devez ; et il me semble qu'une esclave que l'on a affranchie, et dont on veut faire sa femme...

ISIDORE.

Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude ; si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, et me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle ?

D. PEDRE.

Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISIDORE.

Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

D. PEDRE.

Vous êtes aujourd'hui dans une humeur désobligeante ; et je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être, de vous être levée matin.

SCENE VIII.[4]

D. PEDRE, ISIDORE, HALI, *habillé en Turc, faisant plusieurs réverences à D. Pedre.*

D. PEDRE.

Trêve aux cérémonies; que voulez-vous?

HALI *se mettant entre D. Pedre et Isidore.*

(*Il se tourne vers Isidore, à chaque parole qu'il dit à D. Pedre; et lui fait des signes pour lui faire connoître le dessein de son maître.*)

Signor, (avec la permission de la Signore) je vous dirai (avec la permission de la Signore) que je viens vous trouver, (avec la permission de la Signore) pour vous prier (avec la permission de la Signore) de vouloir bien (avec la permission de la Signore...)

D. PEDRE.

Avec la permission de la Signore, passez un peu de ce côté.

(*D. Pedre se met entre Hali et Isidore.*)

HALI.

Signor, je suis un virtuose.

D. PEDRE.

Je n'ai rien à donner.

HALI.

Ce n'est pas ce que je demande. Mais, comme je me mêle un peu de musique et de danse, j'ai instruit quelques esclaves qui voudroient bien trouver un maître qui se plût à ces choses; et, comme je sais que vous êtes une personne considérable, je voudrois vous prier de les voir et de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder.

ISIDORE.

C'est une chose à voir, et cela nous divertira. Faites-les nous venir.

HALI.

Chala bala... Voici une chanson nouvelle, qui est du tems. Ecoutez bien. Chala bala.

SCENE IX.

D. PEDRE, ISIDORE, HALI, ESCLAVES TURCS.

UN ESCLAVE *chantant, à Isidore.*

D'un cœur ardent, en tous lieux,
Un amant suit une belle;
Mais d'un jaloux odieux
La vigilance éternelle

Fait qu'il ne peut, que des yeux,
S'entretenir avec elle.
Est-il peine plus cruelle
Pour un cœur bien amoureux?
(*à D. Pedre.*)
Chiribirida ouch alla,
Star bon Turca,
Non aver danara
Ti voler comprara',
Mi servir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

(*Danse des esclaves.*)

L'ESCLAVE *à Isidore.*

C'est un supplice, à tous coups[5],
Sous qui cet amant expire;
Mais, si d'un œil un peu doux,
La belle voit son martyre,
Et consent qu'aux yeux de tous,
Pour ses attraits il soupire,
Il pourroit bientôt se rire
De tous les soins du jaloux.

(à D. Pedre.)

Chiribirida ouch alla,
Star bon Turca,
Non aver danara
Ti voler comprara,
Mi servir à ti,
Se pagar per mi,
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara,
Parlara, parlara,
Ti voler comprara.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les esclaves recommencent leur danse.)

D. PEDRE *chante.*

Savez-vous, mes drôles,
Que cette chanson
Sent, pour vos épaules,
Les coups de bâton.
Chiribirida ouch alla,
Mi ti non comprara,
Ma ti bastonara,
Si, si non andara,
Andara, andara,
O ti bastonara.

(à Isidore.)

Oh, oh, quels égrillards! Allons, rentrons ici,

j'ai changé de pensée; et puis, le tems se couvre un peu.

(*à Hali qui paroît encore.*)

Ah! fourbe, que je vous y trouve.

HALI.

Hé bien oui, mon maître l'adore. Il n'a point de plus grand desir que de lui montrer son amour; et si elle y consent, il la prendra pour femme.

D. PEDRE.

Oui, oui. Je la lui garde.

HALI.

Nous l'aurons, malgré vous.

D. PEDRE.

Comment, coquin?....

HALI.

Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

D. PEDRE.

Si je prends....

HALI.

Vous avez beau faire la garde, j'en ai juré, elle sera à nous.

D. PEDRE.

Laisse-moi faire, je t'attraperai sans courir.

HALI.

C'est nous qui vous attraperons. Elle sera notre femme, la chose est résolue.

(*seul.*)

Il faut que j'y périsse, ou que j'en vienne à bout.

SCENE X.

ADRASTE, HALI, *deux* LAQUAIS.

ADRASTE.

Hé bien, Hali, nos affaires s'avancent-elles ?

HALI.

Monsieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative; mais je....

ADRASTE.

Ne te mets point en peine, j'ai trouvé, par hasard, tout ce que je voulois; et je vais jouir du bonheur de voir, chez elle, cette belle. Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui, il venoit faire le portrait de cette adorable personne; et, comme il est, depuis long-tems, de mes plus intimes amis, il a voulu servir mes feux, et m'envoie à sa place, avec un petit mot de lettre pour me faire accepter. Tu sais que, de tout tems, je me suis plu à la peinture, et que, par fois, je manie le pin-

ceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sache rien faire; ainsi j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne soit toujours présent, et n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble; et, pour te dire vrai, j'ai, par le moyen d'une jeune esclave, un stratagême prêt pour tirer cette belle Grecque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente.

HALI.

Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne sera pas dit que je ne serve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous?

ADRASTE.

Tout de ce pas, et j'ai déjà préparé toutes choses.

HALI.

Je vais, de mon côté, me préparer aussi.

ADRASTE *seul.*

Je ne veux point perdre de tems. Holà. Il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir.

SCENE XI.

DON PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

D. PEDRE.

Que cherchez-vous, Cavalier, dans cette maison ?

ADRASTE.

J'y cherche le Seigneur Don Pedre.

D. PEDRE.

Vous l'avez devant vous.

ADRASTE.

Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.

D. PEDRE.

Je vous envoie, au lieu de moi, pour le portrait que vous savez, ce gentilhomme François, qui, comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu prendre ce soin, sur la proposition que je lui en ai faite. Il est, sans contredit, le premier homme du monde pour ces sortes d'ouvrages, et j'ai cru que je ne vous pouvois rendre un service plus agréable que de vous l'envoyer, dans le dessein que vous avez d'avoir un portrait achevé de la personne que vous aimez. Gardez-vous bien sur-tout, de lui parler d'au-

cune récompense ; car c'est un homme qui s'en offenseroit, et qui ne fait les choses que pour la gloire et la réputation.

Seigneur François, c'est une grande grace que vous me voulez faire ; et je vous suis fort obligé.

ADRASTE.

Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom et de mérite.

D. PEDRE.

Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

SCÈNE XII.

ISIDORE, D. PEDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

D. PEDRE *à Isidore.*

Voici un gentilhomme que Damon nous envoie, qui se veut bien donner la peine de vous peindre.

(*à Adraste qui embrasse Isidore en la saluant.*) Holà, Seigneur François, cette façon de saluer n'est point d'usage en ce pays.

ADRASTE.

C'est la manière de France.

D. PEDRE.

La manière de France est bonne pour vos

femmes ; mais, pour les nôtres, elle est un peu trop familière.

ISIDORE.

Je reçois cet honneur avec beaucoup de joie. L'aventure me surprend fort ; et, pour dire le vrai, je ne m'attendois pas d'avoir un Peintre si illustre.

ADRASTE.

Il n'y a personne, sans doute, qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté ; mais le sujet, ici, ne fournit que trop de lui-même, et il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui-là.

ISIDORE.

L'original est peu de chose ; mais l'adresse du peintre en saura couvrir les défauts.

ADRASTE.

Le Peintre n'y en voit aucun ; et tout ce qu'il souhaite, est d'en pouvoir représenter les graces aux yeux de tout le monde, aussi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE.

Si votre pinceau flatte autant que votre langue, vous allez faire un portrait qui ne me ressemblera pas.

ADRASTE.

Le ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puisse flatter.

ISIDORE.

Le ciel, quoi que vous en disiez, ne...

D. PEDRE.

Finissons cela, de grace. Laissons les complimens, et songeons au portrait.

ADRASTE *aux laquais.*

Allons, apportez tout.

(On apporte tout ce qu'il faut pour peindre Isidore.)

ISIDORE *à Adraste.*

Où voulez-vous que je me place ?

ADRASTE.

Ici. Voici le lieu le plus avantageux, et qui reçoit le mieux les vues favorables de la lumière que nous cherchons.

ISIDORE *après s'être assise.*

Suis-je bien ainsi ?

ADRASTE.

Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté - là. Le corps tourné ainsi. La tête un peu levée , afin que la beauté du col paroisse. Ceci un peu plus découvert. (*Il découvre un peu plus sa gorge.*) Bon là. Un peu davantage ; encore tant soit peu.

D. PEDRE *à Isidore.*

Il y a bien de la peine à vous mettre ; ne sauriez-vous vous tenir comme il faut ?

ISIDORE.

Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi ; et c'est à monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE *assis.*

Voilà qui va le mieux du monde, et vous vous tenez à merveille. (*La faisant tourner un peu devers lui.*) Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

D. PEDRE.

Fort bien.

ADRASTE.

Un peu plus de ce côté. Vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie ; vos regards attachés aux miens.

ISIDORE.

Je ne suis pas comme ces femmes, qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles ; et ne sont point satisfaites du Peintre, s'il ne les fait toujours plus belles qu'elles ne sont. Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes ; car toutes demandent les mêmes choses, un teint tout de lys et de roses, un nez bien fait, une petite bouche, et de grands yeux vifs, bien fendus ; et sur-tout le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large. Pour moi, je vous de-

mande un portrait qui soit moi, et qui n'oblige point à demander qui c'est.

ADRASTE.

Il seroit mal-aisé qu'on demandât cela du vôtre; et vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceurs et de charmes, et qu'on court risque à les peindre !

D. PEDRE.

Le nez me semble un peu gros.

ADRASTE.

J'ai lu, je ne sais où, qu'Apelle peignit autrefois une maitresse d'Alexandre d'une merveilleuse beauté, et qu'il en devint, la peignant, si éperdûment amoureux, qu'il fut près d'en perdre la vie; de sorte qu'Alexandre, par générosité, lui céda l'objet de ses vœux. (*à D. Pèdre.*) Je pourrois faire ici ce qu'Apelle fit autrefois; mais vous ne feriez pas, peut-être, ce que fit Alexandre.

(*D. Pèdre fait la grimace.*)

ISIDORE *à D. Pèdre.*

Tout cela sent la nation; et toujours messieurs les François ont un fonds de galanterie qui se répand par-tout.

ADRASTE.

On ne se trompe guère à ces sortes de choses;

et vous avez l'esprit trop éclairé, pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre seroit ici, et que ce seroit votre amant, je ne pourrois m'empêcher de vous dire, que je n'ai rien vu de si beau que ce que je vois maintenant, et que...

D. PEDRE.

Seigneur François, vous ne devriez pas, ce me semble, tant parler; cela vous détourne de votre ouvrage.

ADRASTE.

Ah! point du tout. J'ai toujours coutume de parler quand je peins; et il est besoin, dans ces choses, d'un peu de conversation, pour réveiller l'esprit, et tenir les visages dans la gaîté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre.

SCENE XIII.

HALI *vêtu en Espagnol*, D. PEDRE, ADRASTE, ISIDORE.

D. PEDRE.

Que veut dire cet homme-là? Et qui laisse monter les gens, sans nous en venir avertir [8]?

HALI *à D. Pèdre.*

J'entre ici librement; mais, entre cavaliers,

telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous ?

D. PEDRE.

Non, Seigneur.

HALI.

Je suis Don Gilles d'Avalos; et l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

D. PEDRE.

Souhaitez-vous quelque chose de moi?

HALI.

Oui, un conseil sur un fait d'honneur. Je sais qu'en ces matières il est mal-aisé de trouver un cavalier plus consommé que vous; mais je vous demande, pour grace, que nous nous tirions à l'écart.

D. PEDRE.

Nous voilà assez loin.

ADRASTE *à D. Pèdre, qui le surprend parlant bas à Isidore.*

J'observois de près la couleur de ses yeux.

HALI *tirant D. Pèdre, pour l'éloigner d'Adraste et d'Isidore.*

Seigneur, j'ai reçu un soufflet. Vous savez ce qu'est un soufflet, lorsqu'il se donne à main ouverte, sur le beau milieu de la joue. J'ai ce soufflet fort sur le cœur; et je suis dans l'incertitude, si, pour me venger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire assassiner.

D. PEDRE.

Assassiner, c'est le plus sûr et le plus court chemin [9]. Quel est votre ennemi ?

HALI.

Parlons bas, s'il vous plaît.

(*Hali tient Don Pèdre, en lui parlant, de façon qu'il ne peut voir Adraste.*)

ADRASTE *aux genoux d'Isidore, pendant que Don Pèdre et Hali parlent bas ensemble.*

Oui, charmante Isidore, mes regards vous le disent depuis plus de deux mois, et vous les avez entendus. Je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer, et je n'ai point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion, que d'être à vous toute ma vie.

ISIDORE.

Je ne sais si vous dites vrai; mais vous persuadez.

ADRASTE.

Mais, vous persuadé-je, jusqu'à vous inspirer quelque peu de bonté pour moi?

ISIDORE.

Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE.

En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ai dit.

ISIDORE.

Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE.

Qu'attendez-vous pour cela ?

ISIDORE.

A me résoudre.

ADRASTE.

Ah ! quand on aime bien, on se résout bientôt.

ISIDORE

Hé bien, allez, oui, j'y consens.

ADRASTE.

Mais, consentez-vous, dites-moi, que ce soit dès ce moment même ?

ISIDORE.

Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose, s'arrête-t-on sur le tems ?

D. PEDRE *à Hali.*

Voilà mon sentiment, et je vous baise les mains.

HALI.

Seigneur, quand vous aurez reçu quelque soufflet, je suis homme aussi de conseil ; et je pourrai vous rendre la pareille.

D. PEDRE.

Je vous laisse aller, sans vous reconduire ; mais, entre cavaliers, cette liberté est permise.

ADRASTE *à Isidore.*

Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur les tendres témoignages.....

(*à D. Pèdre, appercevant Adraste qui parle de près à Isidore.*)

Je regardois ce petit trou qu'elle a au côté du menton; et je croyois d'abord, que ce fût une tache [c]. Mais c'est assez pour aujourd'hui, nous finirons une autre fois. (*à D. Pèdre qui veut voir le portrait.*) Non, ne regardez rien encore; faites serrer cela, je vous prie; et vous, (*à Isidore.*) je vous conjure de ne vous relâcher point, et de garder un esprit gai, pour le dessein que j'ai d'achever notre ouvrage.

ISIDORE.

Je conserverai pour cela toute la gaîté qu'il faut.

SCENE XIV.

DON PEDRE, ISIDORE.

ISIDORE.

Qu'en dites-vous ? Ce gentilhomme me paroît le plus civil du monde; et l'on doit demeurer d'accord que les François ont quelque chose en eux de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

D. PEDRE.

Oui ; mais ils ont cela de mauvais, qu'ils s'émancipent un peu trop, et s'attachent, en étourdis, à conter des fleurettes à toutes celles qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'est qu'ils savent qu'on plaît aux dames par ces choses.

D. PEDRE.

Oui ; mais s'ils plaisent aux dames, ils déplaisent fort aux messieurs; et l'on n'est point bien aise de voir, sous sa moustache, cajoler hardiment sa femme ou sa maitresse.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font, n'est que par jeu.

SCENE XV.

ZAIDE, DON PEDRE, ISIDORE.

ZAIDE.

Ah! seigneur cavalier, sauvez-moi, s'il vous plait, des mains d'un mari furieux dont je suis poursuivie. Sa jalousie est incroyable, et passe, dans ses mouvemens, tout ce qu'on peut imaginer. Il va jusqu'à vouloir que je sois toujours voilée ; et, pour m'avoir trouvé le visage un

peu découvert, il a mis l'épée à la main, et m'a réduite à me jeter chez vous, pour vous demander votre appui contre son injustice. Mais, je le vois paroître. De grace, seigneur cavalier, sauvez-moi de sa fureur.

D. PEDRE *à Zaïde, lui montrant Isidore.*

Entrez là-dedans avec elle, et n'appréhendez rien.

SCENE XVI.

ADRASTE, DON PEDRE.

D. PEDRE.

Hé quoi, seigneur, c'est vous? Tant de jalousie pour un François! Je pensois qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables.

ADRASTE.

Les François excellent toujours dans toutes les choses qu'ils font; et, quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infâme croit avoir trouvé chez vous un assuré refuge; mais vous êtes trop raisonnable pour blâmer mon ressentiment. Laissez-moi, je vous prie, la traiter comme elle mérite.

D. PEDRE.

Ah! de grace, arrêtez. L'offense est trop petite pour un courroux si grand.

ADRASTE.

La grandeur d'une telle offense n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait. Elle est à transgresser les ordres qu'on nous donne ; et, sur de pareilles matières, ce qui n'est qu'une bagatelle, devient fort criminel lorsqu'il est défendu.

D. PEDRE.

De la façon qu'elle en a parlé, tout ce qu'elle en a fait, a été sans dessein ; et je vous prie enfin de vous remettre bien ensemble.

ADRASTE.

Hé quoi! Vous prenez son parti, vous qui êtes si délicat sur ces sortes de choses?

D. PEDRE.

Oui, je prends son parti; et, si vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colère, et vous vous réconcilierez tous deux. C'est une grace que je vous demande ; et je la recevrai comme un essai de l'amitié que je veux qui soit entre nous.

ADRASTE.

Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous rien refuser. Je ferai ce que vous voudrez.

SCENE XVII.

ZAIDE, DON PEDRE, ADRASTE *dans un coin du théâtre.*

D. PEDRE *à Zaïde.*

Holà, venez. Vous n'avez qu'à me suivre, et j'ai fait votre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moi.

ZAIDE.

Je vous suis obligée plus qu'on ne sauroit croire, mais je m'en vais prendre mon voile; je n'ai garde, sans lui, de paroitre à ses yeux.

SCENE XVIII.

DON PEDRE, ADRASTE.

D. PEDRE.

La voici qui s'en va venir; et son ame, je vous assure, a paru toute réjouie lorsque je lui ai dit que j'avois raccommodé tout.

SCENE XIX.

ISIDORE *sous le voile de Zaïde*, ADRASTE, D. PEDRE.

D. PEDRE *à Adraste.*

Puisque vous m'avez bien voulu abandonner votre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre ; et que tous deux je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union [1].

ADRASTE.

Oui, je vous promets que, pour l'amour de vous, je m'en vais, avec elle, vivre le mieux du monde.

D. PEDRE.

Vous m'obligez sensiblement, et j'en garderai la mémoire.

ADRASTE.

Je vous donne ma parole, seigneur D. Pèdre, qu'à votre considération, je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.

D. PEDRE.

C'est trop de grace que vous me faites. (*seul.*) Il est bon de pacifier et d'adoucir toujours les choses. Holà, Isidore, venez.

SCENE XX.

ZAIDE, D. PEDRE.

D. PEDRE.

Comment ! que veut dire cela ?

ZAIDE *sans voile.*

Ce que cela veut dire ? Qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde, et qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt ; que toutes les serrures et les verroux du monde ne retiennent point les personnes, et que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur et par la complaisance ; qu'Isidore est entre les mains du cavalier qu'elle aime, et que vous êtes pris pour dupe.

D. PEDRE.

Don Pèdre souffrira cette injure mortelle ! Non, non : j'ai trop de cœur, et je vais demander l'appui de la justice pour pousser le perfide à bout. C'est ici le logis d'un sénateur. Holà [11] !

SCENE XXI.

UN SÉNATEUR, D. PEDRE.

LE SÉNATEUR.

Serviteur, seigneur Don Pèdre. Que vous venez à propos !

D. PEDRE.

Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SÉNATEUR.

J'ai fait une mascarade la plus belle du monde.

D. PEDRE.

Un traître de François m'a joué une pièce.

LE SÉNATEUR.

Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vu de si beau.

D. PEDRE.

Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

LE SÉNATEUR.

Ce sont gens vêtus en maures, qui dansent admirablement.

D. PEDRE.

Vous voyez si c'est une injure qui se doive souffrir.

LE SÉNATEUR.

Des habits merveilleux et qui sont faits exprès.

D. PEDRE.

Je demande l'appui de la justice contre cette action.

LE SÉNATEUR.

Je veux que vous voyiez cela. On la va répéter pour en donner le divertissement au peuple.

D. PEDRE.

Comment ! De quoi parlez-vous là ?

LE SÉNATEUR.

Je parle de ma mascarade.

D. PEDRE.

Je vous parle de mon affaire.

LE SÉNATEUR.

Je ne veux point, aujourd'hui, d'autres affaires que de plaisirs. Allons, messieurs, venez. Voyons si cela ira bien.

D. PEDRE.

La peste soit du fou, avec sa mascarade !

LE SÉNATEUR.

Diantre soit le fâcheux, avec son affaire !

SCENE DERNIÈRE.

UN SÉNATEUR, TROUPE DE DANSEURS.

ENTRÉE DE BALLET.

(*Plusieurs danseurs , vêtus en Maures , dansent devant le sénateur , et finissent la comédie.*)

Noms des personnes qui ont récité, dansé et et chanté dans le Sicilien, comédie-ballet.

Don Pèdre, *le sieur Molière.* Adraste, *le sieur de la Grange.* Isidore, *mademoiselle de Brie.* Zaïde, *mademoiselle Molière.* Hali, *le sieur de la Torillière.* Un Sénateur, *le sieur du Croisy.*

Musiciens chantans, *les sieurs Blondel, Gaye, Noblet.* Esclave turc chantant, *le sieur Gaye.* Esclaves turcs dansans, *les sieurs le Prêtre, Chicanneau, Mayeu, Pesan.* Maures de qualité, LE ROI, *monsieur le Grand, les marquis de Villeroi et de Rassan.* Mauresques de qualité, MADAME, *mademoiselle de la Vallière, madame de Rochefort, mademoiselle de Brancas.* Maures nuds, *messieurs Cocquet, de Souville, les sieurs Beauchamp, Noblet, Chicanneau, la Pierre, Favier, et des Airs-Galand.* Maures à capot, *les sieurs la Mare, du Feu, Arnald, Vagnard, Bonard.*

REMARQUES GRAMMATICALES SUR LE SICILIEN, OU L'AMOUR PEINTRE.

SCENE VII.

[a] » *A quoi bon de dissimuler*? On supprimerait » aujourd'hui le *de*.

[b] » *Et n'est - ce pas pour s'applaudir*, pour dire, » *Et n'y a-t-il pas de quoi s'applaudir*? ne se diroit » pas aujourd'hui.

SCENE XII.

[c] » Je *croyois d'abord que ce fût une tache*, plu- » sieurs auroient voulu *que c'étoit*, et ont cru que » *ce fût* ne pouvoit se trouver qu'après une néga- » tion. *Je ne croyois pas que ce fût une tache.* »

OBSERVATIONS

DE L'ÉDITEUR

SUR LE SICILIEN,

OU L'AMOUR PEINTRE.

SCENE II.

[1] Si nous en croyons M. Ménage, cette scène commence par six vers, en séparant ainsi ce que dit Hali :

> Il fait noir comme dans un four.
> Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche,
> Et je ne vois pas une étoile
> Qui montre le bout de son nez.
> Sotte condition que celle d'un esclave,
> De ne vivre jamais pour soi, etc.

C'est comme si nous disions que notre plus illustre écrivain en prose, M. de Fénelon, s'est permis des vers dans son *Télémaque*, lorsque Calipso dit au jeune fils d'Ulysse, dans le premier livre :

> Reposez-vous ; vos habits sont mouillés :
> Il est tems que vous en changiez.

SCENE III.

[2] *Si l'amour qu'inspire ses yeux est pour lui plaire.* Cette ellipse ne passeroit point aujourd'hui, et l'on seroit obligé de dire, *est fait pour lui plaire*, ou *est digne de lui plaire.*

SCENE IV.

[3] Le fragment de comédie chanté, qui suit cette scène, fut mis en musique par Lulli. Molière paya encore, dans cette occasion, le tribut de servitude de la poësie relativement à l'art du chant. Il parla *aux rochers* comme tous les rimeurs lyriques; il leur dit *de n'être pas fâchés*, et qu'ils seroient *touchés des douleurs de Philène, etc.* Heureusement ces deux scènes sont courtes, et se suppriment aujourd'hui au théâtre.

L'espèce de sérénade que donne Adraste à la belle Isidore, prouve que la scène est dans la rue, au commencement de la pièce. Les flambeaux éteints, à l'arrivée de D. Pèdre, donnent lieu à une scène de nuit dans laquelle Molière se borne à une seule plaisanterie, supérieure aux lazzis des Italiens en pareil cas. Don Pèdre donne un soufflet à Hali en lui demandant *qui va là? Ami*, lui répond le valet, en lui rendant le soufflet qu'il a reçu.

SCENE VIII.

[4] Scène de travestissement à l'italienne de la part d'Hali déguisé en Turc, moins nécessaire à l'in-

trigue qu'à l'obligation de ramener des danses, des chants, et par conséquent de médiocres paroles.

SCENE IX.

[5] *C'est un supplice à tous coups,*
Sous qui cet amant expire, etc.

Un supplice à tous coups. Il est difficile de reconnoître Molière à ce style. Il est vraisemblable que Lully lui proposoit des cannevas à remplir.

SCENE XI.

[6] C'est à l'imitation de cette scène charmante, dont on ne trouveroit aucun modèle chez les anciens, que nous devons nos petites comédies dans le genre agréable et galant; mais celle-ci a sur les autres l'avantage d'être en même tems une situation très-comique, puisque c'est le jaloux lui-même qui a présenté à sa chère esclave le faux Peintre qui le trompe.

SCENE XII.

[7] *Tout ce qu'il souhaite, est d'en pouvoir représenter les graces aussi grandes qu'il les peut voir.* On ne dit point de *grandes graces*, lorsqu'elles signifient des agrémens. Le mot de *grandes* ne peut se joindre à celui de graces, que lorsqu'elles expriment des remerciemens. Il a de grandes graces à rendre au ciel.

SCENE XIII.

[8] Il semble que Molière, dans cette scène où Hali, valet d'Adraste, cherche à occuper D. Pèdre,

pour l'empêcher d'entendre ce que dit le faux Peintre à Isidore, se soit rappelé la scène 6.e du 3.e acte du *Médecin malgré lui*, où Sganarelle joue à-peu-près le même personnage auprès de Géronte ; mais Molière est toujours étonnant, soit qu'il imite les anciens, soit qu'il s'imite lui-même. Son génie et son art lui fournissent des ressources qui ne permettent pas de confondre les deux objets.

La scène a changé de lieu sans doute, dès que le peintre Adraste est venu ; et en effet, il auroit été contre la vraisemblance que D. Pèdre eût fait peindre son esclave sur le pas de sa porte. On ne sauroit douter que Molière n'ait ici blessé la règle de l'unité de lieu, puisque cette scène commence par ces mots : *Que veut dire cet homme-là, et qui laisse monter les gens sans nous en venir avertir?* Les acteurs, comme on le voit, sont dans un appartement élevé de Don Pèdre.

[9] C'est de cette scène 13.e, plaisamment imaginée pour procurer à Adraste le moment de prendre ses mesures avec Isidore, qu'est tirée cette phrase proverbiale, si souvent citée : *assassiner, c'est le plus sûr.*

Un des auteurs anonymes des questions sur l'*Encyclopédie*, au mot *assassinat*, dit que Molière a risqué en plaisantant cette maxime, mais que l'auteur d'un roman de nos jours dit très-sérieusement la même chose, et qu'il veut que son gentilhomme Menuisier, quand il a reçu un démenti ou un soufflet, au lieu de les rendre et de se battre, *assassine prudemment son homme.*

L'impression de ces derniers mots, en lettres ita-

liques, pourroit faire penser qu'ils se trouvent dans le roman philosophique d'*Emile*; mais, si l'on veut recourir au tome 2 de cet ouvrage, page 323, on verra que cette imputation est un peu gratuite pour le sens littéral; que le mot d'assassinat, si révoltant, n'est point prononcé, et que l'auteur se contente de dire qu'*il ne veut pas que son élève se batte*; *que ce seroit une extravagance*; *mais qu'il se doit justice, et qu'il en est le seul dispensateur.*

SCENE XIX.

[10] Un voile adroitement substitué trompe ici Don Pèdre comme il abuse Sganarelle au dénoûment de l'*Ecole des Maris*. Le fond des deux scènes semble, au premier coup d'œil, être le même; mais l'inépuisable Molière en a fait deux scènes excellentes, qui se doivent peu de chose l'une à l'autre.

SCENE XX.

[11] Don Pèdre, à qui l'on vient d'enlever son esclave avec adresse, crie à la justice; il court à la porte d'un sénateur, il le voit, il s'attache à ses pas, et lui demande raison de l'injure qu'on vient de lui faire. Mais le sénateur ne parle et n'est occupé que d'une mascarade de gens vêtus en Maures, qui dansent admirablement, et qui le suivent: ce qui termine la pièce par un ballet et par un nouveau trait de ridicule, lancé sur les jolis sénateurs, plus occupés de leurs plaisirs que de l'administration des lois, et par-là si peu ressemblans à ceux dont Mezerai fait un si grand éloge sous le règne

de Charles VIII, et dont il dit que *la gravité de leur profession les éloignoit des vanités du grand monde, du luxe, des jeux, de la chasse, de la danse*, et qu'ils *trouvaient leur plaisir et leur gloire à exercer dignement leurs charges.*

La scène est revenue une seconde fois à la porte de Don Pèdre ; mais ce n'est pas dans de petites pièces que Molière crut devoir se piquer de l'observation rigoureuse de la moins importante des trois unités.

NOUVELLES OBSERVATIONS.

Je me suis élevé dans l'avertissement sur cette pièce, et dans une note sur la scène 2.e, contre ce qu'a dit Ménage du grand nombre de vers dont la prose de cette pièce est semée, et qui commence, à ce qu'il dit, par six vers. M. d'Alembert, à l'avis duquel il est si difficile de ne pas se rendre, croit que l'opinion de Ménage n'était pas sans fondement. Il se peut, en effet, que Molière ait d'abord voulu écrire le *Sicilien* en vers libres, et qu'ensuite il l'ait écrit en prose ; ce qui aurait laissé au dialogue un ton plus mesuré ; mais il faut observer qu'un des inconvéniens que ceux qui ont fait un grand nombre de vers comiques, éprouvent lorsqu'ils veulent écrire en prose, est de les voir naître sous leur plume, sans qu'ils s'en apperçoivent. Ce qui peut justifier Ménage, c'est qu'on les trouve moins dans la prose de l'Avare, et moins encore dans celle du Bourgeois Gentilhomme.

LE TARTUFFE,

COMÉDIE.

PRÉFACE.

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été long-tems persécutée ; et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissans en France, que tous ceux que j'ai joués jusques ici. Les Marquis, les Précieuses, les Cocus, et les Médecins, ont souffert doucement qu'on les ait représentés ; et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux ; mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie ; ils se sont effarouchés d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crimo qu'ils ne sauroient me pardonner ; et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés ; ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur

ame. Suivant leur louable coutume, ils ont couverts leurs intérêts de la cause de Dieu; et *le Tartuffe*, dans leur bouche, est une pièce qui offense la piété. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies, les gestes mêmes y sont criminels, et le moindre coup-d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droite ou à gauche, y cachent des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis, et à la censure de tout le monde: les corrections que j'ai pu faire, le jugement du roi et de la reine, qui l'ont vue, l'approbation des grands princes, et de messieurs les ministres, qui l'ont honorée publiquement de leur présence, le témoignage des gens de bien qui l'ont trouvé profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre; et tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiscrets, qui me disent des injures pieusement, et me damnent par charité.

Je me soucierois fort peu de tout ce qu'ils

peuvent dire, n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, et de jetter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi ; et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux par-tout me justifier sur la conduite de ma comédie ; et je les conjure, de tout mon cœur, de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra, sans doute, que mes intentions y sont par-tout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révérer ; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que demandoit la délicatesse de la matière ; et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible, pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai em-

ployé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance ; on le connoît d'abord aux marques que je lui donne; et d'un bout à l'autre il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que, pour réponse, ces messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières ; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon ; et, sans doute, il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris son origine de la religion, et faisoit partie de leurs mystères ; que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère de fête où la comédie ne soit mêlée ; et que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrérie à qui appartient encore aujourd'hui l'hôtel de Bourgogne; que c'est un lieu qui fut donné pour y

représenter les plus importans mystères de notre foi ; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un docteur de Sorbonne ; et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué, de notre tems, des pièces saintes de M. Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'état, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres, et nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissans, le plus souvent, que ceux de la satyre, et rien ne reprend mieux la plupart des hommes, que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices, que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions, mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de

piété dans la bouche de mon imposteur. Hé, pouvois-je m'en empêcher, pour bien représenter le caractère d'un hypocrite ? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoître les motifs criminels qui lui font dire les choses, et que j'en aie retranché les termes consacrés, dont on auroit eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse ; mais cette morale est-elle quelque chose, dont tout le monde n'eût les oreilles rebattues ? Dit-elle rien de nouveau dans ma comédie ? Et peut-on craindre que des choses, si généralement détestées, fassent quelque impression dans les esprits ; que je les rende dangereuses, en les faisant monter sur le théâtre; qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat ? Il n'y a nulle apparence à cela, et l'on doit approuver la comédie du *Tartuffe*, ou condamner généralement toutes les comédies.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un tems ; et jamais on ne s'étoit si fort déchaîné contre le théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des pères de l'église qui ont condamné la comédie ; mais on ne peut pas me

nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi l'autorité, dont on prétend appuyer la censure, est détruite par ce partage; et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer spectacle de turpitude.

Et en effet, puisqu'on doit discourir des choses, et non pas des mots, et que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre, et d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, et regarder ce qu'est la comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connoîtra, sans doute, que, n'étant autre chose qu'un poëme ingénieux, qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne sauroit la censurer sans injustice; et, si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle

nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faisoient profession d'une sagesse si austère, et qui crioient sans cesse après les vices de leur siècle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies. Elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, et des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes; qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avoient composées; que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime, par les prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer; et que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires : je ne dis pas dans Rome débauchée, et sous la licence des Empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls, et dans le tems de la vigueur de la vertu romaine.

J'avoue qu'il y a eu des tems où la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours?

Il n'y a chose si innocente, où les hommes ne puissent porter du crime ; point d'art si salutaire, dont ils ne soient capables de renverser les intentions ; rien de si bon en soi, qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons ; et cependant il y a eu des tems où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du ciel ; elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la nature ; et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes ; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la piété, et la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe pas dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On

sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art ; et, comme on ne s'avise point de défendre la médecine, pour avoir été bannie de Rome, ni la philosophie, pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie, pour avoir été censurée en de certains tems. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir, et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, et lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer, n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout-à-fait opposées Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre, que la ressemblance du nom, et cè seroit une injustice épouvantable, que de vouloir condamner Olimpe, qui est femme de bien, parce qu'il y a une Olympe qui a été une débauchée. De semblables arrêts, sans doute, feroient un grand désordre dans le monde. Il n'y auroit rien par-là qui ne fût con-

damné ; et, puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grace à la comédie, et approuver les pièces de théâtre, où l'on verra régner l'instruction et l'honnêteté.

Je sais qu'il y a des esprits, dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses ; que les passions que l'on y dépeint, sont d'autant plus touchantes, qu'elles sont pleines de vertu, et que les ames sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête : et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre ame. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine ; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entiérement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre ; et, si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement

Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste ; mais, supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, et que les hommes ayent besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand prince sur la comédie du *Tartuffe*.

Huit jours après qu'elle eût été défendue, on représenta, devant la cour, une pièce intitulée *Scaramouche Hermite* ; et le roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire, *Je voudrois bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière, ne disent mot de celle de Scaramouche.* à quoi le prince répondit : *La raison de cela, c'est que la comédie de Scaramouche joue le ciel et la religion, dont ces messieurs-là ne se soucient point ; mais celle de Molière les joue eux-mêmes, c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir.*

PREMIER PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI,

Sur la Comédie du Tartuffe, qui n'avoit pas encore été représentée en public.

SIRE,

Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire que d'attaquer, par des peintures ridicules, les vices de mon siècle; et comme l'hypocrisie, sans doute, en est un des plus en usage, des plus incommodes et des plus dangereux, j'avois eu, SIRE, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre royaume, si je faisois une comédie qui décriât les hypocrites, et mît en vue, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnoyeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait et une charité sophistiquée.

Je l'ai faite, SIRE, cette comédie, avec tout le soin, comme je crois, et toutes les circonspections

que pouvoit demander la délicatesse de la matière ; et, pour mieux conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai distingué le plus que j'ai pu, le caractère que j'avois à toucher ; je n'ai point laissé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, et ne me suis servi, dans cette peinture, que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font reconnaître d'abord un véritable et franc hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicatesse de votre ame sur les matières de religion, et l'on a su vous prendre par l'endroit seul que vous êtes prenable, je veux dire, par le respect des choses saintes. Les tartuffes, sous main, ont eu l'adresse de trouver grace auprès de Votre Majesté, et les originaux, enfin, ont fait supprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, et quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup sensible que la suppression de cet ouvrage, mon malheur pourtant étoit adouci par la manière dont Votre Majesté s'étoit expliquée sur ce sujet ; et j'ai cru, SIRE, qu'elle m'ôtoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette comédie qu'elle me défendoit de produire en public.

Mais, malgré cette glorieuse déclaration du plus grand roi du monde, et du plus éclairé, malgré l'approbation encore de M. le Légat, et de la plus

grande partie de nos prélats, qui tous, dans les lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentimens de Votre Majesté ; malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de . . . . . qui donne hautement un démenti à tous ces augustes témoignages. Votre Majesté a beau dire, et M. le Légat, et MM. les prélats ont beau donner leur jugement, ma comédie, sans l'avoir vue, est diabolique, et diabolique mon cerveau ; je suis un démon vêtu de chair, et habillé en homme, un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en serois quitte à trop bon marché ; le zèle charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là ; il ne veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné, c'est une affaire résolue.

Ce livre, SIRE, a été présenté à Votre Majesté; et, sans doute, elle juge bien elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces messieurs ; quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées ; et quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture, et à faire voir au public que ma comédie n'est rien moins que ce ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, SIRE, ce que j'aurois à demander pour ma réputation, et pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage ; les rois éclairés comme vous, n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite ;

ils voyent, comme Dieu, ce qu'il nous faut, et savent, mieux que nous, ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de Votre Majesté; et j'attends d'elle, avec respect, tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.

SECOND PLACET

Présenté au Roi, dans son camp devant la ville de Lille en Flandres, par les sieurs la Thorillière et la Grange, comédiens de Sa Majesté et compagnons du sieur Molière; sur la défense qui fut faite le 6 Août 1667, de représenter le Tartuffe jusques à nouvel ordre de Sa Majesté.

SIRE,

C'est une chose bien téméraire à moi que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, SIRE, une protection, qu'au lieu où je la viens chercher? Et qui puis-je solliciter contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance et de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres ab-

solus, que le souverain juge et le maître de toutes choses ?

Ma comédie, SIRE, n'a pu jouir ici des bontés de Votre Majesté. En vain je l'ai produite sous le titre de l'*Imposteur*, et déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde. J'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, et des dentelles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adoucissemens, et retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je voulois faire, tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits qui, dans toute autre matière, font une haute profession de ne se point laisser suprendre. Ma comédie n'a pas plutôt paru, qu'elle s'est vue foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect ; et tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre, pour me sauver moi-même de l'éclat de cette tempête, c'est de dire que Votre Majesté avoit eu la bonté de m'en permettre la représentation, et que je n'avois pas cru qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avoit qu'elle seule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point, SIRE, que les gens que je peins dans ma comédie, ne remuent bien des ressorts auprès de Votre Majesté, et ne jettent dans leur parti, comme ils ont déjà fait, de véritables

gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions ; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir, ils l'ont assez montré dans les comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la piété et la religion dont ils se soucient fort peu ; mais celle-ci les attaque et les joue eux-mêmes, et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sauroient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde, et, sans doute, on ne manquera pas de dire à Votre Majesté, que chacun s'est scandalisé de ma comédie. Mais la vérité pure, SIRE, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable, et qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue ayent eu une si grande déférence pour des gens qui devroient être l'horreur de tout le monde, et sont si opposés à la véritable piété dont elles font profession.

J'attends avec respect, l'arrêt que Votre Majesté daignera prononcer sur cette matière ; mais il est très-assuré, SIRE, qu'il ne faut plus que je songe à faire des comédies, si les tartuffes ont l'avantage ; qu'ils prendront droit par-là de me persécuter plus que jamais, et voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée; et puissé-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocens plaisirs après de si nobles travaux, et faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe!

TROISIÈME PLACET

Présenté au Roi le 5 Février 1669.

SIRE,

Un fort honnête médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet, et veut s'obliger pardevant notaires, de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grace de Votre Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandois pas tant; et que je serois satisfait de lui, pourvu, qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grace, SIRE, est un canonicat de votre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de......

Oserois-je demander encore cette grace à Votre Majesté, le propre jour de la grande résurrection de Tartuffe, ressuscité par vos bontés? Je suis,

par cette première faveur, réconcilié avec les dévots; et je le serois, par cette seconde, avec les médecins. C'est pour moi, sans doute, trop de graces à la fois; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour Votre Majesté; et j'attends avec un peu d'espérance respectueuse, la réponse de mon placet.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR LE TARTUFFE.

Les trois premiers actes de la comédie inestimable du *Tartuffe* avoient paru, comme on le sait, à la sixième journée des plaisirs de l'Isle Enchantée, le 12 mai 1664 (1).

L'auteur pusillanime de la description de cette fête apprit au public que le roi *connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du Ciel, et ceux qu'une vaine ostentation des bonnes œuvres n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la religion eut de la peine à souffrir cette ressemblance du vice et de la vertu, et que, sans douter des bonnes intentions de l'auteur, il défendit cette comédie au public, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement achevée et examinée par des personnes capables d'en juger.*

(1) Voyez l'avertissement de *la princesse d'Elide*.

Une pareille annonce ne put être dictée que par la crainte de déplaire au parti qui s'étoit élevé contre un ouvrage qu'on ne connoissoit encore qu'à moitié.

Comment imaginer que Louis XIV ait trouvé, dans les trois premiers actes du *Tartuffe*, cette *conformité et cette ressemblance du vice et de la vertu ?* Quoi ! Tartuffe, plein du desir criminel de séduire la femme de son bienfaiteur, a pu se confondre un moment avec un homme de bien ? Louis ne fit point cette injure aux vrais dévots ; mais le manège, les criailleries des imposteurs qui se reconnoissoient dans le personnage de Molière, arrachèrent cette défense et en dictèrent les motifs.

Si deux reines avoient été à la tête des ennemis de Molière, comme voulut l'insinuer l'auteur des observations sur le *Festin de Pierre*, page 22, Monsieur, frère du roi, n'auroit pas eu l'imprudence de faire représenter devant elles les mêmes trois premiers actes, à Villers-Cotterets, le 24 septembre de la même année.

Molière, bien sûr qu'il n'avoit aucun de ses maîtres contre lui, ne perdit pas courage. Sa Comédie fut bientôt finie, et fut jouée au Raincy, chez le Grand Condé, le 29 novembre suivant, et depuis, dans le même lieu, le 9 novembre 1665.

Malgré la protection ouverte de ce héros et celle dont le roi venoit de donner des preuves à Molière, en ajoutant une nouvelle pension à celle qu'il avoit

déjà comme homme de lettres, la défense ne fut point levée; et pendant les deux années qu'elle subsista, il n'eut de consolation que dans les applaudissemens que lui procurèrent les différentes lectures qu'il fit de sa pièce.

On prétend qu'ayant été la lire chez une fille célèbre, qui, par un mérite rare, se faisoit pardonner les foiblesses de son sexe, celle-ci lui conta l'histoire d'un hypocrite avec des traits si naturels et si forts, qu'à peine se pardonna-t-il d'avoir terminé le tableau qu'elle venoit d'esquisser à ses yeux. Molière étoit trop modeste, sans doute, mais Ninon, à certains égards, avoit une ame presque égale à la sienne, et le faux en tout genre étoit leur supplice commun.

Encouragé par le succès qu'avoit le Tartuffe chez des personnes de tout état, chez des magistrats instruits, chez des prélats éclairés, chez le légat même, qui pour lors étoit à Paris, il ne cessa point de solliciter son maître, qui lui donna enfin une permission verbale de la faire représenter, dans la confiance que le tems avoit dû calmer le saint effroi de 1664.

Il exigea cependant que cette comédie fût annoncée sous le titre de *l'Imposteur*; que l'acteur chargé de ce rôle, portât le nom de *Panulphe*, au lieu de celui de *Tartuffe*, qui avoit été le seul signal des fureurs, et qui devoit peindre à jamais un faux dévot, un charlatan de religion.

Ce prince voulut encore que ce personnage fût

vêtu comme un laïc, qu'il eût un habit chargé de dentelles, et une épée au côté, afin de détourner toute espèce d'application à un état toujours digne de nos égards, lorsqu'il ne détruit pas lui-même nos dispositions à le respecter.

Nous ignorons pourquoi les comédiens ont préféré depuis de montrer *Tartuffe* sous une décoration qui le rapproche beaucoup de l'application que vouloit éloigner Louis le Grand, et que Molière avoit cherché à éviter, puisqu'il le faisoit regarder, par *Orgon*, comme devant être son gendre. On commet la même faute dans *les Femmes Savantes* à l'égard de *Trissotin*, qui, sous le manteau d'un abbé, contredit le choix que *Philaminte* fait de lui pour épouser *Henriette*. D'ailleurs, l'effet moral du *Tartuffe* n'y gagneroit-il pas, si nous avions à redouter son imposture et sa scélératesse, même parmi les gens du monde (1)?

Quoi qu'il en soit, tant de sagesse, tant de circonspection de la part du souverain qui a toujours permis le moins qu'on osât lui résister, ne produisirent aucun effet. L'*Imposteur* fut joué avec la plus grande acclamation du public, le 5 août 1667; mais, dès le lendemain, on surprit un ordre du

---

(1) M. *Gigli*, qui a traduit cette pièce sous le titre de *D. Pilone overo il Bacchetone falso*, en 1711, dit, dans un avertisssement, qu'il ne faut pas croire que le personnage du faux dévot soit de l'état ecclésiastique, *non doversi credere che il suo oggetto sia persona ecclesiastica.*

parlement de suspendre les représentations, et l'on sait l'annonce que fit Molière à la nombreuse assemblée qui attendoit le *Tartuffe : M. le P . . . . P . . . . ne veut pas qu'on le joue.*

Louis XIV, que la triple alliance qui se formoit alors contre lui, que toute l'Europe liguée ne purent intimider, n'avoit qu'un mot à dire en cette occasion, et il se tut.

En vain Molière députa deux de ses camarades vers ce prince, au siége de Lille, pour lui présenter le second placet qui se trouve à la tête de cette comédie : le placet resta sans réponse.

Le déchaînement contre Molière n'en devint que plus fort ; on le traita de *scélérat*, *d'athée à brûler*. On composa des écrits infâmes et séditieux dont on essaya de le faire passer pour l'auteur. C'est un art infernal de perdre un ennemi, qu'on avoit déjà tenté en 1664, et que Molière a consacré dans son *Misantrope* (1).

Un curé de Paris se montra sans pudeur à la tête de ceux qui crioient au scandale (2) ; et tous les es-

---

(1) Voyez l'avertissement du *Misantrope*.

(2) Les prédicateurs avoient jadis tonné de même dans les chaires contre le fameux roman de *la Rose*, parce qu'il avoit démasqué l'hypocrisie. Plus de cent ans après, le fameux Gerson écrivit encore contre cet ouvrage, qui avoit osé dire la *robe ne fait pas le moine*. Imitation d'un ancien proverbe. *Isiacum non facit linostola*. La robe de lin ne fait pas le prêtre. Le vers du roman de la Rose est le 11679.

prits foibles, attirés dans cette conjuration mystique, rendirent le nombre des ennemis de Molière si considérable, qu'il eut besoin, pour n'en être pas accablé, de toute l'estime dont ses talens et sa conduite le faisoient jouir à la cour et chez tous les honnêtes gens de la ville.

Lorsqu'on voit aujourd'hui cette pièce excellente et si généralement approuvée, ce chef-d'œuvre du théâtre enfin, on doit être embarrassé de deviner par quelles raisons les ennemis de cet ouvrage en osoient arrêter le succès. Le pesant Baillet, dans ses jugemens, nous en a sérieusement révélé les principales (1). C'est que Molière, *dans sa scandaleuse pièce du Tartuffe, avoit prétendu comprendre, dans la jurisdiction de son théâtre, le droit qu'ont les ministres de l'Eglise de reprendre les hypocrites.... c'est qu'il eut la présomption de croire que Dieu vouloit bien se servir de lui pour corriger un vice répandu par toute l'Eglise, et dont la réformation n'est peut-être pas même réservée à des conciles entiers.* Hæc seriò quemquam dixisse, summa hominum contemptio est. *Plin. l.* 37, *c.* 2.

Un homme bien supérieur à Baillet, le célèbre Bourdaloue, fut un de ceux qui déclamèrent contre le *Tartuffe*, et voici ce qu'on trouve dans son sermon du septième dimanche d'après Pâques.

---

(1) Voyez les jugemens des Savans, tome 9, page 123 et 124.

Comme la vraie et la fausse dévotion ont je ne sais combien d'actions qui leur sont communes, comme les dehors de l'une et de l'autre sont presque tous semblables, il est non-seulement aisé, mais d'une suite presque nécessaire, que la même raillerie qui attaque l'un, intéresse l'autre, et que les traits dont on peint celle-ci, défigurent celle-là. Et voilà ce qui est arrivé, lorsque des esprits profanes ont entrepris de censurer l'hypocrisie en faisant concevoir d'injustes soupçons de la vraie piété, par de malignes interprétations de la fausse. Voilà ce qu'ils ont prétendu, en exposant sur le théâtre et à la risée publique, un hypocrite imaginaire, et tournant dans sa personne les choses les plus saintes en ridicule, en lui faisant blâmer les scandales du siècle d'une manière extravagante, le représentant consciencieux jusqu'à la délicatesse, et au scrupule sur des points moins importans, pendant qu'il se portoit d'ailleurs aux crimes les plus énormes : le montrant sous un visage de pénitent qui ne servoit qu'à couvrir ses infamies, et lui donnant, selon leur caprice, un caractère de piété la plus austère, mais dans le fond la plus mercenaire et la plus lâche.

Molière avoit répondu d'avance à cette belle déclamation, dans la scène sixième du premier acte. Eh quoi ! avoit-il dit, vous voulez

Égaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme ainsi que la personne,
Et la fausse monnoie à l'égal de la bonne ?

Pouvoit-on, avec quelque bonne foi, accuser

Molière d'avoir *cherché à faire concevoir d'injustes soupçons de la vraie piété*, *après ces vers* :

> Et comme je ne vois nul genre de héros
> Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
> Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
> Que la sainte ferveur d'un véritable zèle ;
> Aussi ne vois-je rien, etc.

On seroit tenté de croire que le P. Bourdaloue ne connoissoit pas l'ouvrage contre lequel il s'élevoit dans la chaire de vérité, puisqu'il dit qu'on *donne à un hypocrite imaginaire le visage d'un pénitent* (1) ; tandis que Molière le peint avec l'oreille rouge et le teint bien fleuri, mangeant le soir deux perdrix avec une moitié de gigot en hachis, passant ensuite dans son lit bien chaud où, sans trouble, il dort jusqu'au lendemain, et buvant à son déjeûné quatre grands coups de vin pour réparer le sang qu'avoit perdu madame. (2)

Il est vrai que cet imposteur, connu pour tel dès la première scène, parle lui-même de sa haire et de sa discipline, mais avec une ostentation qui décèle le mensonge, et dont il n'y a que le foible *Orgon* et sa mère, plus simple encore, qui puissent être les dupes.

---

(1) Molière n'avoit point peint un de ces hypocrites de l'isle *de Caneph*, qui porte, comme le dit Rabelais, un *visage triste et marmiteux*.....

(2) *Cela le fait connoître*, (dit l'auteur de la lettre sur l'Imposteur) *pour un homme très-sensuel et fort gourmand, ainsi que le sont la plupart des bigots.* Page 14.

On le voit évidemment : l'éloquent Bourdaloue, occupé des saints travaux d'un ministère dans lequel il eut souvent la force de Démosthène, s'en étoit rapporté, sur la comédie de Molière, aux cris et aux déclamations d'une cabale qui l'avoit rempli de son zèle amer, et qui faisoit servir ses talens supérieurs à protéger et à défendre publiquement une charlatanerie qu'il n'avoit pas.

Une lettre, qui parut quinze jours après l'unique représentation de l'*Imposteur* (1), en offrit le tableau le plus fidèle et le plus exact à ceux qui, ne l'ayant pas vu, ne pouvoient prononcer sur les idées différentes qu'on vouloit leur donner de l'ouvrage. Sans cet écrit raisonnable et modéré, on nous diroit sans doute que cette comédie a souffert beaucoup de changemens lorsqu'elle a reparu dans la suite; mais il est une preuve sans réplique que toutes les corrections se bornent à ce seul vers de la scène septiéme du troisième acte, où *Tartuffe* dit aujourd'hui : *O Ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne*, au lieu de ce que disoit *Panulphe*, *O Ciel! pardonne-lui comme je lui pardonne;* vers d'une étonnante énergie, et qui mettoit le sceau à la scélératesse du personnage ; puisque, intérieurement rempli de fureur et de haine contre le fils d'*Orgon* qui

(1) Les éloges qu'on y donne à Molière, empêchent de soupçonner qu'il en soit l'auteur ; mais n'employa-t-il point cet art pour se cacher ? Le détail exact et suivi de l'ouvrage, scène par scène, et sur-tout les idées excellentes sur la comédie et sur le ridicule, qui terminent cette lettre, ne peuvent guère s'attribuer qu'à lui.

vient de le démasquer, il ose charitablement ne demander au ciel, pour ce jeune homme, que le pardon qu'il lui accorde lui-même.

Au milieu du soulévement qu'avoient excité les faux dévots contre l'Imposteur, le théâtre italien osa donner une farce intitulée *Scaramouche, Hermite*, comédie à canevas, où l'on voyoit, entre autres indécences, un moine escalader le balcon d'une femme et y reparoître ensuite, en disant que c'étoit ainsi qu'il falloit mortifier la chair : *Questo e per mortificar la carne.*

Aucun libelle, aucun cri, aucun arrêt ne s'élevèrent contre le scandaleux Hermite des italiens, dont la farce tomba paisiblement après s'être montrée aux yeux même de la cour, parce que *Scaramouche ne jouoit que le ciel et la religion, dont les ennemis de Molière se soucioient beaucoup moins que d'eux-mêmes* (1), comme le dit le Grand Condé à Louis XIV.

Protecteur déclaré de la comédie de l'*Imposteur*, ce héros la fit jouer encore à Chantilly, le 20 septembre 1668 ; et ce fut enfin six mois après, que Molière parvint à arracher de son maître une seconde

---

(1) C'est une faute énorme, c'est un scandale insupportable, dit un auteur italien, d'oser plaisanter sur les imperfections des personnes dévouées à la religion. *Il satireggiare sù l'imperfectioni de' relligiosi, pecca in moralità et scandalizza i huomini pii.*

permission de la rendre publique sous le premier nom de *Tartuffe*. Trois mois de représentations consécutives suffirent à peine pour les transports avec lesquels cette comédie fut reçue le 5 février 1669.

La cabale littéraire, ennemie de Molière, fit les plus grands efforts pour balancer le succès du *Tartuffe*, par les représentations de la *Femme juge et partie*, *de Monfleury* (1), jouée un mois après sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne.

Avec des armes très-inégales, le combat parut presque douteux, sur-tout lorsqu'on eut étayé cette comédie gaie, mais peu décente et moins vraisemblable encore, d'une petite pièce satirique sous le titre de la critique du *Tartuffe*.

L'auteur de cette satire, imprimée chez Quinet en 1670, avec privilège du sceau, ne se fit pas connoître, et fit bien pour son honneur. La haine et l'envie, ces passions quelquefois heureuses dans l'ardeur qui les excite à nuire, sont sans force dans les espris médiocres. Les petits ennemis de Molière, les *Devisé*, les *Chalussay*, les *Chevalier*, les *Rochemont*, *etc.*, n'avoient rien produit de plus misérable que la critique du *Tartuffe*.

Cette pièce est précédée d'une lettre satirique

(1) La curiosité publique étoit excitée par l'opinion qu'on avoit qu'un M. de Fresne avoit réellement vendu sa femme à un corsaire, et que cette anecdote avoit servi de fond à la pièce.

écrite à l'auteur de la critique, et que l'abbé Desfontaines cite mal-à-propos dans le 18.e tom. de ses observations, pag. 321, comme un prologue de la comédie. En voici quelques échantillons :

Dès le commencement une vieille bigote
Querelle les acteurs et sans cesse radote,
Crie et n'écoute rien, se tourmente sans fruit;
Ensuite une servante y fait autant de bruit, etc.

Pradon et sa secte étaient bien dignes d'imiter cette tournure dans le sonnet contre la Phèdre de Racine, en 1677. Ne pourroit-on pas même conjecturer que l'épître dont nous parlons est de la même fabrique ? Au reste, quel qu'en soit l'auteur, il falloit que la passion l'aveuglât étrangément, pour ne lui pas faire trouver le rôle de madame *Pernelle* un des plus heureux du théâtre. Ecoutons-le parler de Molière et de ses ouvrages :

Molière plaît assez; son génie est folâtre;
Et, pour en bien parler, c'est un bouffon plaisant.
. . . .
Toutes ses pièces sont d'agréables sottises;
Il est mauvais poëte et bon comédien.
. . . .
Un si fameux succès ne lui fut jamais dû.
Et, s'il a réussi, c'est qu'on l'a défendu.

A l'égard de la comédie critique, c'est un froid tissu de scènes sans invention, sans sel et sans gaieté. On y suit servilement la marche de la pièce critiquée. Il est difficile sur-tout de concevoir qu'on

ait pu revêtir cette pièce d'un privilége, puisqu'on ne nous permettroit pas aujourd'hui de transcrire les indécences grossières qui s'y trouvent : c'est cependant l'insipide auteur de cette rapsodie qui, dans la scène 10.e, ose juger Molière comme on va le voir :

> Il ravale la scène au gré des ignorans :
> Son esprit est si haut branché dans ce qu'il pense,
> Qu'il ne descend jamais jusqu'à la vraisemblance.
> . . . .
> C'est pour lui de l'hébreu, que finir un ouvrage, etc.

Après l'idée qu'on vient de donner de cette critique, de quoi peut-on s'étonner aujourd'hui dans ce genre-là, et quel auteur osera se plaindre ?

Ce qu'on dit tous les jours, ce qu'on écrit encore sur le dénoûment du *Tartuffe*, est une tradition conservée de ce misérable drame. L'auteur ne mérite personnellement aucune réponse, mais on en doit à ses échos, pour en arrêter, s'il se peut, la fatigante répétition.

Le fondateur des mœurs théâtrales avoit dû sentir que son faux dévot devoit être puni avec éclat à la fin de son ouvrage ; et les moyens qu'il employa pour parvenir à cet objet, sont autant le fruit de son génie que tous les autres ressorts de sa fable dramatique.

Si l'ingratitude monstrueuse de *Tartuffe* s'étoit développée par des voies ordinaires, il eût été im-

praticable de le punir autrement que par le mépris de ceux qu'il auroit abusés, ou tout au plus, par la perte des avantages qu'il auroit cherché à se procurer : dénoûment imparfait et commun, qui n'auroit suffi, ni pour le spectateur indigné, ni pour un génie de la trempe de Molière.

Mais, en supposant avec habileté que le bonhomme *Orgon* est coupable à la rigueur envers son Prince d'une sorte de crime d'Etat, par le mystère qu'il fait de quelques papiers appartenans à un de ses amis disgraciés, Molière, trouve un moyen naturel d'attirer ce prince même au dénoûment des faits, et de conduire *Tartuffe* à une punition plus exemplaire, et conséquemment plus utile.

Orgon a eu l'imbécillité de confier son secret au faux dévot qui, par un motif de conscience, s'est fait remettre la cassette des papiers, afin qu'en cas de poursuite, *Orgon pût*, *en pleine sureté*, *faire des sermens contre la vérité* (1). Ce monstre va lui-même au pied du trône solliciter la ruine de son bienfaiteur : dès-lors c'est de la décision du prince que dépendent les événemens.

Tartuffe est déjà connu du monarque sous un autre nom, comme un fourbe insigne; *Orgon*, au

---

(1) Ce trait de restriction mentale, et plusieurs autres de cette espèce répandus dans la pièce, nous apprennent que les véritables ennemis de la pièce étoient d'une secte redoutable, dont l'ambition, le manège et l'intrigue dans les cours, avoient si fort élevé le crédit, qu'il a plié depuis sous son propre poids.

contraire, a rendu des services à son maître dans des tems de troubles (1). La clémence du prince est donc aussi naturelle que son intervention étoit nécessaire ; tout est donc convenable et vrai dans le dénoûment du *Tartuffe.*

Quelle intéressante leçon Molière ne donnoit-il pas aux rois, en les appelant à l'honneur de punir des vices contre lesquels aucune loi positive n'a secondé la haine et le mépris qu'ils inspirent? Tels sont l'ingratitude et l'hypocrisie (2).

Il couvroit son protecteur de gloire, en lui supposant la sagesse, le courage et la fermeté qu'il faut pour sévir contre un homme dont le caractère funeste n'a que trop souvent un appui difficile à vaincre.

Il faut en convenir, la donation faite à *Tartuffe*, et ce qui en est la suite, ne valent rien dans la règle étroite. Molière le savoit. *Son procédé détruit la vertu du contrat*, dit-il ; mais c'est encore à cette occasion que, loin de le blâmer, il faut le louer de l'intervention du prince, qui, pour prix de la déla-

---

(1) Voyez la scène II de l'acte Ier.

(2) *Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la dissimulation et l'avarice*, dit Mentor dans Télémaque, livre V. L'hypocrisie étoit-elle inconnue dans la Crète?

tion du *Tartuffe*, pouvoit avoir validé l'acte dont il étoit porteur.

Dès-lors les alarmes de madame *Pernelle* et de son fils sont fondées, et Molière, en cet endroit, emploie avec raison le sublime de son art, en poussant les craintes de cette foible mère et d'*Orgon* aussi loin qu'elles peuvent aller, mais sur-tout en laissant croire à *Tartuffe* que l'ordre apporté par l'exempt dont il est suivi, est décerné contre son bienfaiteur, tandis qu'il en va devenir l'objet pour effrayer ses semblables, et pour remplir de joie tous ceux qu'avoit fait frémir l'apparence de son succès.

On a donc eu tort de dire jusqu'à présent que le dénoûment du *Tartuffe* étoit mauvais; on peut en trouver de foibles chez Molière, lorsque l'imitation des anciens le jette dans l'espèce de fables qu'ils avoient adoptées; mais toutes les fois qu'il invente son sujet, c'est la vérité, c'est la nature qui le conduisent (1).

Ce qu'on auroit pu remarquer, c'est que ce dé-

(1) M. Riccoboni, page 124 de ses Observations sur la comédie, dit, à l'égard de ce dénoûment, qu'il est le même que celui des pièces italiennes où Molière avoit pris l'idée de son caractère. On va voir que les prétendus originaux qu'on suppose imités par notre auteur, n'étaient, eux-mêmes, que de fades copies du *Tartuffe*. Ce qu'il y a d'étonnant dans cette assertion, c'est qu'il est faux que les dénoûmens soient les mêmes.

noûment est, dans quelques endroits, moins bien écrit que le reste de l'ouvrage, où Molière est souvent égal, et quelquefois supérieur à Despréaux, même par rapport aux vers. On verra qu'il s'en étoit apperçu, puisqu'il avoit permis qu'on y fît, de son tems, des retranchemens marqués dans l'édition de 1682.

On a fait, de nos jours, une observation critique sur la scène cinquième du quatrième acte. *On ne souffriroit pas aujourd'hui* (dit-on) *qu'un mari se cachât sous une table, pour s'assurer des discours qu'on tient à sa femme.*

Plus on y réfléchit, moins on apperçoit ce qui peut fonder cette opinion. La situation est simple, naturelle et plaisante : nous sommes bien loin de cette force comique qui peut en faire imaginer de pareilles; mais on n'en doit pas conclure que le public ne les verroit plus avec le même transport. Cet esprit de décence, qui n'est qu'extérieur aujourd'hui, peut-il s'alarmer d'une scène où la présence du mari, quoique caché, ne laisse rien à redouter pour la pudeur? *Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez*, dit *Elmire*, dont on connoît d'ailleurs l'éloignement pour le faux dévot.

Il n'y a rien de si théâtral que la patience de ce mari, qui attend jusqu'aux dernières extrémités pour perdre la confiance qu'il a dans la vertu du plus scélérat des hommes. On voudroit seulement que la table n'eût point été apportée dans cet acte

au milieu du théâtre, cela sent trop la machine. Voyez les observations, acte 4, scène 4, sur ce vers : *Approchons cette table*, *etc.*

Un des meilleurs juges des arts, M. l'abbé Dubos, se souvenoit d'avoir lu que Molière devoit au théâtre italien la fable de son *Tartuffe*. Voici comme il justifie notre auteur à cet égard, dans ses *Réflexions critiques sur la poësie et la peinture*, tom. 2, pag. 438.

Nous avons, dit-il, *une comédie italienne intitulée Don Pilone* (1), *que M. Gigli, son auteur, dit avoir tirée du Tartuffe de Molière. Pour le dire en passant, comme M. Gigli ne fait pas mention, dans la préface, de ce qu'il me souvient avoir lu autrefois dans quelque mémoire, que le Tartuffe étoit originairement une comédie italienne, et que Molière n'avoit fait que l'accommoder à notre théâtre, on peut bien en douter.*

Ajoutons à ce motif d'incertitude le silence des ennemis de Molière sur ce point, lors de la grande persécution du *Tartuffe*; celui des Italiens même, qui, au lieu de bâtir leur farce indécente de *Scaramouche Hermite*, n'auroient pas manqué de jouer leur *Dottor Bacchetone*, s'il eût existé alors; le défaut d'indication d'année dans l'impression de cette farce, attribuée à *Bonvicin Gioanelli*, et nous serons

(1) Il don Pilone overo il Bacchetone falso. Commedia tratta nuovamente dal Francese. *In Luca* l'anno 1711.

étonnés que l'auteur du Dictionnaire portatif des théâtres, affirme hardiment qu'on jouoit en Italie la pièce en question plus de cent ans avant le *Tartuffe* (1); et sur-tout que M. Riccoboni, dans ses Observations sur la comédie, pag. 147, la cite comme un cannevas très-ancien, dont Molière a beaucoup profité.

Nous avons lu, avec autant d'attention que de dégoût, cette farce insipide, écrite barbarement en jargon Bolonois, Vénitien et Bergamasque, sans situation, sans art et sans gaîté. Il s'y trouve un personnage qui s'appelle *Filipotta* (2), et quelques traits qui ont des rapports avec le *Tartuffe*; mais cette farce est-elle antérieure à la pièce de Molière? C'est un point de fait que personne n'a examiné avec attention, et qui ne peut se décider que par l'histoire du théâtre italien.

Lione Alacci, savant bibliothécaire du Vatican, mort en 1669, nous a laissé une Dramaturgie, augmentée depuis par *Cendoni*, Vénitien, et par le célèbre *Apostolo Zeno*. C'est un catalogue des

(1) M. *de Leris* ajoute, de plus, qu'on trouve dans cette farce, le caractère, les actions et les principaux discours, du *Tartuffe*, page 418. Et on ne trouve ni caractère, ni action, ni discours, dans le *Dottor Bacchetone*.

(2) Il faut remarquer que ce nom n'est pas de ceux dont les Italiens fassent usage, et qu'il ne se trouve point dans le dictionnaire de *Veneroni*.

pièces connues jusqu'en 1755, qui est la date de l'impression de cette Dramaturgie, petit *in*-4.°, que nous avons sous les yeux.

On n'y trouve, à la lettre B, qu'une pièce intitulée *Bacchetona*, intermède, imprimé à Florence, en 1720, qui n'a point de rapport avec la farce que nous cherchions, en sorte que notre indécision est d'abord restée la même.

La table des auteurs, qui est à la suite de cette nomenclature, nous a heureusement été plus utile. A l'article *Bonvicin Gioanelli*, désigné auteur du *Dottor Bacchetone*, nous avons vu les pages auxquelles il falloit recourir pour y trouver les comédies de cet écrivain. Elles ne sont qu'au nombre de quatre (1). *Arlecchino Finto Bassa d'Algeri*, Arlequin cru Bacha d'Alger, page 111, sans indication d'année. *Il Pantalon Bullo, etc.*, Pantalon Idiot à Venise 1693 (2), page 596. *La Prodigalità di*

---

(1) Pourquoi le *Dottor Bacchetone*, imprimé sous le nom de *Bonvicin Gioanelli*, ne se trouve-t-il pas dans la Dramaturgie au nombre des pièces de cet auteur ? C'est qu'un auteur italien, sans mérite comme celui-ci, peut avoir fait hors de son pays un ouvrage qui n'y soit jamais connu. M. *Goldoni* lui-même, bien supérieur à *Bonvicin*, habitué parmi nous aujourd'hui, peut y composer telle comédie qu'ignorent les écrivains de sa nation.

(2) *N. B.* Voilà une comédie de cet auteur qui paroît 20 ans après Molière, tandis qu'on a écrit que son *Dottor Bacchetone* se jouoit 100 ans avant le *Tartuffe*.

Arlecchino Mercante, Arlequin marchand prodigue, à Venise, sans année, page 647 (1). Et enfin, page 841, *Ammalato Immaginario sotto la cura del Dottor Purgon*, à Venise, encore sans année; c'est-à-dire, le Malade imaginaire sous la garde du docteur Purgon.

Cette dernière comédie du docteur *Bonvicin Gioanelli* lève toute difficulté, puisqu'elle nous offre cet auteur Italien se traînant encore sur les dernières traces de Molière, et travestissant le Malade imaginaire selon l'usage de son pays, pour le lui rendre propre : nous venons de voir d'ailleurs une comédie de cet écrivain, datée de 1693, vingt ans après Molière.

Le docteur *Bacchetone* est donc évidemment, ainsi que l'*Ammalato Immaginario*, une caricature italienne d'après Molière (2), et ne devoit pas être

---

(1) M. *Riccoboni* cite aussi cette pièce comme une des sources du *Tartuffe*, mais il en change le titre en l'appelant *Arlecchino mercante prodigo*. Voyez ses Observations, page 147.

(2) S'il étoit difficile de concevoir que Molière eût tiré son *Imposteur* de cette misérable pièce, comment comprendre que le sieur *Gioanelli*, ayant le *Tartuffe* sous les yeux, ne soit parvenu qu'à en extraire la plus insipide des farces ?

Ajoutons que dans un ouvrage du commencement de ce siècle, cité par Bayle, et dans lequel on parle des différentes pièces italiennes que Molière a imitées, on n'y dit pas un mot du *Dottor Bacchetone*, mais qu'à l'égard du *Tartuffe*, on y parle

regardé comme l'original du *Tartuffe* par le sieur *de Léris*, et moins encore par le sieur *Riccoboni*, Italien, qui devoit être plus en état qu'un autre de venger Molière d'un soupçon aussi mal fondé.

Nous espérons qu'il ne sera plus question de cette misérable anecdote, si long-tems conservée contre Molière, et qui ne vaut pas mieux que celle du manuscrit de M. de *Tralage*, à l'occasion du *Misantrope*. On ne sauroit trop s'étonner des sottes impostures que l'envie sème contre les grands hommes, et du peu de soin qu'apportent les faiseurs de recueils à vérifier et à peser les faits qu'ils y font entrer.

Après avoir justifié pleinement Molière de ce prétendu plagiat dont M. Dubos n'a fait que soupçonner la fausseté, il nous reste encore à défendre le chef-d'œuvre de ce génie supérieur d'une attaque plus insidieuse, et à laquelle on devoit s'attendre d'autant moins, qu'elle partit d'un des plus célèbres écrivains de l'autre siècle.

Il est évident que M. de la Bruyère, en traçant la caractère du faux dévot, dans son chapitre de là mode, a eu le dessein de critiquer le *Tartuffe*;

---

d'une pièce intitulée *Bernagasse*, aussi méconnue des auteurs italiens qui ont écrit sur leur théâtre, que les farces qu'ont citées messieurs *Riccoboni* et *de Léris*. Il faut estimer et aimer Molière autant que l'auteur de ce commentaire, pour concevoir la joie qu'il a ressentie à découvrir le premier l'injure qu'on faisoit a ce père de la scène françoise.

nous ne mettrons, sous les yeux du lecteur, que les traits qui frappent ouvertement sur cet ouvrage.

Onuphre.... ne dit point ma haire et ma discipline, au contraire, il passeroit pour ce qu'il est, pour un hypocrite, et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot.... S'il se trouve bien d'un homme opulent à qui il a su imposer..... il ne cajolle point sa femme.... Il est encore plus éloigné d'employer, pour la flatter, le jargon de la dévotion. Ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein et selon qu'il lui est utile, et jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre très-ridicule..... Il ne pense point à profiter de toute la succession de son ami, ni à s'attirer une donation générale de tous ses biens... Il ne se joue point à la ligne directe, et il ne s'insinue jamais dans une famille où se trouvent à la fois une fille à pourvoir et un fils à établir; il y a là des droits trop forts et trop inviolables.

La Bruyère n'a point rapproché, comme nous venons de le faire, ces différens traits, parce que sa malignité auroit été trop prononcée, et qu'avec de vrais talens on a, malgré soi, quelque pudeur de critiquer Molière : il les a fondus dans un portrait qui a encore le défaut d'être trop long.

Ce portrait peut ressembler sans doute, mais à une nature sans mouvement et sans vie, et par conséquent peu propre au jeu théâtral. L'effroi des faux dévots, lorsque le *Tartuffe* parut, ne laisse aucun doute sur les vrais rapports qu'il avoit avec eux.

Pour peu que l'on connoisse l'art dramatique, on se convaincra aisément que l'Hypocrite du Théophraste moderne est bien au-dessous de celui de Molière pour les effets de la scène, où les traits doivent être marqués avec force, et où le caractère qui agit et qui ose, est préférable à celui qui dissimule et qui se tient dans une réserve continuelle. C'est une des erreurs de notre tems, d'avoir cru que les petites perceptions fines et déliées d'une vaine métaphysique pouvoient conserver quelque consistance et quelque énergie dans l'optique du théâtre.

Comment viendroit-on à bout de démasquer *Onuphre* sur la scène, s'il n'abusoit de rien, s'il étoit toujours assez maître de lui-même pour ne se livrer à rien d'indécent ou d'injuste ? La critique artificieuse et jalouse de la Bruyère ne prouve donc qu'une chose, c'est que, propre à faire un livre de morale excellent, il ne fut parvenu qu'à faire un drame triste et froid.

Finissons cet avertissement, déjà trop long, par un trait qui fait également honneur à Molière et à celui de nos écrivains qui a le plus approché de sa manière de saisir et de traiter le ridicule sur la scène.

La première comédie que vit à Paris le célèbre M. Piron, ce fut l'*Imposteur*; son admiration alloit jusqu'à l'extase. A la fin de la pièce, ses transports de joie augmentant encore, ses voisins lui en de-

mandèrent les motifs. *Ah ! Messieurs* (s'écria-t-il avec cette naïveté de génie qu'il a quelquefois eue si heureusement), *Ah ! Messieurs.... si cet ouvrage sublime n'étoit pas fait , il ne se feroit jamais.*

Dancour , en 1708 , donna sa comédie de la *Dame Artus* , dont le caractère n'est qu'une mauvaise copie du *Tartuffe.*

ACTEURS.

Madame PERNELLE, mère d'Orgon.
ORGON, mari d'Elmire.
ELMIRE, femme d'Orgon.
DAMIS, fils d'Orgon.
MARIANE, fille d'Orgon.
VALERE, amant de Mariane.
CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.
TARTUFFE, faux dévôt.
DORINE, suivante de Mariane.
Monsieur LOYAL, sergent.
UN EXEMPT.
FLIPOTE, servante de madame Pernelle.

La Scène est à Paris, dans la maison d'Orgon.



J. B. Simonet Sculp

LE TARTUFE.

LE TARTUFFE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, FLIPOTE.

Madame PERNELLE.

ALLONS, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre.

Madame PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez. Ne venez pas plus loin;
Ce sont toutes façons, dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit, envers vous l'on s'acquitte.
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite?

Madame PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que, de me complaire, on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée;
Dans toutes mes leçons, j'y suis contrariée,
On n'y respecte rien, chacun y parle haut;
Et c'est, tout justement, la cour du roi Pétaut[2].

DORINE.

Si....

Madame PERNELLE.

Vous êtes, ma mie, une fille suivante,
Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente;
Vous vous mêlez, sur-tout, de dire votre avis.

DAMIS.

Mais....

Madame PERNELLE.

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère,
Et j'ai prédit cent fois, à mon fils votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois....

Madame PERNELLE.

Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrette,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette,
Mais il n'est, comme on dit, pire eau, que l'eau qui dort.
Et vous menez, sous cape, un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mère.

Madame PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite, en tout, est tout-à-fait mauvaise;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux[a].
Et leur défunte mère en usoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière; et cet état me blesse[b],
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
Quiconque, à son mari, veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE.

Mais, madame, après tout...

Madame PERNELLE.

Pour vous, monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime et vous révère;
Mais enfin, si j'étois de mon fils son époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.

Je vous parle un peu franc, mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS.

Votre monsieur Tartuffe est bienheureux sans doute..

Madame PERNELLE.

C'est un homme de bien qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir quereller par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi, je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique,
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique!
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.

S'il le faut écouter, et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien, qu'on ne fasse des crimes,
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

Madame PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle, est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire;
Et mon fils à l'aimer, vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père, ni rien,
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien,
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte.
Sur ses façons de faire, à tous coups je m'emporte;

J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avoit pas de souliers,
Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,
En vienne jusques là, que de se méconnoître,
De contrarier tout, et de faire le maître.

Madame PERNELLE.

Hé, merci de ma vie, il en iroit bien mieux,
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux!

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie;
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

Madame PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

Madame PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal, et ne le rebutez,
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.

C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui; mais pourquoi, sur-tout depuis un certain tems
Ne sauroit-il souffrir qu'aucun hante céans?
En quoi blesse le ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête?
Veut-on que, là-dessus, je m'explique entre nous?

(*montrant Elmire.*)

Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux.

Madame PERNELLE.

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien;
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉANTE.

Hé, voulez-vous, madame, empêcher qu'on ne cause?
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.
Et, quand même on pourroit se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire?

Contre la médisance, il n'est point de rempart;
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard,
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné notre voisine, et son petit époux,
Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toujours, sur autrui, les premiers à médire;
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie.
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs;
Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

Madame PERNELLE.

Tous ces raisonnemens ne font rien à l'affaire.
On sait qu'Orante mène une vie exemplaire,
Tous ses soins vont au ciel: et j'ai su, par des gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable, et cette dame est bonne.
Il est vrai qu'elle vit en austère personne;

Mais l'âge, dans son ame, a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages,
Mais, voyant de ses yeux tous les brillans baisser[d],
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer;
Et du voile pompeux d'une haute sagesse,
De ses attraits usés déguiser la foiblesse.
Ce sont-là les retours des coquettes du tems;
Il leur est dur de voir déserter les galans.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose, et ne pardonne à rien[e];
Hautement, d'un chacun, elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne sauroit souffrir qu'un autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs desirs.

Madame PERNELLE *à Elmire.*

Voilà les contes bleux qu'il vous faut pour vous plaire,
Ma bru. L'on est, chez vous, contrainte de se taire.
Car madame, à jaser, tient le dé tout le jour;
Mais enfin, je prétends discourir à mon tour,
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage,
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage;
Que le ciel au besoin l'a céans envoyé,
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé:
Que, pour votre salut, vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.

Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont, du malin esprit, toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuses paroles,
Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles;
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées;
Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
Et, comme l'autre jour un docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babilone,
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune;
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea...

(*montrant Cléante.*)

Voilà-t-il pas monsieur qui ricane déjà?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,

(*à Elmire.*)

Et sans... Adieu, ma bru, je ne veux plus rien dire,
Sachez que, pour céans, j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau tems, quand j'y mettrai le pied.

(*Donnant un soufflet à Flipote.*)

Allons, vous, vous rêvez et bâillez aux corneilles;
Jour de Dieu! Je saurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons.

SCENE II.

CLÉANTE, DORINE.

CLÉANTE.

Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller;
Que cette bonne femme....

DORINE.

Ah! certes c'est dommage,
Qu'elle ne vous ouït tenir un tel langage;
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLÉANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée!
Et que de son Tartuffe elle paroît coiffée!

DORINE.

Oh! vraiment tout cela n'est rien au prix du fils;
Et, si vous l'aviez vu, vous diriez, c'est bien pis!
Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage,
Et, pour servir son prince, il montra du courage [3];
Mais il est devenu comme un homme hébêté,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté,
Il l'appelle son frère; et l'aime, dans son ame,
Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille et femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent,

Il le choie, il l'embrasse ; et, pour une maitresse,
On ne sauroit, je pense, avoir plus de tendresse.
A table, au plus haut bout, il veut qu'il soit assis ;
Avec joie, il l'y voit manger autant que six ;
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui cède;
Et s'il vient à rotter, il lui dit, Dieu vous aide[4].
Enfin il en est fou ; c'est son tout, son héros,
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos ;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tout les mots qu'il dit, sont pour lui des oracles.
Lui, qui connoît sa dupe, et qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés, a l'art de l'éblouir ;
Son cagotisme en tire, à toute heure, des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon,
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon ;
Il vient nous sermoner avec des yeux farouches,
Et jeter nos rubans, notre rouge, et nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une fleur des saints[5],
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté, les parures du diable.

SCENE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLÉANTE, DORINE.

ELMIRE *à Cléante.*

Vous êtes bienheureux, de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon mari; comme il ne m'a point vue,
Je veux aller là haut, attendre sa venue.

CLÉANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement [f],
Et je vais lui donner le bon jour seulement.

SCENE IV.

CLÉANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS.

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
Qu'il oblige mon père à des détours si grands,
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
Si même ardeur enflamme et ma sœur et Valère,
La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère;

Et s'il falloit...

DORINE.

Il entre.

SCENE V.

ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah ! mon frère, bon jour!

CLÉANTE.

Je sortois, et j'ai joie à vous voir de retour[g].
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

(*à Cléante*)
Dorine. Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
(*à Dorine.*)
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte ?
Qu'est-ce qu'on fait céans, comme est-ce qu'on s'y porte[h]?

DORINE.

Madame eut, avant-hier, la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Tartuffe? Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme [6] !

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle ;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa toute entière,
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière ;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre, au sortir de la table ;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut.
Et, contre tous les maux, fortifiant son ame,
Pour réparer le sang qu'avoit perdu madame,
But, à son déjeûné, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin,
Et je vais à madame annoncer par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCENE VI.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous;
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai, tout franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vous faire oublier toutes choses pour lui?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère
Vous en veniez au point...

ORGON.

Alte-là, mon beau-frère;
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connois pas, puisque vous le voulez;
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être...

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin.
C'est un homme...qui...ah!...un homme...un homme enfi
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.

Oui, je deviens tout autre avec son entretien,
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon ame;
Et je verrois mourir frère, enfans, mère et femme,
Que je m'en soucierois autant que de cela.

CLÉANTE.

Les sentimens humains, mon frère, que voilà!

ORGON.

Ah! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église, il venoit, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entière,
Par l'ardeur dont au ciel il poussoit sa prière;
Il faisoit des soupirs, de grands élancemens,
Et baisoit humblement la terre à tous momens;
Et lorsque je sortois, il me devançoit vîte,
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, et de ce qu'il étoit,
Je lui faisois des dons; mais, avec modestie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie.
C'est trop, me disoit-il, *c'est trop de la moitié*,
Je ne mérite pas de vous faire pitié;
Et quand je refusois de le vouloir reprendre;
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.

Enfin le ciel chez moi me le fit retirer,
Et, depuis ce tems-là, tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout ; et qu'à ma femme même,
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême ;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle ;
Il s'impute à péché la moindre bagatelle :
Un rien presque suffit pour le scandaliser ;
Jusques-là qu'il se vint, l'autre jour, accuser
D'avoir pris une puce, en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLÉANTE.

Parbleu, vous êtes fou, mon frère, que je croi.
Avec de tels discours vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous? Que tout ce badinage...

ORGON.

Mon frère, ce discours, sent le libertinage,
Vous en êtes un peu dans votre ame entiché,
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire.
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux ;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ni respect, ni foi pour les choses sacrées.

Allez, tous vos discours ne me font point de peur ;
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves.
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves ;
Et, comme on ne voit pas, qu'où l'honneur les conduit,
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoi ! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage,
Egaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnoie à l'égal de la bonne ?
Les hommes, la plupart, sont étrangement faits ;
Dans la juste nature on ne les voit jamais :
La raison a pour eux des bornes trop petites,
En chaque caractère ils passent ses limites ;
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent,
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit, en passant, mon beau-frère.

ORGON.

Oui, vous êtes, sans doute un docteur qu'on révère,
Tout le savoir du monde est chez vous retiré,
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes,
Et, près de vous, ce sont des sots que tous les hommes.

CLÉANTE.

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré,
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science *,
Du faux avec le vrai faire la différence ;
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soit plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle,
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle ;
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux,
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans; que ces dévots de place,
De qui la sacrilège et trompeuse grimace,
Abuse impunément, et se joue à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré.
Ces gens qui, par une ame à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités,
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune
Par le chemin du ciel, courir à leur fortune ;
Qui, brûlans et prians, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite, au milieu de la cour ;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, cent fois pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment ;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,

Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paroître;
Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur est débattu [l],
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine et traitable [7].
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux [m], point d'intrigues à suivre;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel, plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle,
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle,
Mais, par un faux éclat, je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON *s'en allant.*

Je suis votre valet.

CLÉANTE.

De grace, un mot, mon frère.
Laissons-là ce discours. Vous savez que Valère,
Pour être votre gendre, a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLÉANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON.

Il est vrai.

CLÉANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne sais.

CLÉANTE.

Auriez-vous autre pensée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obstacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLÉANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de finesses?
Valère, sur ce point, me fait vous visiter.

ORGON.

Le ciel en soit loué.

CLÉANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE.

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc?

ORGON.

De faire
Ce que le ciel voudra.

CLÉANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valère a votre foi. La tiendrez-vous[a], ou non?

ORGON.

Adieu.

CLÉANTE *seul.*

Pour son amour, je crains une disgrace,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

Mariane.

MARIANE.

Mon père.

ORGON.

Approchez. J'ai de quoi
Vous parler en secret.

MARIANE *à Orgon, qui regarde dans un cabinet.*

Que cherchez-vous?

ORGON.

Je voi
Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entendre;
Car ce petit endroit est propre pour surprendre.
Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Remarqué, de tout tems, un esprit assez doux,
Et, de tout tems aussi, vous m'avez été chère.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de père.

ORGON.

C'est fort bien dit, ma fille; et, pour le mériter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE.

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte?

MARIANE.

Qui? moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas! J'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

SCENE II.

ORGON, MARIANE, DORINE, *entrant doucement, et se tenant derrière Orgon, sans être vue.*

ORGON.

C'est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille ;
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous seroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Hé?

MARIANE.

Hé ?

ORGON.

Qu'est-ce ?

MARIANE.

Plaît-il ?

ORGON.

Quoi ?

MARIANE.

Me suis-je méprise ?

ORGON.

Comment ?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon père, que je dise,

Qui me touche le cœur, et qu'il me serait doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon père, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une vérité;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

MARIANE.

Quoi! Vous voulez, mon père...

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille,
Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela;

(*appercevant Dorine.*)

Et comme sur vos vœux je... Que faites-vous là?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Ma mie, à nous venir écouter [a] de la sorte?

DORINE.

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard [b];
Mais de ce mariage, on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc, la chose est-elle incroyable ?

DORINE.

A tel point,
Que vous-même, monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui! oui! vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons.

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à monsieur votre père,
Il raille.

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux...

DORINE.

Hé bien, on vous croit donc, et c'est tant pis pour vous.
Quoi! se peut-il, monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir...

ORGON.

Ecoutez,
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point ; je vous le dis, ma mie.

DORINE.

Parlons, sans nous fâcher, monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens, d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot.
Il a d'autres emplois, auxquels il faut qu'il pense:
Et puis, que vous apporte une telle alliance ?
A quel sujet aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux...

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien,
Sachez que c'est par-là qu'il faut qu'on le révère.
Sa misère est, sans doute, une honnête misère,
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puisqu'enfin de son bien il s'est laissé priver,

Par son trop peu de soin des choses temporelles,
Et sa puissante attache aux choses éternelles;
Mais mon secours pourra lui donner les moyens
De sortir d'embarras, et rentrer dans ses biens;
Ce sont fiefs qu'à bon titre au pays on renomme;
Et, tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit; et cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence,
Ne doit point tant prôner son nom et sa naissance;
Et l'humble procédé de la dévotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil?.. Mais ce discours vous blesse,
Parlons de sa personne, et laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle, un homme comme lui?
Et ne devez-vous pas songer aux bienséances,
Et de cette union prévoir les conséquences?
Sachez que d'une fille on risque la vertu,
Lorsque, dans son hymen, son goût est combattu;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne,
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne;
Et que ceux, dont par-tout on montre au doigt le front,
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.

Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons;
Je sais ce qu'il vous faut, et se suis votre père.
J'avois donné pour vous ma parole à Valère;
Mais, outre qu'à jouer, on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin;
Je ne remarque point qu'il hante les Eglises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être apperçus?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-dessus.
Enfin, avec le ciel l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen, de tous biens, comblera vos desirs,
Et sera tout confit en douceurs et plaisirs.
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,
Comme deux vrais enfans, comme deux tourterelles.
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez;
Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle ? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

ORGON.

Ouais, quels discours !

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolure,
Et que son ascendant, monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, monsieur, que pour votre intérêt.

ORGON.

C'est prendre trop de soin ; taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit...

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, monsieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah !

DORINE.

Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point ?

DORINE.

C'est une conscience,
Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, serpent dont les traits effrontés...

DORINE.

Ah! vous êtes dévot, et vous vous emportez ?

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises,
Et, tout résolument, je veux que tu te taises.

DORINE.

Soit. Mais ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON.

Pense, si tu le veux; mais applique tes soins
A ne m'en point parler, ou...Suffit...Comme sage
(*a sa fille.*)
J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE *à part.*

J'enrage
De ne pouvoir parler.

ORGON.

Sans être damoiseau,
Tartuffe est fait de sorte...

DORINE *à part.*

Oui, c'est un beau museau.

ORGON.

Que quand tu n'aurois même aucune sympathie
Pour tous les autres dons...

DORINE *à part.*

La voilà bien lottie!
(*Orgon se tourne du côté de Dorine, et les bras croisés, l'écoute et la regarde en face.*)
Si j'étois en sa place, un homme assurément
Ne m'épouseroit pas de force impunément,
Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON *à Dorine.*

Donc, de ce que je dis, on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON *à part.*

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême.

Il faut que je lui donne un revers de ma main.

(Il se met en posture de donner un soufflet à Dorine, et à chaque mot qu'il dit à sa fille, il se tourne pour regarder Dorine, qui se tient droite sans parler.)

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...
Croire que le mari... que j'ai su vous élire...

(*à Dorine.*)

Que ne te parles-tu ?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque sotte, ma foi.

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,
Et montrer, pour mon choix, entière déférence.

DORINE *en s'enfuyant.*

Je me moquerois fort de prendre un tel époux[c].

ORGON *après avoir manqué de donner un soufflet à Dorine.*

Vous avez-là, ma fille, une peste avec vous.

Avec qui, sans péché, je ne saurois plusvivre.
Je me sens hors d'état maintenant de pour suivre;
Ses discours insolens m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air, pour me rasseoir un peu.

SCENE III.

MARIANE, DORINE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole ?
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle ?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé ?

MARIANE.

Contre un père absolu, que veux-tu que je fasse ?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi ?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui ;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui ;
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire ;

Et que si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.

Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas,
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! qu'envers mon amour, ton injustice est grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?
T'ai-je pas [d], là-dessus, ouvert cent fois mon cœur [1]?
Et sais-tu pas [e], pour lui, jusqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon, que cet amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais sentimens ont su trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et, selon l'apparence, il vous aime de même?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble ?

MARIANE.

Assurément.

DORINE.

Sur cette autre union, quelle est donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort, si l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'est un recours où je ne songeois pas.
Vous n'avez qu'à mourir, pour sortir d'embarras.
Le remède, sans doute, est merveilleux. J'enrage,
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu, de quelle humeur, Dorine, tu te rens !
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des sornettes ,
Et, dans l'occasion, mollit , comme vous faites.

MARIANE.

Mais , que veux-tu ? Si j'ai de la timidité ?

DORINE.

Mais, l'amour, dans un cœur, veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais, n'en gardé-je point pour les feux de Valère,
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père?

DORINE.

Mais quoi, si votre père est un bouru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entiérement coëffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute, à votre amant, doit-elle être imputée?

MARIANE.

Mais, par un haut refus, et d'éclatans mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris.
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe, et du devoir de fille?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés....

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Être à monsieur Tartuffe; et, j'aurois, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance,
Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux?
Le parti, de soi-même, est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe, oh, oh! N'est-ce rien qu'on propose?
Certes, monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied,
Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne,
Il est noble chez-lui, bien fait de sa personne,
Il a l'oreille rouge, et le teint bien fleuri;
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu....

DORINE.

Quelle alégresse aurez-vous dans votre ame,
Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme!

MARIANE.

Ah! cesse, je te prie, un semblable discours;
Et, contre cet hymen, ouvre-moi du secours!
C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût-il lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau. De quoi vous plaignez-vous?
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile;
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez visiter, pour votre bien-venue,
Madame la Baillive, et madame l'Elue,
Qui d'un siège pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal, et la grand'bande, à savoir, deux musettes,
Et, par fois, Fagotin et les marionettes;
Si pourtant votre époux...

MARIANE.

Ah! tu me fais mourir.
De tes conseils, plutôt, songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.

Hé ! Dorine, de grace....

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre fille !

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés....

DORINE.

Point. Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez.

MARIANE.

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée :
Fais-moi...

DORINE.

Non. Vous serez, ma foi, Tartuffiée.

MARIANE.

Hé bien, puisque mon sort ne sauroit t'émouvoir,
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir.
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide.
Et je sais de mes maux l'infaillible remède.

Mariane veut s'en aller.

DORINE.

Hé ! là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher.... Mais voici Valère, votre amant.

SCENE IV.

VALERE, MARIANE, DORINE.

VALERE.

On vient de débiter, madame, une nouvelle,
Que je ne savois pas, et qui sans doute est belle.

MARIANE.

Quoi ?

VALERE.

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE.

Il est certain
Que mon père s'est mis en tête ce dessein.

VALERE.

Votre père, madame....

MARIANE.

A changé de visée,
La chose vient par lui de m'être proposée.

VALERE.

Quoi! sérieusement ?

MARIANE.

Oui, sérieusement.
Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

VALERE.

Et quel est le dessein où votre ame s'arrête,
Madame ?

MARIANE.

Je ne sais.

VALERE.

La réponse est honnête.
Vous ne savez ?

MARIANE.

Non.

VALERE.

Non.

MARIANE.

Que me conseillez-vous ?

VALERE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conseillez ?

VALERE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon?

VALERE.

Sans doute.

Le choix est glorieux, et vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien, c'est un conseil, monsieur, que je reçois.

VALERE.

Vous n'aurez pas grand'peine à le suivre, je crois.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a souffert votre ame.

VALERE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, madame.

MARIANE.

Et moi je le suivrai, pour vous faire plaisir.

DORINE *se retirant dans le fond du théâtre.*

Voyons ce qui pourra de ceci réussir.

VALERE.

C'est donc ainsi qu'on aime? Et c'étoit tromperie,
Quand vous....

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit, tout franc, que je dois accepter
Celui que, pour époux, on me veut présenter;
Et je déclare moi, que je prétends le faire,
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALERE.

Ne vous excusez point sur mes intentions.
Vous aviez pris déjà vos résolutions;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole,
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vrai, c'est bien dit.

VALERE.

Sans doute; et votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALERE.

Oui, oui, permis à moi; mais mon ame offensée
Vous préviendra, peut-être, en un pareil dessein;
Et je sais où porter, et mes vœux, et ma main.

MARIANE.

Ah! je n'en doute point ; et les ardeurs qu'excite
Le mérite...

VALERE.

Mon Dieu, laissons-là le mérite ;
J'en ai fort peu, sans doute ; et vous en faites foi.
Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi;
Et j'en sais de qui l'ame, à ma retraite ouverte,
Consentira, sans honte, à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'est pas grande ; et, de ce changement,
Vous vous consolerez assez facilement.

VALERE.

Je ferai mon possible, et vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie, engage notre gloire ;
Il faut, à l'oublier, mettre aussi tous nos soins ;
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins ;
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce sentiment, sans doute, est noble et relevé.

VALERE.

Fort bien ; et, d'un chacun, il doit être approuvé.
Hé quoi! Vous voudriez qu'à jamais, dans mon ame,
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme,

Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MARIANE.

Au contraire, pour moi, c'est ce que je souhaite;
Et je voudrois déjà que la chose fût faite.

VALERE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oui.

VALERE.

C'est assez m'insulter,
Madame; et, de ce pas, je vais vous contenter.

(*Il fait un pas pour s'en aller.*)

MARIANE.

Fort bien.

VALERE *revenant.*

Souvenez-vous au moins, que c'est vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

VALERE *revenant encore.*

Et que le dessein que mon ame conçoit,
N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALERE *en sortant.*

Suffit. Vous allez être à point nommé servie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALERE *revenant encore.*

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure.

VALERE *se retournant lorsqu'il est prêt à sortir.*

Hé?

MARIANE.

Quoi?

VALERE.

Ne m'appelez-vous pas?

MARIANE.

Moi? Vous rêvez.

VALERE.

Hé bien, je poursuis donc mes pas.

Adieu, madame.

(Il s'en va lentement.)

MARIANE.

Adieu, monsieur.

DORINE *à Mariane.*

Pour moi, je pense

Que vous perdez l'esprit par cette extravagance;

Et je vous ai laissé tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Hola, seigneur Valère.

(*Elle arrête Valère par le bras.*)

VALERE *feignant de résister.*

Hé! que veux-tu, Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALERE.

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALERE.

Non, vois-tu, c'est un point résolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE *à part.*

Il souffre à me voir, ma présence le chasse;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE *quittant Valère, et courant après Mariane.*

A l'autre. Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine, en vain tu me veux retenir.

VALERE *à part.*

Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice,
Et, sans doute, il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DORINE *quittant Mariane, et courant après Valère.*

Encor! Diantre soit fait de vous! Si..... Je le veux.
Cessez ce badinage; et venez-çà tous deux.
(*Elle prend Valère et Mariane par la main, et les ramène.*)

VALERE *à Dorine.*

Mais quel est ton dessein?

MARIANE *à Dorine.*

Qu'est-ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, et vous tirer d'affaire.
(*à Valère.*)
Etes-vous fou d'avoir un pareil démêlé?

VALERE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

DORINE *à Mariane.*

Etes-vous folle, vous, de vous être emportée?

MARIANE.

N'as-tu pas vu la chose, et comme il m'a traitée?

DORINE.

(*à Valère.*)

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.

(*à Mariane.*)

Il n'aime que vous seule, et n'a point d'autre envie
Que d'être votre époux, j'en réponds sur ma vie.

MARIANE *à Valère.*

Pourquoi donc me donner un semblable conseil!

VALERE *à Mariane.*

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux. Çà, la main l'un et l'autre.

(*à Valère.*)

Allons, vous.

VALERE *en donnant sa main à Dorine.*

A quoi bon ma main?

DORINE.

(*à Mariane.*)

Ah, çà, la vôtre.

MARIANE *en donnant aussi sa main.*

De quoi sert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu! Vîte, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

(Valère et Mariane se tiennent quelque tems par la main sans se regarder.)

VALERE *se tournant vers Mariane.*

Mais ne faites donc point les choses avec peine;
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

(Mariane se tourne du côté de Valère en lui souriant.)

DORINE.

A vous dire le vrai, les amans sont bien fous!

VALERE *à Mariane.*

Oh çà, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?
Et, pour n'en point mentir [g], n'êtes-vous point méchante
De vous plaire à me dire une chose affligeante?

MARIANE.

Mais, vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat...

DORINE.

Pour une autre saison, laissons tout ce débat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.
(à Mariane.) *(à Valère.)*
Votre père se moque; et ce sont des chansons.
(à Mariane.)
Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance,
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,

Afin qu'en cas d'alarme, il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrapant du tems, à tout on remédie.
Tantôt vous payerez [a] de quelque maladie [*],
Qui viendra tout-à-coup, et voudra des délais;
Tantôt vous payerez de présage mauvais;
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse;
Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui,
On ne peut vous lier, que vous ne disiez oui.
Mais, pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point, tous deux, parlant ensemble.

(*à Valère.*)

Sortez; et, sans tarder, employez vos amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.

(*à Mariane.*)

Nous, allons réveiller les efforts de son frère;
Et, dans notre parti, jeter la belle-mère.
Adieu.

VALERE *à Mariane.*

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

MARIANE *à Valère.*

Je ne vous réponds pas des volontés d'un père,
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère.

VALERE.

Que vous me comblez d'aise! Et quoi que puisse oser..

DORINE.

Ah ! jamais les amans ne sont las de jaser.
Sortez , vous dis-je.

VALERE *revenant sur ses pas.*

Enfin.....

DORINE.

Quel caquet est le vôtre ?
Tirez de cette part , et vous tirez de l'autre.

(*Dorine les presse chacun par l'épaule et les oblige de se séparer.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Que la foudre, sur l'heure, achève mes destins,
Qu'on me traite par-tout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect, ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête.

DORINE.

De grace, modérez un tel emportement.
Votre père n'a fait qu'en parler simplement;
On n'exécute pas tout ce qui se propose;
Et le chemin est long, du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille, un peu, je lui dise deux mots.

DORINE.

Ah! tout doux. Envers lui, comme envers votre père,
Laissez agir les soins de votre belle-mère.
Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit;
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit;

Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vrai ! La chose seroit belle.
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander ;
Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder,
Savoir ses sentimens, et lui faire connoître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir*.
Son valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en allait descendre.
Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

Vous vous moquez. On sait vos transports ordinaires,
Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non, je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux ! Il vient. Retirez-vous.

(*Damis va se cacher dans un cabinet qui est au fond du théâtre.*)

SCENE II.

TARTUFFE, DORINE.

TARTUFFE *parlant haut à son valet, qui est dans la maison, dès qu'il apperçoit Dorine.*

Laurent, serrez ma haire, avec ma discipline[1],
Et priez que toujours le ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers,
Des aumônes que j'ai, partager les deniers.

DORINE *à part.*

Que d'affectation et de forfanterie!

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire.....

TARTUFFE *tirant un mouchoir de sa poche.*

Ah! mon Dieu, je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment?

TARTUFFE.

Couvrez ce sein que je ne saurois voir.
Par de pareils objets les ames sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression?
Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte;
Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si prompte;
Et je vous verrois nud, du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais, sur-le-champ, vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Hélas! Très-volontiers.

DORINE *à part.*

Comme il se radoucit!
Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble.
Oui, c'est elle en personne, et je vous laisse ensemble.

SCENE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le ciel à jamais, par sa toute bonté,
Et de l'ame et du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours, autant que le desire
Le plus humble de ceux que son amour inspire.

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux ;
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE *assis.*

Comment, de votre mal, vous sentez-vous remise ?

ELMIRE *assise.*

Fort bien ; et cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut,
Pour avoir attiré cette grace d'en-haut ;
Mais je n'ai fait au ciel nulle dévote instance,
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chère santé ;

Et, pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien aise, ici, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même; et, sans doute, il m'est doux,
Madame, de me voir seul à seul avec vous.
C'est une occasion, qu'au ciel j'ai demandée,
Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, et ne me cache rien.

(*Damis, sans se montrer, entr'ouvre la porte du cabinet dans lequel il s'étoit retiré, pour entendre la conversation.*)

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grace singulière,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entière;
Et vous faire serment, que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits,

Ne sont pas, envers vous, l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prends bien aussi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE *prenant la main d'Elmire, et lui serrant les doigts.*

Oui, madame, sans doute, et ma ferveur est telle...

ELMIRE.

Ouf, vous me serrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zèle.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais dessein,
Et j'aurois bien plutôt...
(*Il met la main sur les genoux d'Elmire.*)

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit, l'étoffe en est moëlleuse.

ELMIRE.

Ah, de grace, laissez, je suis fort chatouilleuse.
(*Elmire recule son fauteuil, et Tartuffe se rapproche d'elle.*)

TARTUFFE *maniant le fichu d'Elmire.*

Mon Dieu, que de ce point l'ouvrage est merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;

Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.

ELMIRE.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille. Est-il vrai? dites-moi.

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots; mais, madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme point un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien ici bas n'arrête vos desirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos sens, facilement, peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles;
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.
Il a, sur votre face, épanché des beautés,
Dont les yeux sont surpris, et les cœurs transportés;

Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'un ardent amour sentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits, où lui-même il s'est peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrette
Ne fût du noir esprit une surprise adroite,
Et même, à fuir vos yeux, mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô beauté toute aimable,
Que cette passion peut n'être point coupable,
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur;
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande,
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;
Mais, j'attends en mes vœux, tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude;
De vous dépend ma peine, ou ma béatitude;
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez; malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration est tout-à-fait galante;
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, et que par-tout on nomme....

TARTUFFE.

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme*!

Et lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre, et ne raisonne pas.
Je sais qu'un tel discours de moi paroît étrange,
Mais, madame, après tout, je ne suis pas un ange.
Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes souveraine ;
De vos regards divins l'ineffable douceur,
Força la résistance où s'obstinoit mon cœur ;
Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois ;
Et, pour mieux m'expliquer, j'emploie ici la voix.
Que si vous contemplez, d'une ame un peu bénigne,
Les tribulations de votre esclave indigne ;
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
Et jusqu'à mon néant daignent se ravaler,
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur, avec moi, ne court point de hasard,
Et n'a nulle disgrace à craindre de ma part.
Tous ces galans de cour, dont les femmes sont folles,
Sont bruyans dans leurs faits, et vains dans leurs paroles,
De leurs progrès, sans cesse, on les voit se targuer;
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,
Et leur langue indiscrète, en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous, brûlent d'un feu discret,
Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.

Le soin que nous prenons de notre renommée,
Répond de toute chose à la personne aimée ;
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale, et du plaisir sans peur.

ELMIRE.

Je vous écoute dire, et votre rhétorique,
En termes assez forts, à mon ame s'explique.
N'appréhendez-vous point, que je ne sois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur ?
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte,
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

TARTUFFE.

Je sais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grace à ma témérité ;
Que vous m'excuserez, sur l'humaine foiblesse,
Des violens transports d'un amour qui vous blesse;
Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être;
Mais ma discrétion veut se faire paroître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux ;
Mais je veux, en revanche, une chose de vous.
C'est de presser tout franc, et sans nulle chicane,
L'union de Valère avecque Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir ;
Et....

SCENE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS *sortant du cabinet où il s'étoit retiré.*

Non, madame, non, ceci doit se répandre,
J'étois en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre;
Et la bonté du ciel m'y semble avoir conduit
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit;
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance[b]
De son hypocrisie et de son insolence;
A détromper mon père, et lui mettre en plein jour
L'ame d'un scélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis, il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grace où je m'engage.
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats;
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi;
Et, pour faire autrement, j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner est une raillerie;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de désordres chez nous.

Le fourbe, trop long-tems, a gouverné mon père,
Et desservi mes feux, avec ceux de Valère.
Il faut que du perfide il soit désabusé ;
Et le ciel, pour cela, m'offre un moyen aisé.
De cette occasion je lui suis redevable,
Et, pour la négliger, elle est trop favorable.
Ce seroit mériter qu'il me la vînt ravir,
Que de l'avoir en main, et ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis...

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie.
Mon ame est maintenant au comble de sa joie ;
Et vos discours, en vain, prétendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vuider l'affaire,
Et voici justement de quoi me satisfaire.

SCENE V.

ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon père, votre abord
D'un incident tout frais, qui vous surprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses;
Et monsieur, d'un beau prix, reconnoît vos tendresses.
Son grand zèle, pour vous, vient de se déclarer;
Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer;
Et je l'ai surpris là, qui faisoit à madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
Elle est d'une humeur douce, et son cœur trop discret
Vouloit, à toute force, en garder le secret;
Mais je ne puis flatter une telle impudence,
Et crois que vous la taire, est vous faire une offense.

ELMIRE.

Oui. Je tiens que jamais, de tous ces vains propos,
On ne doit d'un mari traverser le repos;
Que ce n'est point de-là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il suffit, pour nous, de savoir nous défendre.
Ce sont mes sentimens, et vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit.

SCENE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô ciel! est-il croyable[1]?

TARTUFFE.

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui ait jamais été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures;
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures;
Et je vois que le ciel pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et, comme un criminel, chassez-moi de chez vous;
Je ne saurois avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON *à son fils.*

Ah! traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté?

DAMIS.

Quoi, la feinte douceur de cette ame hypocrite
Vous fera démentir...

ORGON.

Tais-toi, peste maudite.

TARTUFFE.

Ah! laissez-le parler, vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
Pourquoi, sur un tel fait, m'être si favorable?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable?
Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?
Non, non, vous vous laissez tromper à l'apparence,
Et je ne suis rien moins, hélas! que ce qu'on pense.
Tout le monde me prend pour un homme de bien;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.

(*S'adressant à Damis.*)

Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide;
Accablez-moi de noms encor plus détestés,
Je n'y contredis point, je les ai mérités;
Et j'en veux, à genoux, souffrir l'ignominie,
Comme une honte dûe aux crimes de ma vie.

ORGON.

(*à Tartuffe.)* (*à son fils.*)
Mon frère, c'en est trop. Ton cœur ne se rend point,
Traître ?

DAMIS.

Quoi ! ses discours vous séduiront au point...

ORGON.

(*relevant Tartuffe.*)
Tais-toi, pendard. Mon frère, hé, levez-vous; de grace!
(*à son fils.*)
Infâme.

DAMIS.

Il peut...

ORGON.

Tais-toi.

DAMIS.

J'enrage. Quoi ! je passe...

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas,
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON *à son fils.*

Ingrat.

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander sa grace...

ORGON *se jetant aussi à genoux et embrassant Tartuffe.*

Hélas! vous moquez-vous?
(*à son fils.*)
Coquin, vois sa bonté.

DAMIS.

Donc...

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi, je...

ORGON.

Paix, dis-je...
Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous, et je vois aujourd'hui,
Femme, enfans et valets déchaînés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage,
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage;
Mais, plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir,
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main, on pense l'obliger ?

ORGON.

Oui, traître, et dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah ! je vous brave tous, et vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obéisse, et que je suis le maître.
Allons qu'on se rétracte, et qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds, pour demander pardon.

DAMIS.

Qui, moi ? De ce coquin, qui par ses impostures...

ORGON.

Ah! tu résistes, gueux, et lui dis des injures ?
(*à Tartuffe.*)
Un bâton, un bâton. Ne me retenez pas.
(*à son fils.*)
Sus ; que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai ; mais...

ORGON.

Vîte, quittons la place.
Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCENE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte personne !

TARTUFFE.

O ciel ! Pardonne-lui la douleur qu'il me donne !
(à Orgon.)
Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir,
Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir...

ORGON.

Hélas !

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon ame un supplice si rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré,
Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai.

ORGON *courant tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.*

Coquin ! je me repens que ma main t'ait fait grace,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.
(à Tartuffe.)
Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.

Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte.

ORGON.

Comment ! vous moquez-vous ?

TARTUFFE.

On m'y hait, et je voi
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe? Voyez-vous que mon cœur les écoute ?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute ;
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez,
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés.

ORGON.

Non, mon frère, jamais.

TARTUFFE.

Ah! mon frère, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'ame.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moi vîte, en m'éloignant d'ici
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien! il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez...

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit. N'en parlons plus.
Mais je sais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage
A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouse, et vous ne me verrez...

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde, est ma plus grande joie,
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
Ce n'est pas tout encor. Pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous;
Et je vais de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon et franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme et que parens.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

TARTUFFE.

La volonté du ciel soit faite en toute chose.

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vîte en dresser un écrit,
Et que puisse l'envie en créver de dépit.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLÉANTE, TARTUFFE.

CLÉANTE.

Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire.
L'éclat que fait ce bruit, n'est point à votre gloire;
Et je vous ai trouvé, monsieur, fort à propos,
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose;
Je passe là-dessus, et prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé;
N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son cœur tout desir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un père un fils soit exilé?
Je vous le dis encore, et parle avec franchise;
Il n'est petit, ni grand, qui ne s'en scandalise;
Et, si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.

Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
Et remettez le fils en grace avec le père.

TARTUFFE.

Hélas ! je le voudrois, quant à moi, de bon cœur,
Je ne garde pour lui, monsieur, aucune aigreur;
Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrois le servir du meilleur de mon ame.
Mais l'intérêt du ciel n'y sauroit consentir ;
Et, s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
Après son action, qui n'eut jamais d'égale ,
Le commerce, entre nous, porteroit du scandale ;
Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croiroit.
A pure politique on me l'imputeroit ,
Et l'on diroit par-tout que, me sentant coupable,
Je feins, pour qui m'accuse, un zèle charitable ;
Que mon cœur l'appréhende, et veut le ménager
Pour le pouvoir, sous main, au silence engager.

CLÉANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées ,
Et toutes vos raisons, monsieur, sont trop tirées.
Des intérêts du ciel pourquoi vous chargez-vous?
Pour punir le coupable, a-t-il besoin de nous ?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances ,
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses
Et ne regardez point aux jugemens humains,
Quand vous suivez du ciel les ordres souverains.
Quoi ! le foible intérêt de ce qu'on pourra croire,
D'une bonne action empêchera la gloire ?

Non, non, faisons toujours ce que le ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
Et c'est faire, monsieur, ce que le ciel ordonne,
Mais, après le scandale et l'affront d'aujourd'hui,
Le ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLÉANTE.

Et vous ordonne-t-il, monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son père conseille?
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien,
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront, n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une ame intéressée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas;
Et si je me résous à recevoir du père
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains;
Qu'il ne trouve des gens, qui, l'ayant en partage,
En fassent, dans le monde, un criminel usage;
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du ciel, et le bien du prochain.

CLÉANTE.

Hé, monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juste héritier, peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien;
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mésuse,
Que si, de l'en frustrer, il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement que, sans confusion,
Vous en ayez souffert la proposition.
Car, enfin, le vrai zèle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?
Et, s'il faut que le ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en personne discrette,
Vous fissiez de céans une honnête retraite,
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison?
Croyez-moi, c'est donner de votre prud'hommie,
Monsieur....

TARTUFFE.

Il est, monsieur, trois heures et demie [1],
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt.

CLÉANTE *seul.*

Ah!

SCENE II.

ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

DORINE *à Cléante.*

De grace, avec nous, employez-vous pour elle.
Monsieur, son ame souffre une douleur mortelle,
Et l'accord que son père a conclu pour ce soir,
La fait, à tous momens, entrer en désespoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

SCENE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! je me réjouis de vous voir assemblés.
(*à Mariane.*)
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE *aux genoux d'Orgon.*

Mon père, au nom du ciel qui connoît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,

Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.
Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au ciel de ce que je vous doi;
Et, cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avois pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre;
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant, sur moi, de tout votre pouvoir.

ORGON *se sentant attendrir.*

Allons, ferme, mon cœur, point de foiblesse humaine.

MARIANE.

Vos tendresses pour lui ne me font point de peine;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien;
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien,
J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne;
Mais, au moins, n'allez pas jusques à ma personne;
Et souffrez qu'un couvent, dans les austérités,
Use les tristes jours que le ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! voilà justement de mes religieuses,
Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses.
Debout. Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matière à mériter.

Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi !...

ORGON.

Taisez-vous, vous. Parlez à votre écot.
Je vous défends, tout net, d'oser dire un seul mot.

CLÉANTE.

Si par quelque conseil, vous souffrez qu'on réponde...

ORGON.

Mon frère, vos conseils sont les meilleurs du monde.
Ils sont bien raisonnés, et j'en fais un grand cas ;
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE *à Orgon.*

A voir ce que je vois, je ne sais plus que dire ;
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'est être bien coëffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

Je suis votre valet, et crois les apparences.
Pour mon fripon de fils, je sais vos complaisances ;
Et vous avez eu peur de le désavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être crue,
Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport,
Il faut que notre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux, et l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos, je me ris simplement;
Et l'éclat, là-dessus, ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages,
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et veut, au moindre mot, dévisager les gens.
Me préserve le ciel d'une telle sagesse!
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
Et crois que d'un refus la discrette froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin, je sais l'affaire, et ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette foiblesse étrange:
Mais, que me répondroit votre incrédulité,
Si je vous faisois voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chansons.

ELMIRE.

Mais quoi ! Si je trouvois manière
De vous le faire voir avec pleine lumière !

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme ! Au moins, répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi ;
Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fît clairement tout voir et tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien ?

ORGON.

En ce cas, je dirois que... Je ne dirois rien,
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop long-tems dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que, par plaisir, et sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit, je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE *à Dorine.*

Faites-le moi venir.

DORINE *à Elmire.*

Son esprit est rusé,
Et peut-être, à surprendre, il sera malaisé.

ELMIRE *à Dorine.*

Non, on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.
(*à Cléante et à Mariane.*)
Faites-le moi descendre; et vous, retirez-vous.

SCENE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Approchons cette table[2], et vous mettez dessous.

ORGON.

Comment ?

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table ?

ELMIRE.

Ah! mon Dieu, laissez faire,
J'ai mon dessein en tête, et vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je; et quand vous y serez,

Gardez qu'on ne vous voye, et qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande;
Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me répartir.
(*à Orgon, qui est sous la table.*)
Au moins, je vais toucher une étrange matière.
Ne vous scandalisez en aucune manière.
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis;
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
Je vais, par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette ame hypocrite,
Flatter de son amour les desirs effrontés,
Et donner un champ libre à ses témérités.
Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le confondre,
Que mon ame à ses vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée,
D'épargner votre femme, et de ne m'exposer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser.
Ce sont vos intérêts, vous en serez le maître,
Et... L'on vient. Tenez-vous, et gardez de paroître.

SCENE V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON *sous la table.*

TARTUFFE.

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui, l'on a des secrets à vous y révéler ;
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,
Et regardez par-tout, de crainte de surprise.
(*Tartuffe va fermer la porte et revient.*)
Une affaire pareille à celle de tantôt,
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'est vu de surprise de même ;
Damis m'a fait, pour vous, une frayeur extrême;
Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
Pour rompre son dessein, et calmer ses transports.
Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée ;
Mais, par-là, grace au ciel, tout a bien mieux été,
Et les choses en sont en plus de sureté,
L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
Et mon mari, de vous, ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il veut que nous soyons ensemble à tous momens ;

Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,
Me trouver ici seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
Un peu trop prompt, peut-être, à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage, à comprendre, est assez difficile,
Madame; et vous parliez tantôt d'un autre style.

ELMIRE.

Ah! si d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le cœur d'un femme est mal connu de vous!
Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre,
Lorsque, si foiblement, on le voit se défendre!
Toujours notre pudeur combat, dans ces momens,
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentimens.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte,
On s'en défend d'abord; mais de l'air qu'on s'y prend,
On fait connoître assez que notre cœur se rend;
Qu'à nos vœux, par honneur, notre bouche s'oppose,
Et que de tels refus promettent toute chose.
C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,
Et, sur notre pudeur, me ménager bien peu;
Mais, puisque la parole enfin en est lâchée,
A retenir Damis me serois-je attachée?
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur,
Ecouté tout au long l'offre de votre cœur?
Aurois-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?

Et lorsque j'ai voulu, moi-même, vous forcer
A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer [d],
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre ?
Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on résout,
Vînt partager du moins un cœur que l'on veut tout ?

TARTUFFE.

C'est, sans doute, madame, une douceur extrême,
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime;
Leur miel, dans tous mes sens, fait couler à longs traits
Une suavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,
Et mon cœur, de vos vœux, fait sa béatitude;
Mais ce cœur vous demande ici la liberté
D'oser douter un peu de sa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête,
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos si doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils ont pu dire,
Et planter dans mon ame une constante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE *après avoir toussé pour avertir son mari.*

Quoi! vous voulez aller avec cette vîtesse,
Et d'un cœur, tout d'abord, épuiser la tendresse?
On se tue à vous faire un aveu des plus doux,
Cependant, ce n'est pas encore assez pour vous;

Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire.

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.
Nos vœux, sur des discours, ont peine à s'assurer.
On soupçonne aisément un sort * tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, madame,
Par des réalités, su convaincre ma flamme.

ELMIRE.

Mon Dieu! que votre amour en vrai tyran agit,
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit!
Que sur les cœurs il prend un furieux empire!
Et qu'avec violence il veut ce qu'il desire!
Quoi, de votre poursuite on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le tems de respirer?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande [f],
De vouloir, sans quartier, les choses qu'on demande;
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,
Du foible que, pour vous, vous voyez qu'ont les gens?

TARTUFFE.

Mais si, d'un œil benin, vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le ciel, dont toujours vos parlez.

TARTUFFE.

Si ce n'est que le ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle, est à moi peu de chose ;
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du ciel on nous fait tant de peur ?

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame ; et je sais l'art de lever les scrupules.
Le ciel défend, de vrai, certains contentemens ;
Mais on trouve, avec lui, des accommodemens [3].
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces secrets, madame, on saura vous instruire ;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon desir, et n'ayez point d'effroi ;
Je vous réponds de tout, et prend le mal sur moi.
(*Elmire tousse plus fort.*)
Vous toussez fort, madame.

ELMIRE.

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse ?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute; et je vois bien
Que tous les jus du monde, ici, ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe, est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin, votre scrupule est facile à détruire.
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense;
Et ce n'est pas pécher, que pécher en silence.

ELMIRE *après avoir encore toussé et frappé sur la table.*

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder,
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder;
Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre,
Qu'on puisse être content, et qu'on veuille se rendre.
Sans doute, il est fâcheux d'en venir jusques-là,
Et c'est bien malgré moi que je franchis cela;
Mais, puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convainquans,
Il faut bien s'y résoudre, et contenter les gens.

Si ce contentement porte en soi quelque offense,
Tant pis pour qui me force à cette violence ;
La faute assurément n'en doit point être à moi.

TARTUFFE.

Oui, madame, on s'en charge ; et la chose de soi.....

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte ; et voyez, je vous prie,
Si mon mari n'est point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez ?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens, il est pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout, sans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment;
Et par-tout, là dehors, voyez exactement.

SCENE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON *sortant de dessous la table.*

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme.
Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi, vous sortez sitôt? Vous vous moquez des gens,
Restez sous le tapis, il n'est pas encor tems;
Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sures,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu! Lon ne doit point croire trop de léger.
Laissez-vous bien convaincre, avant que de vous rendre,
Et ne vous hâtez pas, de peur de vous méprendre.

(*Elmire fait mettre Orgon derrière elle.*)

SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE *sans voir Orgon.*

Tout conspire, madame, à mon contentement.
J'ai visité, de l'œil, tout cet appartement;
Personne ne s'y trouve; et mon ame ravie....

(*Dans le tems que Tartuffe s'avance, les bras ouverts, pour embrasser Elmire, elle se retire et Tartuffe apperçoit Orgon.*)

ORGON *arrêtant Tartuffe.*

Tout doux, vous suivez trop votre amoureuse envie
Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah! ah! l'homme de bien, vous m'en vouliez donner!
Comme aux tentations s'abandonne votre ame!
Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme!
J'ai douté fort long-tems, que ce fût tout de bon,
Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton;
Mais c'est assez avant pousser le témoignage,
Je m'y tiens; et n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE *à Tartuffe.*

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci;
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE *à Orgon.*

Quoi! vous croyez....

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie,
Dénichons de céans, et sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein....

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison.
Il faut, tout sur-le-champ, sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous, qui parlez en maître.
La maison m'appartient, je le ferai connaître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours;
Qu'on n'est pas où l'on pense, en me faisant injure;
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,
Venger le ciel qu'on blesse, et faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

SCENE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel est donc ce langage, et qu'est-ce qu'il veut dire?

ORGON.

Ma foi, je suis confus, et n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment?

ORGON.

Je vois ma faute aux choses qu'il me dit,
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation....

ORGON.

Oui. C'est une affaire faite;
Mais j'ai quelqu'autre chose encor qui m'inquiète.

ELMIRE.

Et quoi?

ORGON.

Vous saurez tout. Mais voyons au plutôt
Si certaine cassette est encore là-haut.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Où voulez-vous courir ?

ORGON.

Las, que sais-je !

CLÉANTE.

Il me semble
Que l'on doit commencer par consulter ensemble
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette cassette-là me trouble entiérement.
Plus que le reste encore, elle me désespère.

CLÉANTE.

Cette cassette est donc un important mystère ?

ORGON.

C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même, en grand secret, m'a mis entre les mains.
Pour cela, dans sa fuite, il me voulut élire ;
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,

Où sa vie et ses biens se trouvent attachés.

CLÉANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conscience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence,
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder;
Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sureté
A faire des sermens contre la vérité.

CLÉANTE.

Vous voilà mal, au moins, si j'en crois l'apparence;
Et la donation, et cette confidence,
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches par vous faites légérement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages;
Et cet homme, sur vous, ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi! sur un beau semblant de ferveur si touchante,
Cacher un cœur si double, une ame si méchante?
Et moi, qui l'ai reçu gueusant, et n'ayant rien....
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien;

J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir, pour eux, pire qu'un diable.

CLÉANTE.

Hé bien, ne voilà pas de vos emportemens!
Vous ne gardez en rien les doux tempéramens.
Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre*;
Et toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, et vous avez connu
Que par un zèle feint vous étiez prévenu;
Mais, pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande;
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien?
Quoi! parce qu'un fripon vous dupe avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
Vous voulez que par-tout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui?
Laissez aux libertins ces sottes conséquences,
Démêlez la vertu d'avec ces apparences,
Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture;
Mais, au vrai zèle aussi, n'allez pas faire injure;
Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plutôt encor de cet autre côté.

SCENE II.

ORGON, CLÉANTE, DAMIS.

DAMIS.

Quoi, mon père, est-il vrai qu'un coquin vous menace?
Qu'il n'est point de bienfait qu'en son ame il n'efface?
Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait de vos bontés des armes contre vous?

ORGON.

Oui, mon fils; et j'en sens des douleurs non pareilles.

DAMIS.

Laissez-moi, je lui veux couper les deux oreilles.
Contre son insolence on ne doit point gauchir.
C'est à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir;
Et pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLÉANTE.

Voilà tout justement parler en vrai jeune homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatans.
Nous vivons sous un règne, et sommes dans un tems
Où, par la violence, on fait mal ses affaires.

SCENE III.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

Madame PERNELLE.

Qu'est-ce ? J'apprends ici de terribles mystères.

ORGON.

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
Je recueille avec zèle un homme en sa misère,
Je le loge, et le tiens comme mon propre frère;
De bienfaits, chaque jour, il est par moi chargé,
Je lui donne ma fille, et tout le bien que j'ai;
Et, dans le même tems, le perfide, l'infame,
Tente le noir dessein de suborner ma femme;
Et, non content encor de ces lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages,
Me chasser de mes biens où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme!

Madame PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment ?

Madame PERNELLE.

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire, avec votre discours,
Ma mère ?

Madame PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit ?

Madame PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit :
La vertu, dans le monde, est toujours poursuivie ;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui?

Madame PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déjà que j'ai vu tout moi-même.

Madame PERNELLE.

Des esprits médisans la malice est extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mère. Je vous di
Que j'ai vu, de mes yeux, un crime si hardi.

Madame PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre;
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu.
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, et crier comme quatre?

Madame PERNELLE.

Mon Dieu! le plus souvent, l'apparence déçoit:
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage.

Madame PERNELLE.

Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal, que le bien s'interprète.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable soin,
Le desir d'embrasser ma femme?

Madame PERNELLE.

Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes,
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON.

Hé, diantre, le moyen de m'en assurer mieux?
Je devois donc, ma mère, attendre qu'à mes yeux,
Il eût.... Vous me feriez dire quelque sottise.

Madame PERNELLE.

Enfin d'un trop pur zèle on voit son ame éprise;
Et je ne puis, du tout, me mettre dans l'esprit,
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez. Je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,
Ce que je vous dirois, tant je suis en colère.

DORINE *à Orgon.*

Juste retour, monsieur, des choses d'ici bas.
Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

CLÉANTE.

Nous perdons des momens, en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe, on ne doit dormir point.

DAMIS.

Quoi! son effronterie iroit jusquà ce point?

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette instance [b] possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉANTE *à Orgon.*

Ne vous y fiez pas. Il aura des ressorts,
Pour donner, contre vous, raison à ses efforts;
Et, sur moins que cela, le poids d'une cabale
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore, armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusques-là.

ORGON.

Il est vrai; mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître,
De mes ressentimens je n'ai pas été maître.

CLÉANTE.

Je voudrois, de bon cœur, qu'on pût entre vous deux,
De quelque ombre de paix, raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois su qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurois pas donné matière à tant d'alarmes;
Et mes...

ORGON *à Dorine, voyant entrer M. Loyal.*

Que veut cet homme? Allez tôt le savoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir.

SCENE IV.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLEANTE, DAMIS, DORINE, M. LOYAL.

M. LOYAL *à Dorine dans le fond du théâtre.*

Bon jour, ma chère sœur. Faites, je vous supplie,
Que je parle à monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie;
Et je doute qu'il puisse, à présent, voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaise;
Et je viens pour un fait, dont il sera bien-aise.

DORINE.

Votre nom?

M. LOYAL.

Dites-lui seulement que je viens
De la part de monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE *à Orgon.*

C'est un homme qui vient, avec douce manière,
De la part de monsieur Tartuffe, pour affaire,

Dont vous serez, dit-il, bien-aise.

CLÉANTE *à Orgon.*

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme, et ce qu'il peut vouloir.

ORGON *à Cléante.*

Pour nous raccommoder il vient ici, peut-être;
Quels sentimens aurai-je à lui faire paroître ?

CLÉANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater;
Et, s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL *à Orgon.*

Salut, Monsieur. Le ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable, autant que je desire.

ORGON *bas à Cléante.*

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et présage déjà quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chère ;
Et j'étois serviteur de monsieur votre père.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte, et demande pardon,
D'être sans vous connoître [c], ou savoir votre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis Huissier à verge, en dépit de l'envie.

J'ai, depuis quarante ans, grace au ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur;
Et je vous viens, monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance....

ORGON.

Quoi, vous êtes ici ?...

M. LOYAL.

Monsieur, sans passion.
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vuider d'ici, vous et les vôtres,
Mettre vos meubles hors, et faire place à d'autres,
Sans délai, ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moi, sortir de céans ?

M. LOYAL.

Oui, monsieur, s'il vous plaît.
La maison, à présent, comme savez de reste,
Au bon monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens désormais il est maître et Seigneur,
En vertu d'un contrat, duquel je suis porteur.
Il est en bonne forme, et l'on n'y peut rien dire...

DAMIS *à M. Loyal.*

Certes, cette impudence est grande, et je l'admire.

M. LOYAL *à Damis.*

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous;
(*montrant Orgon.*)
C'est à monsieur; il est et raisonnable et doux,
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office,
Pour se vouloir, du tout, opposer à justice.

ORGON.

Mais...

M. LOYAL *à Orgon.*

Oui, Monsieur, je sais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rebellion,
Et que vous souffrirez, en honnête personne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici, sur votre noir jupon,
Monsieur l'Huissier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL *à Orgon.*

Faites que votre fils se taise ou se retire,
Monsieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE *à part.*

Ce monsieur Loyal porte un air bien déloyal!

M. LOYAL.

Pour tous les gens de bien[1] j'ai de grandes tendresses.
Et ne me suis voulu, monsieur, charger des pièces,

Que pour vous obliger et vous faire plaisir ;
Que pour ôter par-là le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,
Auroient pu procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis, que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux ?

M. LOYAL.

On vous donne du tems ;
Et jusques à demain je ferai surséance
A l'exécution, monsieur, de l'ordonnance.
Je viendrai seulement passer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que se coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile
A vuider de céans jusqu'au moindre ustensile ;
Mes gens vous aideront ; et je les ai pris forts,
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense;
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû de ma charge, on ne me trouble en rien.

ORGON *à part.*

Du meilleur de mon cœur, je donnerois sur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,

Et pouvoir, à plaisir, sur ce muffle assener
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLÉANTE *bas à Orgon.*

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange,
J'ai peine à me tenir, et la main me démange.

DORINE.

Avec un si bon dos; ma foi, monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous sieroient pas mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infames,
Ma mie; et l'on décrète aussi contre les femmes.

CLÉANTE *à M. Loyal.*

Finissons tout cela, monsieur, c'en est assez.
Donnez tôt ce papier, de grace et nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le ciel vous tienne tous en joie!

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, et celui qui t'envoie!

SCENE V.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

ORGON.

Hé bien, vous le voyez, ma mère, si j'ai droit,
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons, enfin, vous sont-elles connues ?

Madame PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, et je tombe des nues.

DORINE *à Orgon.*

Vous vous plaignez à tort [a], à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par-là sont confirmés.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme [d],
Il sait que très-souvent les biens corrompent l'homme.
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous. C'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLÉANTE *à Orgon.*

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire [e].

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat ;

Et sa déloyauté va paroître trop noire [f],
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

SCENE VI.

VALERE, ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

VALERE.

Avec regret, monsieur, je viens vous affliger ;
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.
Un ami, qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'Etat ;
Et me vient d'envoyer un avis, dont la suite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe, qui long-tems a pu vous imposer,
Depuis une heure, au prince a su vous accuser ;
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'Etat l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,
Mais un ordre est donné contre votre personne ;
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLÉANTE.

Voilà ses droits armés ; et c'est par où le traître,
De vos biens qu'il prétend, cherche à se rendre maître.

ORGON.

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal.

VALERE.

Le moindre amusement vous peut être fatal.
J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte.
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de tems, le trait est foudroyant;
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu sûr, je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner, jusqu'au bout, votre fuite.

ORGON.

Las! Que ne dois-je point à vos soins obligeans?
Pour vous en rendre grace, il faut un autre tems;
Et je demande au ciel de m'être assez propice,
Pour reconnoître un jour ce généreux service.
Adieu. Prenez le soin, vous autres...

CLÉANTE.

Allez tôt;
Nous songerons, mon frère, à faire ce qu'il faut [1].

SCENE VII.

TARTUFFE, UN EXEMPT, MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, VALERE, DAMIS, DORINE.

TARTUFFE *arrêtant Orgon.*

Tout beau, monsieur, tout beau, ne courez point si vîte.
Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte;
Et de la part du prince, on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître! tu me gardois ce trait pour le dernier,
C'est le coup, scélérat! par où tu m'expédies;
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,
Et je suis, pour le ciel, appris à tout souffrir.

CLÉANTE.

La modération est grande, je l'avoue.

DAMIS.

Comme du ciel, l'infâme, impudemment se joue!

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne sauroient m'émouvoir,
Et je ne songe à rien, qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,
Et cet emploi, pour vous, est fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne sauroit être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable?

TARTUFFE.

Oui. Je sais quels secours j'en ai pu recevoir;
Mais l'intérêt du prince est mon premier devoir.
De ce devoir sacré la juste violence
Etouffe dans mon cœur toute reconnoissance;
Et je sacrifierois à de si puissans nœuds,
Ami, femme, parens, et moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'imposteur!

DORINE.

Comme il sait, de traîtresse manière,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère!

CLÉANTE.

Mais s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zèle qui vous pousse, et dont vous vous parez,
D'où vient que, pour paroître, il s'avise d'attendre,
Qu'à poursuivre sa femme, il ait su vous surprendre,

Et que vous ne songez à l'aller dénoncer,
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE *à l'Exempt.*

Délivrez-moi, monsieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir;
Votre bouche, à propos, m'invite à le remplir;
Et, pour l'exécuter, suivez-moi tout-à-l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui! moi, monsieur?

L'EXEMPT.

Oui, vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison?

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
(*à Orgon.*)
Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude.
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,

Un Prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement [3] sa grande ame pourvue,
Sur les choses toujours jette une droite vue,
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle;
Mais, sans aveuglement, il fait briller ce zèle,
Et l'amour pour les vrais, ne ferme point son cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir surprendre,
Et, de pièges plus fins, on le voit se défendre.
D'abord il a percé, par ses vives clartés,
Des replis de son cœur, toutes les lâchetés.
Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même;
Et, par un juste trait de l'équité suprême,
S'est découvert au prince un fourbe renommé,
Dont, sous un autre nom, il étoit informé;
Et c'est un long détail d'actions toutes noires,
Dont on pourroit former des volumes d'histoires.
Ce monarque, en un mot, a, vers vous, détesté
Sa lâche ingratitude, et sa déloyauté;
A ses autres horreurs, il a joint cette suite;
Et ne m'a, jusqu'ici, soumis à sa conduite,
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
Et vous faire par lui, faire raison de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains, je dépouille le traître.
D'un souverain pouvoir, il brise les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,

Et vous pardonne enfin cette offense secrette,
Où vous a, d'un ami, fait tomber la retraite :
Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois,
On vous vit témoigner en appuyant ses droits ;
Pour montrer que son cœur sait, quand moins on y pense,
D'une bonne action verser la récompense ;
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien ;
Et que, mieux que du mal, il se souvient du bien.

DORINE.

Que le ciel soit loué.

Madame PERNELLE.

Maintenant je respire.

ELMIRE.

Favorable succès !

MARIANNE.

Qui l'auroit osé dire?

ORGON *à Tartuffe que l'Exempt emmène.*

Hé bien, te voilà, traître...

SCÈNE DERNIÈRE.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, MARIANNE, CLÉANTE, VALERE, DAMIS, DORINE.

CLÉANTE.

Ah ! mon frère, arrêtez,
Et ne descendez point à des indignités.
A son mauvais destin laissez un misérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plutôt que son cœur, en ce jour,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour,
Qu'il corrige sa vie, en détestant son vice,
Et puisse du grand Prince adoucir la justice;
Tandis qu'à sa bonté vous irez, à genoux,
Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit. Allons à ses pieds avec joie,
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie;
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir;
Et, par un doux hymen, couronner en Valère,
La flamme d'un amant généreux et sincère.

FIN.

REMARQUES GRAMMATICALES SUR LE TARTUFFE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

a » *Leur mettre un bon exemple aux yeux.* On ne » dit point *mettre aux yeux.*

b » *Cet état me blesse que vous alliez ainsi vêtue , etc.* » Cette construction a paru forcée , quoique dans le » style familier.

c » *Le tour qu'ils veulent qu'on y croie. Le tour* » *qu'on y croit* n'est pas françois.

d » *De ses yeux tous les brillans.* Plusieurs ont » cru qu'on ne pouvoit dire *les brillans de ses yeux* , » quoique ce soit une soubrette qui parle.

e » *Ne pardonne à rien.* Plusieurs auroient desiré » *ne pardonne rien.*

SCENE III.

[f] » *Pour moins d'amusement*, ne se diroit plus, » au lieu de *pour perdre moins de tems*.

SCENE V.

[g] » *J'ai joie à vous voir*, pour *j'ai de la joie de* » *vous voir*, ne se diroit plus.

[h] » *Comme est-ce*, pour *comment est-ce*, ne se » diroit plus.

SCENE VI.

[i] » *Il me vouloit... en rendre*. Quelques-uns ont » cru qu'il falloit dire *il m'en vouloit rendre*, ou *il* » *vouloit m'en rendre*, sans séparer *me* de *en*.

[k] » *Pour toute ma science*. Il faudroit *pour toute* » *science*.

[l] » *Ce titre par aucun ne leur est débattu*. On ne » diroit plus aujourd'hui *débattre un titre à quel-* » *qu'un*.

[m] » *Point de cabale en eux*, pour dire *point d'es-* » *prit de cabale*, a été blâmé par plusieurs.

[n] » *La tiendrez-vous*? On ne dit point *tenir sa* » *foi* pour *tenir sa parole*.

ACTE II.

SCENE II.

[a] » *A nous venir écouter.* Plusieurs auroient » voulu *de venir.*

[b] » *Un bruit qui part d'un coup de hasard.* Plusieurs » ont blâmé cette expression.

[c] » *Je me moquerois fort de prendre un tel époux,* » Plusieurs ont trouvé cette expression, *je me mo-* » *querois de faire telle chose*, peu françoise, pour » dire, *je ne voudrois jamais faire telle chose.*

SCENE III.

[d] » *T'ai-je pas là-dessus.... ouvert mon cœur?* On » diroit aujourd'hui *ne t'ai-je pas.*

[e] » Vers suivant, *Et sais-tu pas*, même re- » marque.

[f] » *Et tous deux brûlez.* On a cru qu'il falloit *vous* » *brûlez.*

SCENE IV.

[g] » *Et pour n'en point mentir.* Quelques-uns » auroient voulu *pour ne point mentir.*

[h] » *Vous payerez. Payerez* est ici de trois syllabes, » comme dans ce vers de Quinault. *Je payerai bien* » *chèrement, etc.* La Fontaine a fait *je vous paierai* » de deux syllabes dans sa première fable.

ACTE III.

SCENE I.

[a] » *Qu'a ce dessein il prête quelque espoir*, pour » dire *qu'il a quelque espoir de voir ce dessein exécuté*, » a paru un tour impropre.

SCENE IV.

[b] » *A prendre la vengeance.* La plupart auroient » voulu *à tirer vengeance*, sans article.

ACTE IV.

SCENE I.

[a] » *Ne nous brouillons l'esprit.* Plusieurs ont blâmé » *se brouiller l'esprit*, pour dire *s'embarrasser l'esprit.*

SCENE III.

[b] » *Les droits de la naissance*, pour dire *les droits* » *de la paternité*, a paru peu exact.

SCENE V.

[c] » *De surprise de même*, pour dire *semblable*, a » été désapprouvé.

[d] » *A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer.* Dans

» ce vers et dans les cinq suivans, *on* est pris dans » deux sens différens, relatifs à la femme et au » mari, ce qui est un vice de construction.

[e] » *On soupçonne un sort*, pour dire *on soupçonne* » *un piége*, n'a pas paru exact.

[f] » *Tenir une rigueur si grande.* Quelques-uns ont » douté qu'on puisse dire *tenir une grande rigueur.*

SCÈNE VI.

[g] » *Croire trop de léger*, pour *trop légérement*, ne » se diroit plus.

ACTE V.

SCENE I.

[a] » *Dans la droite raison n'entre jamais la vôtre.* » Ce tour a paru peu naturel.

SCENE III.

[b] » *Cette instance*, pour dire *ce procès*, a paru » déplacé dans la bouche d'une femme.

SCENE IV.

[c] » *D'être sans vous connoître*, pour dire *de ne* » *pas vous connoître*, ne se diroit pas aujourd'hui.

SCENE V.

[d] » *Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme.* » Ce tour a paru forcé.

[e] » *Quel conseil on doit vous faire élire*, a paru » très-impropre.

[f] » *Et sa déloyauté*, etc. Ces deux vers, et surtout le second, ont paru très-négligés.

SCENE VI.

[g] » Toute la fin de cette scène a paru négligée, » ainsi que la suivante.

OBSERVATIONS

DE L'ÉDITEUR

SUR LE TARTUFFE.

[1] On a ignoré long-tems où Molière avait puisé ce nom de *Tartuffe* (1), qui a fait un synonyme de plus dans notre langue, aux mots *hypocrites*, *faux dévots*, etc.

Et ton nom paroîtra dans la race future,
Aux plus vils imposteurs une cruelle injure. (2)

Voici ce que la tradition nous apprend à cet égard : Plein de cet ouvrage qu'il méditoit, Molière se trouva un jour chez le nonce du pape avec plusieurs personnes, dont un marchand de truffes, vint par hasard animer les physionomies béates

(1) Le célèbre La Fontaine est le seul qui ait écrit *Tartuf* au lieu de *Tartuffe*. Voyez sa fable *du Chat et du Renard*. liv. 3.

C'étaient deux vrais Tartufs, deux archipatelins.

(2) C'est ce qui étoit arrivé au nom de Messaline à Rome et en France, à celui de Patelin.

et contrites. *Tartuffoli*, *Signor Nuntio*, *tartufoli*, s'écrioient les courtisans de l'envoyé de Rome, en lui présentant les plus belles. Attentif à ce tableau, qui peut-être lui fournit encore d'autres traits, il conçut alors le nom de son imposteur d'après le mot de *tartuffoli*, qui avoit fait une si vive impression sur tous les acteurs de la scène.

Je crois avoir ouï dire, écrivoit le grand Rousseau à Brossette, en 1718, *que l'aventure de Tartuffe se passa chez la duchesse de Longueville.* Cette anecdote est bien vague : de quelle aventure du *Tartuffe* est-il question ? Est-ce de la séduction d'Elmire, de l'abus de confiance du faux dévot, de la donation qu'il reçoit, ou de sa punition, qu'on veut parler ? Voici la substance de ce qu'on trouve dans les mémoires de l'Abbé de Choisy, tome 2, page 102 et 103.

L'Abbé de Cosnac, depuis évêque de Valence, ne pouvoit souffrir, chez le prince de Conti, dont il étoit le favori, l'Abbé de Roquette, si connu par l'épigramme de Despréaux (1).

M. de Guilleragues, ce courtisan spirituel et poli, auquel le même Despréaux adressa, en 1674, son

---

(1) On dit que l'abbé Roquette
Prêche les sermons d'autrui,
Moi qui sais qu'il les achette,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

C'est ce même abbé de Roquette qui, dans les guerres de la Fronde, sous le personnage de cocher, fit entrer à Paris la douairière de Condé. Voyez les mémoires de Retz, Tome 4.

épître sur le bonheur, haïssoit aussi cordialement ce bas flatteur du prince ; tous deux concertèrent les moyens de se venger de lui.

Ils écrivirent exactement tout ce qu'ils lui avoient vu faire ; et, le portrait achevé, M. de Guilleragues alla le porter à son ami Molière, qui dessina celui du *Tartuffe* d'après ces mémoires.

Ce même abbé de Roquette étoit, sans doute, très-connu de madame de Longueville, sœur du prince de Conti, livré alternativement à l'amour des plaisirs et aux conseils de sa femme (1), qui se consoloit de l'avoir épousé en le rendant dévot. L'anecdote rapportée par Rousseau n'a donc rien de contraire au récit beaucoup plus circonstancié de l'abbé de Choisy, l'homme de France le mieux instruit de tout ce qui s'étoit passé de son tems. Peut-être l'abbé de Roquette, dont la jeune princesse se servoit pour la conversion de son mari, fut-il démasqué chez madame de Longueville, qui avoit moins à cœur le salut de son frère.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

[2] *Et c'est tout justement la cour du roi Pétaut.*

C'est par corruption qu'on écrit *Pétaut*. Il faudroit dire *Peto*, je demande, parce que ce prétendu

---

(1) Anne-Marie Martinozzi, nièce du cardinal Mazarin.

roi est le chef que se choisissent les mendians ; et assurément une cour de gueux de toute espèce est un peu tumultueuse.

SCENE II.

[3] *Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage,*
Et, pour servir son prince, il montra du courage.

Il est essentiel d'observer avec quelle adresse Molière prépare son dénoûment dès le premier acte de sa pièce : voilà le bon homme Orgon présenté d'un seul trait comme un citoyen digne de la grace que doit lui faire le prince auquel il sera déféré par *Tartuffe.*

[4] Dans cette scène où Dorine dit, *Et s'il vient à rotter, il lui dit Dieu vous aide*, les éditeurs de 1682 avertissoient naïvement que c'étoit une suivante qui parloit. On retranche aujourd'hui ce vers et les trois qui le précèdent.

[5] *Fleur des Saints.* Livre ascétique ou de dévotion : c'est le titre des vies des Saints de Ribadénéira, traduites en François, 2 vol. *in-folio.*

SCENE V.

[6] Plusieurs personnes ont ouï conter à M. l'abbé d'Olivet, de l'académie françoise, un fait qui sera nouveau pour le plus grand nombre des lecteurs. Il ne peut qu'augmenter la célébrité du refrain ingénieux *Le pauvre homme !* qui fait le charme de cette scène.

Louis XIV (disoit le célèbre académicien) marchoit vers la Lorraine sur la fin de l'été de 1662.

Accoutumé, dans ses premières campagnes, à ne faire qu'un repas le soir, il alloit se mettre à table la veille de S.t Laurent, lorsqu'il conseilla à M. de Rhod.... qui avoit été son précepteur (1), d'aller en faire autant.

Le prélat, avant de se retirer, lui fit observer, peut-être avec trop d'affectation, qu'il n'avoit qu'une collation légère à faire un jour de vigile et de jeûne; cette réponse ayant excité, de la part de quelqu'un, un rire qui, quoique retenu, n'avoit point échappé à Louis XIV, il voulut en savoir le motif.

Le rieur répondit à sa majesté qu'elle pouvoit se tranquilliser sur le compte de M. de B.... et lui fit un détail exact de son dîner, dont il avoit été témoin. A chaque mets exquis et recherché que le conteur faisoit passer sur la table de M. de Rh. . . Louis XIV s'écrioit *le pauvre homme* ! Et chaque fois il assaisonnoit ce mot d'un ton de voix différent, qui le rendoit extrêmement plaisant.

Molière, en qualité de valet de chambre, avoit fait ce voyage, il fut témoin de cette scène, et comme il travailloit alors à son *Imposteur*, il en fit l'heureux usage que nous voyons.

---

(1) Louis XIV, (disent les mémoires de M. de Bordeaux) avoit reproché plusieurs fois à M. de Rhod..... l'éducation qu'il lui avoit donnée. Ce qui faisoit croire, ajoute cet intendant, que M. de B..... s'en tiendrait à l'évêché qu'il avoit. Il occupa cependant par la suite une des grandes places de la hiérarchie françoise.

Louis XIV en écoutant, l'année suivante, les trois premiers actes du *Tartuffe*, ne se rappeloit point la part qu'il avoit à cette scène cinquième. Molière l'en fit ressouvenir, et ne lui déplut point. Qui sait si ce fait qui associoit, pour ainsi dire, le prince et le poëte, ne contribua pas à sauver ce chef-d'œuvre, de l'oubli dans lequel une cabale puissante s'efforça, pendant quatre années, de le faire tomber ?

SCENE VI.

7 Le noble et vif hommage que Molière rend dans cette scène à la vraie piété, devoit seul couvrir de honte tous ceux qui crioient au scandale (1). Nous avons peu de morceaux dans notre langue qui soient écrits avec autant de chaleur et de pureté. C'est la scène du plus honnête homme et du meilleur poëte de la nation. Elle fait à la représentation un grand effet sur les esprits, et notre jeunesse a bien peu d'occasions de se pénétrer de vérités aussi utiles.

---

(1) L'auteur de la *lettre sur la comédie de l'Imposteur*, dont on a parlé dans l'avertissement, dit, à cet égard, que *le venin, s'il y en a à tourner la bigoterie en ridicule, est presque précédé par le contre-poison.*

ACTE II.

SCENE III.

[1] *T'ai-je pas là-dessus cent fois ouvert mon cœur ? Et sais-tu pas pour lui*, etc.

Du tems de Molière, comme on croit l'avoir déjà remarqué, on supprimoit sans scrupule la particule négative devant le point interrogant. Vaugelas décide même qu'il est plus élégant de dire *ont-ils pas fait*, que *n'ont-ils pas fait.* Aujourd'hui le contraire est décidé, mais on commet encore la faute.

SCENE IV.

[2] *Tantôt vous payerez de quelque maladie.*

Molière, dans une pièce qu'il a écrite avec force, revient ici à une négligence qu'il avoit déjà plus d'une fois évitée. Vaugelas avoit cependant décidé qu'il falloit dire en poésie *je paierai*, *je louerai*, et non pas *je payerai*, etc.

Tout le second acte est un chef-d'œuvre de dialogue vif et comique. Le rôle de la soubrette y est admirable ; les scènes entre Orgon et Dorine servent tous les jours à éprouver le talent des actrices qui débutent dans cet emploi.

On remarquera ici que tout ce qu'on a dit de la trop grande part que nous laissons prendre dans nos comédies à des valets, s'applique moins direc-

tement aux soubrettes qui, très-souvent auprès des jeunes personnes, jouent à-peu-près les rôles dont nos écrivains les ont chargées.

A l'égard des libertés de Dorine avec Orgon, que quelques gens trouvent un peu fortes, on ne refléchit pas assez qu'un bon-homme, du caractère de ce maître, a dû laisser prendre chez lui un ton qui ne conviendrait pas ailleurs. Crédule, foible et confiant, Orgon seroit moins propre à être la dupe d'un fripon adroit, s'il avait su se faire respecter chez lui davantage.

La scène charmante de la brouillerie (1) des deux amans et de leur raccommodement, avoit paru en 1664, au mois de mai, et celle de Quinault dans la Mère Coquette, ne parut qu'en octobre 1665, en sorte que c'est à Molière qu'appartient ce tableau piquant dont on a fait depuis tant de mauvaises copies.

---

(1) L'auteur de la lettre sur l'Imposteur, page 26, dit, *ce dépit amoureux a semblé hors de propos à quelques-uns, mais il représente très-naïvement et très-moralement..... la satire naturelle de l'esprit des hommes, et particulièrement des amans, de penser à toute autre chose dans les extrémités, qu'à ce qu'il faut, et s'arrêter alors à des choses de nulle conséquence..... au lieu d'agir solidement dans le véritable intérêt de la passion.*

ACTE III.

SCENE II.

1 *Laurent, serrez ma* haire *avec ma* discipline.

Voilà ces deux mots que M. de la Bruyère interdit à son faux dévot, mais qui conviennent à *Tartuffe*, parce qu'il est un hypocrite tel qu'il le faut pour le théâtre. Il se montre ici pour la première fois ; Molière avoit bien senti qu'un personnage aussi odieux auroit révolté de son tems pendant cinq actes entiers. Cependant les deux premiers, où il ne paroît point, sont remplis de lui par les craintes qu'il inspire aux uns, par l'enyvrement de madame Pernelle et de son fils, et par le développement de son caractère dans la bouche de Cléante, de Damis, et sur-tout de Dorine (1).

Nous ne pouvons nous refuser ici à une remarque sur les changemens que les nouveautés de notre siècle semblent avoir opérés sur nos esprits. Molière connoissoit et estimoit assez sa nation pour n'oser lui offrir trop long-tems un personnage peu supportable par sa délicatesse. Ce serait un problême moral à résoudre, de savoir si les François ont gagné quelque chose à n'avoir plus cette pudeur

(1) Femmes, enfans, domestiques, (dit M. de Chamford), tout devient éloquent contre le monstre ; et l'indignation qu'il excite, n'étouffe jamais le comique.

Eloge couronné de Molière, page 23.

sociale qui leur faisoit rejetter de leurs spectacles ce qu'ils n'auroient souffert qu'avec peine dans leurs cercles.

SCENE III.

[2] *Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme.*

On a cru que ce vers était une parodie de celui de *Sertorius*, acte 4, scène 1, *Et pour être Romain, je n'en suis pas moins homme.* On chercha même, dans le tems, à persuader au grand Corneille que Molière osoit le traiter comme Aristophane avoit traité Euripide ; mais deux grands hommes se brouillent difficilement. D'ailleurs, il n'en étoit pas de ce vers comme de celui que parodia Racine dans les Plaideurs : *Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.* Molière avoit puisé le sien dans la huitième nouvelle de la troisième journée du *Decameron.* Elmire est avec *Tartuffe* dans la même position où se trouve la femme de Feronde avec le S.t Abbé, et il n'a fait que traduire littéralement ce que le dévot conteur dit dans Bocace, *Come chio sia abbate, io sono huomo come gli altri ; tanta forza ha havuta la vostra vaga Bellezza, che amore mi costrigne a cosi fare.* C'est à-peu-près ce qu'ajoute aussi *Tartuffe*, en disant :

> Et lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
> Un cœur se laissse prendre et ne raisonne pas.

Cette scène, où *Tartuffe* ouvre son cœur dans le jargon le plus mystique, fit crier principalement à l'abus, mais par-là même elle prononçoit avec force le ridicule du personnage, et le ridicule étoit

toujours ce que voyoit Molière. Notre Théophraste nous paroît avoir décidé bien légérement qu'*un faux dévot est bien loin d'employer le jargon de la dévotion, quand il ne serviroit qu'à le rendre très-ridicule* On change mal aisément un jargon de métier; c'est ainsi qu'un jeune praticien ou le fils de *Diaphorus*, en cherchant à plaire, parlent de leur amour dans les termes de leur art, sans se douter qu'ils en sont plus ridicules.

SCENE VI.

3 C'est dans cette scène qu'il faut s'étonner du génie de Molière. L'impétueux Damis vient de révéler à son père l'ingratitude de *Tartuffe* en sa présence. Elmire, loin de le désavouer, s'est retirée en lui disant que, si elle en avoit été crue, il auroit, comme elle, gardé le silence. L'imposture est découverte enfin : comment *Tartuffe* se tirera-t-il de ce pas (1)? Par une plus grande imposture, par cette

---

(1) Il faut être de bonne foi. On apperçoit quelque idée de cette scène étonnante dans la nouvelle de Scarron, intitulée *les Hypocrites*. Montufar, sous le nom de frère Martin, découvert pour ce qu'il est par un gentilhomme, le défend lui-même de la fureur du peuple. *Mes frères, s'écrioit-il de toute sa force, laissez-le en paix, pour l'amour du Seigneur...... Je suis le méchant, je suis le pécheur, je suis celui qui n'a jamais rien fait d'agréable devant Dieu. Pensez-vous, continuoit-il, parce que vous me voyez vêtu en homme de bien, que je n'aie pas été toute ma vie un larron, le scandale des autres, et la perdition de moi-même? Vous vous êtes trompés, mes frères; faites-moi le but de vos injures et de vos pierres, et tirez sur moi vos épées. Après avoir dit ces paroles avec une fausse douceur, il alla se jeter avec un zèle encore plus faux aux pieds de son ennemi, et les lui baisant, etc.*

espèce de confession adroite et modeste, qui semble n'être faite que pour justifier son propre accusateur. A le juger par ses regards apprêtés, ses gestes modérés, sa voix soumise, et toute la pantomime de la fausseté, vous jugeriez que c'est par humilité et pour ne pas irriter Orgon contre son fils, qu'il veut bien convenir qu'il est *un méchant*, *un coupable*. Il connoît sa dupe; plus il charge le portrait de ses iniquités, plus il s'apperçoit qu'Orgon les trouve moins croyables : alors il s'avoue *le plus grand scélérat qui jamais ait été*. Il n'aura pas, dit-il, *l'orgueil de se défendre*; il supplie avec onction son ami de croire tout ce qu'on lui dit, et de le chasser de sa maison.

Le foible Orgon, qu'épouvante cette dernière image, s'enflamme d'un nouveau respect pour l'impudent imposteur; *Tartuffe* alors s'adresse à son accusateur même; il l'appèle *son fils*, et se jette aux pieds d'Orgon, qui devient saintement furieux contre Damis. Le scélérat frappe le dernier coup, il demande la grace de son ennemi. Orgon lui-même tombe aux genoux du séducteur de sa femme, veut y précipiter son fils, et paie le refus qu'il en fait de sa malédiction. Tableau de la plus terrible énergie et de l'art le plus consommé, puisqu'en même tems qu'il nous présente le caractère de l'imposteur, par les traits les plus forts, il renoue l'intrigue prête à finir.

L'accusation de Damis et la conduite d'Elmire n'ont rien produit. Orgon n'est que plus disposé à donner à *Tartuffe* et son bien et sa fille; il exige même que l'hypocrite soit toujours auprès de sa

femme, *pour faire enrager tout le monde*. L'intérêt qu'on prend à toute la famille de ce citoyen abusé, n'a donc fait qu'augmenter avec le danger dont elle est menacée. Aucun ouvrage dramatique, dans aucune langue, dans aucun pays, n'a rien présenté qui puisse être comparé aux deux scènes qui terminent cet acte inimitable, et dans lesquelles d'ailleurs on ne trouve pas une négligence, pas une faute de langue.

ACTE IV.

SCENE I.

[1] Il faudroit se récrier à presque toutes les scènes de Molière; le trait qui termine celle-ci est d'une simplicité sublime, il étonne l'esprit humain. *Tartuffe* est pressé vivement par la force des raisons de Cléante, sur la brouillerie du fils avec le père, dont l'imposteur est la cause, et plus encore sur la donation que vient de lui faire Orgon. *Il est, monsieur, trois heures et demie, certain devoir pieux me demande là-haut*, répond *Tartuffe*.

SCENE IV.

[2] *Approchons cette table et vous mettez dessous.*

Ce soin d'approcher cette table sent un peu la machine. On voudroit que, dans l'appartement où se passe la pièce, il y eût dès le commencement une table couverte d'un grand tapis, que *Tartuffe* eût toujours vue à la même place, telle qu'il y

en avoit du tems de Molière, au lieu de nos modernes consoles, et telle qu'on en trouve encore chez d'anciens bourgeois. Alors il faudroit qu'Elmire dît à son mari d'aller se cacher sous ce tapis. Ce seroit à elle à se retirer, sans affectation, près de la table, pour y attirer *Tartuffe*, afin qu'Orgon pût entendre ce qu'on diroit. La situation seroit la même, et tout se passeroit avec plus de vraisemblance et moins d'apprêt. Il est vrai qu'il faudroit un peu changer le vers qui a donné lieu à cette remarque, et dire :

Courez à cette table et cachez-vous dessous.

Tartuffe avoit déjà été découvert pour ce qu'il est par un homme caché au troisième acte ; Molière se sert encore ici du même moyen à-peu-près. L'imbécillité d'Orgon est la seule excuse de cette répétition, il falloit qu'il vît, qu'il entendît. Un homme aussi grossiérement abusé ne pouvoit être détrompé que par la voie des sens.

SCÈNE V.

3 Dans l'édition de 1682, à l'endroit où *Tartuffe* dit *qu'il est avec le ciel des accommodemens*, il y a une note qui avertit sérieusement que c'est un scélérat qui parle (1). Cette attention puérile des éditeurs fait penser qu'il y avoit encore des murmures contre ce chef-d'œuvre.

---

(1) Un acteur de province ayant copié son rôle de *Tartuffe*, d'après cette édition de 1682, avoit transcrit jusqu'à la note, qu'il débita spirituellement comme une suite de ce qu'il avoit à dire.

ACTE V.

SCENE IV.

[1] Dans cette scène on supprimoit, du tems de Molière, vingt-huit vers de suite, à commencer par *Pour tous les gens de bien*, *etc.* jusqu'à *Laissez*, *ne gâtons rien.* Le consentement qu'avoit donné Molière à cette suppression et aux suivantes, est un aveu de ce que nous avons dit, que Molière avoit travaillé ce dernier acte avec moins de soin qu'il n'en avoit apporté aux premiers.

SCENE V.

[2] On supprimoit, dans cette scène, huit vers, à commencer par : *Vous vous plaignez à tort*, *etc.* jusqu'à *Allez faire éclater.....*

SCENE VII.

[3] Molière avoit senti que le récit de l'Exempt étoit trop long, et nous voyons dans l'édition de 1682 qu'on en supprimoit huit vers, commençant par : *D'un fin discernement*, *etc.* Après les deux vers qui suivent ce retranchement, on en supprimoit encore quatorze, commençant par : *D'abord il a percé*, *etc.* jusqu'à ce vers : *Oui*, *de tous vos papiers*, *etc.*

Il faut en convenir, ces retranchemens suffisent à peine pour rendre cet acte digne des quatre premiers, dont l'élégance et la force se retrouvent rarement à la fin de cette inimitable comédie.

4 Les premières éditions du *Tartuffe*, sous les yeux de Molière, ne donnoient que sept scènes au cinquième acte. On en a marqué depuis une huitième au départ de l'Imposteur et de l'Exempt.

Molière n'a péché qu'une fois, dit le grand Rousseau (1), *contre la règle, de ne peindre que ce que les vices ont de ridicule, en présentant un hypocrite à ses spectateurs; mais le ridicule de l'action où il le représente, et l'art admirable qu'il emploie à ne le faire voir que du côté le plus risible, fait disparoître en quelque sorte la noirceur du caractère; et ce que le cinquième acte peut avoir de trop tragique, doit s'excuser par la nécessité de donner le dernier coup de pinceau à son personnage, qui seroit demeuré imparfait sans ce trait d'infidélité qui met en péril la vie de son bienfaiteur.*

L'esprit de cet acte et son seul effet..... n'a été que de représenter les affaires de cette pauvre famille dans la dernière désolation, par la violence et l'impudence de l'imposteur, jusques-là qu'il paroît que c'est une affaire sans ressource dans les formes; de sorte qu'à moins de quelque Dieu qui y mette la main, c'est-à-dire de la machine, comme parle Aristote, tout est déploré. C'est ainsi que l'ami de Molière, et peut-être Molière lui-même, justifioit ce dénoûment dans la lettre sur l'Imposteur, *pag.* 75. Mais l'auteur de la lettre auroit pu ajouter que la machine du dénoûment tenoit aux ressorts de la pièce, et n'avoit le défaut d'être ni subite, ni imprévue, ni invraisemblable.

Brossette écrivoit en 1718, au même poëte, que

(1) Lettre à M. de Chauvelin, garde des sceaux, en 1731.

Despréaux, lui parlant un jour d'un plan qu'il avoit imaginé pour rectifier le dénoûment du *Tartuffe*, lui avoit dit que notre Horace françois étoit seul capable d'exécuter un pareil dessein. *C'est ce que vous avez fait dans le Flatteur*, ajoute le long commentateur de Boileau.

Ce dénoûment du Flatteur, qui consiste à avoir surpris assez mal-adroitement au valet de Philinte un dédit que le maître n'eût pas rendu, auroit été bien foible pour le *Tartuffe*, cela suffisoit au plus pour sauver la fortune d'Orgon, et Moliére avoit un scélérat à punir et à séquestrer de la société. On ne conçoit pas ce que Despréaux avoit dessein de rectifier dans le dénoûment du *Tartuffe*, si ce n'est le style; et, quant à Brossette, il a bien prouvé qu'il entendoit bien peu l'art dramatique, lorsqu'il a écrit à Rousseau, qu'il *avoit donné à sa comédie du Flatteur un dénoûment beaucoup plus naturel et plus heureux que Molière ne l'avoit donné à la sienne.*

Remarquons encore, avec M. de Marmontel, que le *Tartuffe* est un chef-d'œuvre surprenant dans l'art des contrastes; que, dans cette intrigue si comique, aucun des principaux personnages ne le seroit, pris séparément; mais qu'ils le deviennent tous par leur opposition.

On connoît une comédie de l'Arétin, intitulée l'*Hypocrite* : à une réimpression de cet ouvrage, on changea le titre, et on supprima le nom de cet auteur, qui faisoit tort à tout ouvrage où il se trouvoit. Cette comédie porte, dans cette nouvelle édition, le titre de *Il Finto*. Elle n'a aucun rapport

avec le *Tartuffe*. L'Hypocrite de l'Arétin est un parasite intrigant, qui a toujours à la bouche le mot de charité, au point qu'un des acteurs de la pièce croit qu'il la demande. Il mêle souvent à ses propos des mots tirés des pseaumes de David, mais il n'agit point en hypocrite ; il ne trompe, il ne séduit personne dans une intrigue dont le fond principal est tiré des Menechmes de Plaute, et dans laquelle il ne joue aucun personnage essentiel.

Une des meilleures maximes de cet Hypocrite de l'Arétin, est celle-ci : *Chi non sa fingere non sa vivere, perocche la simulatione e uno scudo che spunta ogni arme, anzi una arma che spezza ogni scudo.* C'est ne savoir pas vivre que de ne savoir pas feindre ; la dissimulation est un bouclier qui repousse toutes les armes, et une arme qui perce tous les boucliers.

NOUVELLES OBSERVATIONS.

Dans mes observations générales sur ce chef-d'œuvre, j'ai dit, d'après les mémoires de l'abbé de Choisy, que l'abbé de Roquette, depuis E. d'A. avoit été l'original de ce caractère si fortement dessiné par Molière. M. le marquis de Tyard m'a fait remarquer depuis qu'il n'eût pas été indifférent d'appuyer cette opinion par le témoignage de l'illustre madame de Sévigné. Voyez sa lettre du 12 avril 1680. « Nous attendons ce que la providence » a ordonné. Vraiment elle voulut hier que M. » d'Autun fît aux grandes Carmelites l'Oraison

» funèbre de madame de Longueville, avec toute » la capacité, toute la grace et toute l'habileté dont » un homme puisse être capable. Ce n'étoit point » *Tartuffe*, ce n'étoit point un patelin, c'étoit un » homme de conséquence ». Dans une autre lettre, cette dame, après avoir raconté un trait qui regardoit ce prélat, ajoute avec sa gaieté ordinaire : *Le pauvre homme.*

Ces deux citations ne permettent guères de douter que l'anecdote de l'abbé de Choisy ne fût connue dans l'autre siècle par toute la bonne compagnie ; mais je n'en devois pas conclure, comme je l'ai fait, que la duchesse de Longueville eût cherché à dévoiler l'hypocrisie de l'abbé de Roquette, parce qu'en travaillant à la conversion de son frère, il l'avoit détaché de ses intérêts. La conversion de la duchesse précéda de plusieurs années celle du prince de Conti. Le premier trait de madame de Sévigné paroît expliquer ce que Rousseau écrivit à Brossette, que l'*aventure du Tartuffe se passa chez la duchesse de Longueville*, et il y a grande apparence que cette duchesse avoit été l'*Elmire*, puisque madame de Sévigné regarde comme un des prodiges de la providence que l'Evêque eût été choisi pour prononcer l'Oraison funèbre de la duchsse, ce qui n'auroit rien eu d'extraordinaire, s'il ne s'étoit rien passé entre eux.

Le savant ingénieux qui, dans une lettre qu'il m'a adressée le mois de mai 1776, dans le journal encyclopédique, s'est efforcé de me convaincre que la *Célimène* du Misantrope étoit tracée d'après la duchesse, dont on vient de parler, veut encore

que Molière, blessé dans son honneur et sa fortune par la première *Visionnaire de Nicole*, ait eu *quelque forte reminiscence du Port-Royal dans le Tartuffe.* Si, dit-il, parmi les amis qu'il y avoit, tels que Boileau, Racine, etc., il put faire entendre qu'il avoit pris chez les ennemis de cette maison l'original de son imposteur, *il lui étoit encore plus aisé de persuader aux J.... et au P. Confesseur*, *que cet original avoit été tiré du Port-Royal.* Je pense, au contraire, que rien n'auroit été plus difficile à leur prouver, parce que plusieurs traits de la pièce établissoient le contraire; c'est ce qu'avoient bien senti ceux qui avoient engagé le célèbre Bourdaloue à déclamer contre cet ouvrage dans son sermon du septième dimanche d'après pâques.

AMPHITRYON,

COMÉDIE.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

N'en déplaise à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les épîtres dédicatoires; et VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *trouvera bon, s'il lui plaît, que je ne suive pas ici le style de ces Messieurs-là, et refuse de me servir de deux ou trois misérables pensées, qui ont été tournées et retournées tant de fois, qu'elles sont usées de tous les côtés. Le nom du grand* CONDÉ *est un nom trop glorieux pour le traiter comme on fait tous les autres noms. Il ne faut l'appliquer, ce nom illustre, qu'à des emplois qui soient dignes de lui; et, pour dire de belles choses, je voudrois parler de le mettre à la tête d'une armée, plutôt qu'à la tête d'un livre; et je conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire en l'opposant aux forces des*

ennemis de cet état, qu'en l'opposant à la critique des ennemis d'une comédie.

Ce n'est pas, MONSEIGNEUR, que la glorieuse approbation de V. A. S. ne fût une puissante protection pour toutes ces sortes d'ouvrages, et qu'on ne soit persuadé des lumières de votre esprit, autant que de l'intrépidité de votre cœur et de la grandeur de votre ame. On sait, par toute la terre, que l'éclat de votre mérite n'est point renfermé dans les bornes de cette valeur indomptable, qui se fait des adorateurs chez ceux même qu'elle surmonte, qu'il s'étend, ce mérite, jusqu'aux connoissances les plus fines et les plus relevées, et que les décisions de votre jugement sur tous les ouvrages d'esprit, ne manquent point d'être suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sait aussi, MONSEIGNEUR, que toutes ces glorieuses approbations dont nous nous vantons au public, ne nous coûtent rien à faire imprimer; et que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sait, dis-je, qu'une épître dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît; et qu'un auteur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus augustes, et de parer de leurs grands noms les premiers feuillets de son livre, qu'il a la liberté de s'y donner, autant qu'il veut, l'honneur de leur estime,

et se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé à l'être.

Je n'abuserai, Monseigneur, ni de votre nom, ni de vos bontés, pour combattre les censeurs de l'Amphitryon, et m'attribuer une gloire que je n'ai peut être pas méritée : et je ne prends la liberté de vous offrir ma comédie, que pour avoir lieu de vous dire que je regarde incessamment, avec une profonde vénération, les grandes qualités que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, et que je suis, Monseigneur, avec tout le respect possible, et le zèle imaginable,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble, très-obéissant,
et très-obligé serviteur,

MOLIÈRE.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR AMPHITRYON.

Cette comédie en trois actes, écrite en vers libres, et précédée d'un prologue, fut jouée sur le théâtre du Palais Royal, le 13 janvier 1668, avec un très-grand succès. On ne voit pas qu'aucun des ennemis de Molière se soit déchaîné contre cet ouvrage. Leur silence vient peut-être de ce qu'ils imaginoient que c'étoit une simple traduction de Plaute, et que la gloire en devoit retourner à l'auteur original.

Si l'on jette les yeux sur l'*Amphitrion* latin et sur celui de Molière, on verra que c'est de loin en loin qu'il se trouve dans la comédie françoise une plaisanterie de Plaute. Presque toujours cette plaisanterie acquiert ou plus de grace ou plus de force sous la plume de notre auteur. Ecoutons Bayle parler de cette comédie.

Molière a pris beaucoup de choses de Plaute, dit-il, *mais il leur donne un autre tour, et s'il n'y avoit qu'à comparer ces deux pièces l'une avec l'autre pour décider*

la dispute sur la supériorité ou l'infériorité des anciens, je crois que M. Perrault gagneroit bientôt sa cause (1). *Il y a des finesses et des tours dans* l'Amphitryon *de Molière qui surpassent de beaucoup les railleries de l'*Amphitryon *latin. Combien de choses n'a-t-il pas fallu retrancher de la comédie de Plaute, qui n'eussent pas réussi sur le théâtre François ? Combien d'ornemens et de traits d'une nouvelle invention n'a-t-il pas fallu que Molière ait inséré dans son ouvrage pour le mettre en état d'être applaudi comme il l'a été ? Par la seule comparaison des prologues, on peut connoître que l'avantage est du côté de l'auteur moderne*, etc. .

Un des grands avantages que Molière tira de Plaute, c'est que ce dernier avoit consacré, par le plus grand succès, et chez une nation éclairée, un sujet qui blessoit en même tems et l'honnêteté et la vraisemblance théâtrales. On n'eût point pardonné à notre auteur l'adultère quoiqu'involontaire d'Alcmène, si la fable n'en avoit été regardée, depuis les Grecs jusqu'à nous, comme une des plus plaisantes inventions dramatiques qui aient existé.

Deux auteurs Grecs, *Archippus* et *Euripide*, avoient traité ce sujet bien avant Plaute, et c'est un trait digne des pieuses folies humaines, que, chez les Grecs ainsi que chez les Romains, non-seulement

---

(1) Bayle écrivait ceci dans le fort de la dispute de madame Dacier et de M. Perrault.

on n'ait pas cru manquer au respect qu'on y devoit au souverain des Dieux, en lui faisant porter une aussi grave atteinte à l'honneur d'un pauvre mari; mais que pendant très-long-tems on ait représenté cette pièce avec appareil à la fête de ce Dieu.

Après avoir vu comment Bayle s'explique sur l'*Amphitryon* de Molière, il est singulier de voir un autre juge du Parnasse en parler d'une façon toute opposée. L'ami particulier de notre auteur, Despréaux lui-même, si l'on en croit le *Bolæana*, ne pouvoit souffrir les tendresses de Jupiter et d'Alcmène, et sur-tout cette scène où le Dieu joue si ingénieusement sur les termes d'époux et d'amant. L'humeur de Boileau, à cet égard, annonçoit bien celle que devoit lui donner la galanterie de l'esprit de Quinault.

Plaute lui paroissoit même plus comique que Molière dans la scène et dans le jeu du *moi*. Il citoit un vers de Rotrou dans sa pièce des Sosies, qu'il prétendoit plus naturel que ceux de Molière.... Voyez les observations sur cette comédie.

Enfin le satyrique, dans sa mauvaise humeur sur cette pièce, alloit jusqu'à préférer le prologue de Plaute à celui de Molière, et ce dernier trait pourroit faire douter du reste, car le prologue latin n'est qu'un long monologue ou Mercure ne se contente pas de venir apprendre les choses antérieures à l'action, mais où il en développe et les mouvemens et la marche, et en découvre, sans gaieté, le dénoûment et la catastrophe.

Le succès de l'*Amphitryon* de Molière, écrit en

vers libres (1), fit imaginer que cette versification moins gênée, étoit plus propre à la comédie; cependant l'usage des rimes plates a prévalu sur-tout pour les comédies de caractère : parce que, comme le dit M. de Voltaire, un des plus grands juges qu'on puisse citer à cet égard, *les vers libres sont d'autant plus mal-aisés à faire, qu'ils semblent plus faciles*, et *qu'il y a un rythme très-peu connu, qu'il faut y observer, sans quoi cette poésie rebute.*

C'est ce rhytme, dont le goût de Molière l'avoit si bien instruit, qui fait que sa comédie passe encore pour un chef-d'œuvre de style; cependant on y trouve, indépendamment de quelques langueurs, une négligence fréquemment répétée, c'est celle de ne point séparer des vers d'une consonnance différente, soit masculine ou féminine (2). Les remarques grammaticales ne l'ont observé que dans un seul endroit, scène 5.e, de l'acte 2; mais elle se retrouve près de soixante fois dans l'ouvrage.

Il falloit que ce genre de poésie fût dispensé, du tems de Molière, de cette observation devenue nécessaire aujourd'hui. On voit encore, dans

(1) Les auteurs de l'histoire du Théâtre François, en disant que c'étoit la seule pièce de Molière, écrite en vers libres, ne se rappeloient pas que *Psiché* est écrite dans la même mesure de vers.

(2) La négligence des rimes qu'on remarque ici dans *Amphitryon*, ne se trouve plus dans *Psiché*, ni de la part de Molière, ni de celle de Corneille.

l'abbé de Chaulieu, cette petite faute. Voyez le madrigal 68.

Et tu croyois avoir trop fait de la moitié,
D'écouter sous ce nom les transports de mon *ame*,
Enfin tu rends justice à mon amour *extrême*, etc.

Voyez encore le voyage de l'Amour et l'Amitié.

Inquiet de n'oser faire
Seul ce voyage à *Paris*,
Viens, dit-il, à *l'amitié*, etc.

Voyez aussi Chapelle, dans sa réponse au duc de Nevers.

Je gagerois bien qu'il n'en veut
Qu'à quelque malheureux *poëte*,
C'est donc sur quoi je me *retire*, etc.

Cependant on trouve madame Deshoulières dès 1671 plus exacte à cet égard, et cette faute ne se rencontre pas une seule fois dans sa fameuse Idylle des Moutons, en 1674.

Il faut observer que malgré cette inattention dont on vient de parler, le style général de l'ouvrage est enchanteur, que les choses naturelles et gaies qui s'y trouvent en grand nombre, sont au-dessus de ce que nous avons de mieux écrit dans cette mesure de vers libres, et que presque par-tout l'oreille y est agréablement flattée de la rondeur, de la cadence des phrases, et de la chûte heureuse des rimes redoublées dont on a fait, on ne

sait pourquoi, un mérite particulier à Chapelle (1).

Molière, outre cela, s'est bien rarement permis un vers de sept syllabes, sans l'accompagner d'un ou de plusieurs vers de la même coupe, tant son oreille étoit juste et délicate sur l'harmonie de cette espèce de versification.

Lodovico Dolce avoit imité l'*Amphitryon* de Plaute dans une pièce qui a pour titre *Il Marito*, imprimée à Venise en 1545. Le fameux *Dryden* a aussi traité ce sujet sur le théâtre de Londres, et Molière lui a beaucoup servi dans cet ouvrage qui, au rapport de M. le *Duchat*, est plein d'impiétés et de profanations : Molière ne lui en avoit pas donné l'exemple.

Madame de Montagut, dans sa huitième lettre, datée de Vienne, parle d'une comédie d'*Amphitryon*, qu'elle vit en 1716, dans cette capitale de l'Autriche. *La farce commença*, dit-elle, *par Jupiter, qui tomboit amoureux en lorgnant à travers une ouverture de nuages.... mais le plus plaisant étoit l'usage que Jupiter faisoit de sa métamorphose, car à peine le voyez-*

(1) Les rimes redoublées sont très-anciennes dans notre poésie. Voyez Alain Charretier au Liv. des quatre Dames.

Ils ne sont bons qu'à séoir ou banc.
Soubz cheminées
Quand leurs bouches sont avinées,
Et ils ont les bonnes vinées,
Lors comptant de leurs destinées.....

vous sous la figure d'Amphitryon, qu'au lieu de courir chez Alcmène avec les transports que Dryden lui prête, il fait appeler le tailleur du prince, et lui filoute un manteau galonné. Il escroque encore à son banquier un sac d'argent, à un Juif une bague de diamans, et l'intrigue enfin roule sur les chagrins que ces particuliers causent au véritable Amphitryon pour les dettes contractées par le Dieu. C'est ce que les Allemands appeloient alors, dit la dame Angloise, une pièce à *Brouhaha.*

Tout cela est fort ridicule sans doute, mais cela l'est-il beaucoup plus que la députation d'Hercule auprès des oiseaux, dans la comédie d'Aristophane ? La salle d'audience est une cuisine bien fournie, et le Dieu demande à y établir sa demeure, comme feroit Arlequin parmi nous.

ACTEURS.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MERCURE.
LA NUIT.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

JUPITER, sous la figure d'Amphitryon.
MERCURE, sous la figure de Sosie.
AMPHITRYON, général des Thébains.
ALCMENE, femme d'Amphitryon.
CLÉANTHIS, suivante d'Alcmene, et femme de Sosie.
ARGATIPHONTIDAS, NAUCRATES, POLIDAS, PAUSICLES, Capitaines Thébains.
SOSIE, valet d'Amphitryon.

La Scène est à Thèbes, dans le Palais d'Amphitryon.



PROLOGUE D'AMPHITRION.

AMPHITRYON,

COMÉDIE.

PROLOGUE.[1]

MERCURE, *sur un nuage;* LA NUIT *dans un char traîné, dans l'air, par deux chevaux.*

MERCURE.

Tout beau, charmante nuit, daignez vous arrêter.
Il est certain secours que de vous on desire;
Et j'ai deux mots à vous dire
De la part de Jupiter.

LA NUIT.

Ah, ah! c'est vous, seigneur Mercure;
Qui vous eût deviné là, dans cette posture?

MERCURE.

Ma foi, me trouvant las, pour ne pouvoir fournir[a]
Aux différens emplois où Jupiter m'engage,
Je me suis doucement assis sur ce nuage,
Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, et vous n'y songez pas;
Sied-il bien à des Dieux de dire qu'ils sont las?

MERCURE.

Les Dieux sont-ils de fer?

LA NUIT.

Non; mais il faut sans cesse,
Garder le décorum de la divinité.
Il est de certains mots dont l'usage rabaisse
Cette sublime qualité;
Et que, pour leur indignité[b],
Il est bon qu'aux hommes on laisse.

MERCURE.

A votre aise vous en parlez;
Et vous avez, la belle, une chaise roulante,
Où, par deux bons chevaux, en dame nonchalante,
Vous vous faites traîner par-tout où vous voulez.
Mais de moi ce n'est pas de même;
Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal,
Aux poëtes assez de mal
De leur impertinence extrême,
D'avoir, par une injuste loi,
Dont on veut maintenir l'usage,
A chaque Dieu, dans son emploi,
Donné quelque allure en partage,
Et de me laisser à pied, moi,

Comme un messager de village,
Moi qui suis, comme on sait, en terre et dans les cieux,
Le fameux messager du souverain des Dieux ;
Et qui, sans rien exagérer,
Par tous les emplois qu'il me donne,
Aurois besoin, plus que personne,
D'avoir de quoi me voiturer.

LA NUIT.

Que voulez-vous faire à cela ?
Les poëtes font à leur guise.
Ce n'est pas la seule sottise
Qu'on voit faire à ces messieurs-là.
Mais contr'eux toutefois votre ame à tort s'irrite,
Et vos ailes aux pieds sont un don de leurs soins.

MERCURE.

Oui ; mais pour aller plus vîte,
Est-ce qu'on s'en lasse moins ?

LA NUIT.

Laissons cela, seigneur Mercure,
Et sachons ce dont il s'agit.

MERCURE.

C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,
Qui, de votre manteau, veut la faveur obscure,
Pour certaine douce aventure
Qu'un nouvel amour lui fournit.

Ses prátiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles,
Bien souvent, pour la terre, il néglige les cieux;
Et vous n'ignorez pas que ce maître des Dieux
Aime à s'humaniser pour des beautés mortelles,
Et sait cent tours ingénieux
Pour mettre à bout les plus cruelles.
Des yeux d'Alcmène il a senti les coups;
Et, tandis qu'au milieu des Béotiques plaines
Amphitryon, son époux,
Commande aux troupes Thébaines,
Il en a pris la forme, et reçoit, là-dessous,
Un soulagement à ses peines,
Dans la possession des plaisirs les plus doux.
L'état des mariés à ses feux est propice,
L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours;
Et la jeune chaleur de leurs tendres amours
A fait que Jupiter, à ce bel artifice,
S'est avisé d'avoir recours.
Son stratagême ici se trouve salutaire.
Mais, près de maint objet chéri,
Pareil déguisement seroit pour ne rien faire;
Et ce n'est pas par-tout un bon moyen de plaire,
Que la figure d'un mari.

LA NUIT.

J'admire Jupiter, et je ne comprends pas
Tous les déguisemens qui lui viennent en tête.

MERCURE.

Il veut goûter par-là toutes sortes d'états [d]:
Et c'est agir en Dieu qui n'est pas bête.

Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé,
Je le tiendrois fort misérable,
S'il ne quittoit jamais sa mine redoutable,
Et qu'au faîte des cieux il fût toujours guindé.
Il n'est point, à mon gré, de plus sotte méthode,
Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur;
Et sur-tout aux transports de l'amoureuse ardeur,
La haute qualité devient fort incommode.
Jupiter qui, sans doute, en plaisirs se connoît,
Sait descendre du haut de sa gloire suprême;
Et, pour entrer dans tout ce qui lui plaît,
Il sort tout-à-fait de lui-même,
Et ce n'est plus alors Jupiter qui paroît.

LA NUIT.

Passe encor de le voir, de ce sublime étage,
Dans celui des hommes venir,
Prendre tous les transports que le cœur peut fournir,
Et se faire à leur badinage,
Si, dans les changemens où son humeur l'engage,
A la nature humaine il s'en vouloit tenir.
Mais de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelque autre chose,
Je ne trouve point cela beau;
Et ne m'étonne pas si par fois ou en cause.

MERCURE.

Laissons dire tous les censeurs.
Tels changemens ont leurs douceurs
Qui passent leur intelligence.
Ce Dieu sait ce qu'il fait aussi bien là qu'ailleurs;

Et, dans les mouvemens de leurs tendres ardeurs,
Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.

LA NUIT.

Revenons à l'objet dont il a les faveurs.
Si, par son stratagême, il voit sa flamme heureuse,
Que peut-il souhaiter, et qu'est-ce que je puis?

MERCURE.

Que vos chevaux, par vous, au petit pas réduits,
Pour satisfaire aux vœux de son ame amoureuse,
D'une nuit si délicieuse
Fassent la plus longue des nuits;
Qu'à ses transports vous donniez plus d'espace,
Et retardiez la naissance du jour,
Qui doit avancer le retour
De celui dont il tient la place.

LA NUIT.

Voilà sans doute un bel emploi
Que le grand Jupiter m'apprête;
Et l'on donne un nom fort honnête
Au service qu'il veut de moi.

MERCURE.

Pour une jeune Déesse,
Vous êtes bien du bon tems!
Un tel emploi n'est bassesse
Que chez les petites gens.
Lorsque, dans un haut rang, on a l'heur de paroître,
Tout ce qu'on fait est toujours bel et bon;

Et suivant ce qu'on peut être,
Les choses changent de nom.

LA NUIT.

Sur de pareilles matières
Vous en savez plus que moi;
Et, pour accepter l'emploi,
J'en veux croire vos lumières.

MERCURE.

Hé, là, là, Madame la Nuit,
Un peu doucement, je vous prie;
Vous avez dans le monde un bruit
De n'être pas si renchérie.
On vous fait confidente, en cent climats divers,
De beaucoup de bonnes affaires;
Et je crois, à parler à sentimens ouverts,
Que nous ne nous en devons guères.

LA NUIT.

Laissons ces contrariétés,
Et demeurons ce que nous sommes.
N'apprêtons point à rire aux hommes,
En nous disant nos vérités.

MERCURE.

Adieu. Je vais là-bas, dans ma commission,
Dépouiller promptement la forme de Mercure,
Pour y vêtir la figure
Du valet d'Amphitryon.

LA NUIT.

Moi, dans cet hémisphère, avec ma suite obscure,
Je vais faire une station.

MERCURE.

Bon jour, la Nuit.

LA NUIT.

Adieu, Mercure.

(Mercure descend de son nuage, et la Nuit traverse le Théâtre.)

FIN DU PROLOGUE.





AMPHITRYON,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSIE.

Qui va là? Hé? ma peur à chaque pas s'accroît [a].
Messieurs, ami de tout le monde.
Ah! quelle audace sans seconde,
De marcher à l'heure qu'il est!
Que mon maître, couvert de gloire,
Me joue ici d'un vilain tour
Quoi! si pour son prochain il avoit quelque amour,
M'auroit-il fait partir par une nuit si noire?
Et, pour me renvoyer annoncer son retour
Et le détail de sa victoire,
Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour [2]?

Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis?
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que, pour eux, tout soit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.
Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant, notre ame insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux;
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens, que nous sommes heureux.
Vers la retraite, en vain, la raison nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y consent;
Leur vue a sur notre zèle
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup-d'œil caressant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin, dans l'obscurité,
Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade.
Il me faudroit, pour l'ambassade,
Quelque discours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas;
Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas?

N'importe, parlons-en et d'estoc et de taille,
Comme oculaire témoin.
Combien de gens font-ils des récits de bataille[b],
Dont ils se sont tenus loin?
Pour jouer mon rôle sans peine,
Je le veux un peu repasser.
Voici la chambre où j'entre en courier que l'on mène,
Et cette lanterne [3] est Alcmène,
A qui je me dois adresser.

(*Sosie pose sa lanterne à terre.*)

Madame, Amphitryon, mon maître et votre époux...
Bon; beau début! L'esprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choisir entre tous,
Pour vous donner avis du succès de ses armes,
Et du desir qu'il a de se voir près de vous.

Ah! vraiment mon pauvre Sosie,
A te revoir, j'ai de la joie au cœur.

Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie.
Bien répondu.

Comment se porte Amphitryon?

Madame, en homme de courage,
Dans les occasions où la gloire l'engage.
Fort bien. Belle conception!

Quand viendra-t-il, par son retour charmant,
Rendre mon ame satisfaite?

Le plutôt qu'il pourra, madame, assurément.
Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.

Ah! *Mais quel est l'état où la guerre l'a mis?*
Que dit-il? Que fait-il? Contente un peu mon ame.

Il dit moins qu'il ne fait, madame,
Et fait trembler les ennemis.
Peste, où prend mon esprit toutes ces gentillesses?

Que font les révoltés; dis-moi, quel est leur sort?

Ils n'ont pu résister, madame; à notre effort,
Nous les avons taillés en pièces,
Mis Ptérélas, leur chef, à mort;
Pris Télèbe d'assaut; et déjà, dans le port,
Tout retentit de nos prouesses.

Ah! Quel succès! ô Dieux! Qui l'eût pu jamais croire?
Raconte-moi, Sosie, un tel événement.

Je le veux bien, madame; et, sans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler très-savamment.
Figurez-vous donc que Télèbe,
Madame, est de ce côté;

(Sosie marque les lieux sur sa main.)

C'est une ville, en vérité,
Aussi grande quasi que Thèbe.
La rivière est comme là.
Ici nos gens se campèrent,
Et l'espace que voilà,
Nos ennemis l'occupèrent.
Sur un haut, vers cet endroit,
Etait leur infanterie;

Et plus bas, du côté droit,
Etoit la cavalerie.
Après avoir aux Dieux adressé les prières,
Tous les ordres donnés, on donne le signal;
Les ennemis pensant nous tailler des croupières,
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant-garde à bien faire animée;
Là, les archers de Créon, notre roi;
Et voici le corps d'armée,

(On fait un peu de bruit.)

Qui d'abord... Attendez, le corps d'armée a peur;
J'entends quelque bruit, ce me semble.

SCENE II.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE, *sous la figure de Sosie, sortant de la maison d'Amphitryon.*

Sous ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur,
Dont l'abord importun troubleroit la douceur
Que nos amans goûtent ensemble.

SOSIE, *sans voir Mercure.*

Mon cœur tant soit peu se rassure,
Et je pense que ce n'est rien.

Crainte pourtant de sinistre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE, *à part.*

Tu seras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE, *sans voir Mercure.*

Cette nuit en longueur me semble sans pareille.
Il faut, depuis le tems que je suis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,
Ou que, trop tard au lit, le blond Phébus sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin[4].

MERCURE, *à part.*

Comme avec irrévèrence[5]
Parle des Dieux ce Maraud!
Mon bras saura bien tantôt
Châtier cette insolence;
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant son nom avec sa ressemblance.

SOSIE, *appercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah! par ma foi, j'avois raison,
C'est fait de moi, chétive créature.
Je vois devant notre maison
Certain homme, dont l'encolure
Ne me présage rien de bon.
Pour faire semblant d'assurance,

Je veux chanter un peu d'ici.

(*Il chante.*)

MERCURE.

Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence,
Que de chanter et m'étourdir ainsi ?

(*A mesure que Mercure parle, la voix de Sosie s'affoiblit peu-à-peu.*)

Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique?

SOSIE, *à part.*

Cet homme, assurément, n'aime pas la musique.

MERCURE.

Depuis plus d'une semaine [6],
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os ;
La vigueur de mon bras se perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine.

SOSIE, *à part.*

Quel diable d'homme est ceci ?
De mortelles frayeurs je sens mon ame atteinte.
Mais pourquoi trembler tant aussi ?
Peut-être a-t-il dans l'ame autant que moi de crainte;
Et que le drôle parle ainsi,
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison.
Si je ne suis hardi, tâchons de le paroître.
Faisons-nous du cœur par raison.

Il est seul, comme moi; je suis fort; j'ai bon maître;
Et voilà notre maison.

MERCURE.

Qui va là?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi?

SOSIE.

(*à part.*)
Moi. Courage, Sosie.

MERCURE.

Quel est ton sort, dis-moi?

SOSIE.

D'être homme et de parler.

MERCURE.

Es-tu maître ou valet?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adressent tes pas?

SOSIE.

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE.

Ah! ceci me déplaît!

SOSIE.

J'en ai l'ame ravie.

MERCURE.

Résolument, par force ou par amour,
Je veux savoir de toi, traître [7],
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien et le mal tour-à-tour,
Je viens de là, vais là, j'appartiens à mon maître.

MERCURE.

Tu montres de l'esprit, et je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un desir, pour faire connoissance,
De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même?

MERCURE.

A toi-même, et t'en voilà certain.

(*Mercure donne un soufflet à Sosie.*)

SOSIE.

Ah, ah! c'est tout de bon.

MERCURE.

Non, ce n'est que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tu-dieu, l'ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets!

MERCURE.

Ce sont-là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étois aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE.

Tout cela n'est encor rien,
Nous verrons bien autre chose,
Pour y faire quelque pause,
Poursuivons notre entretien.

SOSIE.

Je quitte la partie.

(*Sosie veut s'en aller.*)

MERCURE, *arrêtant Sosie.*

Où vas-tu ?

SOSIE.

Que t'importe ?

MERCURE.

Je veux savoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas ?

MERCURE.

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi ! tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous ?

MERCURE.

Comment ! chez nous ?

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître !
Tu te dis de cette maison ?

SOSIE.

Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maître?

MERCURE.

Hé bien! que fait cette raison ?

SOSIE.

Je suis son valet.

MERCURE.

Toi ?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet ?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitryon ?

SOSIE.

D'Amphitryon, de lui.

MERCURE.

Ton nom est ?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Hé, comment ?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Ecoute.

Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui ?

SOSIE.

Pourquoi ? de quelle rage est ton ame saisie ?

MERCURE.

Qui te donne, dis-moi, cette témérité,
De prendre le nom de Sosie ?

SOSIE.

Moi, je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible, et l'impudence extrême !
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?

SOSIE.

Fort bien. Je le soutiens par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des Dieux la puissance suprême ;

Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE, *battu par Mercure.*

Justice, citoyens ! Au secours, je vous prie !

MERCURE.

Comment, bourreau, tu fais des cris !

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie ?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras.....

SOSIE.

L'action ne vaut rien.
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage ;
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie,
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle ame ;
Et le cœur est digne de blâme,
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien! es-tu Sosie à présent? qu'en dis-tu?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose,
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE, *menaçant Sosie.*

Encor? Cent autres coups pour cette autre impudence;

SOSIE.

De grace, fais trève à tes coups.

MERCURE.

Fais donc trève à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira: je garde le silence.
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor; dis, traître?

SOSIE.

Hélas! je suis ce que tu veux!
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux;
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie, à ce que tu disois?

SOSIE.

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire;

Mais ton bâton, sur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abusois.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, et tout Thèbes l'avoue;
Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie?

MERCURE.

Oui, Sosie; et, si quelqu'un s'y joue,
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE, *à part.*

Ciel! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et, par un imposteur, me voir voler mon nom?
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron!
Sans cela, par la mort.....

MERCURE.

Entre tes dents, je pense,
Tu murmures je ne sais quoi?

SOSIE.

Non; mais, au nom des Dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi, de grace,

Que les coups n'en seront point,
Signons une trève.

MERCURE.

Passe;
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serois démon,
Que je ne sois pas moi, que je ne sois Sosie?

MERCURE, *levant le bâton sur Sosie.*

Comment, tu peux?...

SOSIE.

Ah! tout doux:
Nous avons fait trève aux coups.

MERCURE.

Quoi! pendard, imposteur, coquin....

SOSIE.

Pour des injures,
Dis-m'en tant que tu voudras:
Ce sont légères blessures;
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Sosie?

SOSIE.

Oui. Quelque conte frivole....

MERCURE.

Sus, je romps notre trève, et reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi,
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.
Etre ce que je suis, est-il en ta puissance?
Et puis-je cesser d'être moi?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille [8]?
Et peut-on démentir cent indices pressans?
Rêvé-je? Est-ce que je sommeille?
Ai-je l'esprit troublé par des transports puissans?
Ne sens-je pas bien que je veille?
Ne suis je pas dans mon bon sens?
Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis
A venir [c] en ces lieux vers Alcmène sa femme?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,
Un récit de ses faits contre nos ennemis?
Ne suis-je pas du port arrivé tout-à-l'heure?
Ne tiens-je pas une lanterne en main?
Ne te trouvé-je pas devant notre demeure?
Ne t'y parlé-je point d'un esprit tout humain?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie?
Pour m'empêcher d'entrer chez nous?
N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie?
Ne m'as-tu pas roué de coups?
Ah! tout cela n'est que trop véritable,
Et plut au ciel, le fût-il moins!

Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable ;
Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

MERCURE.

Arrête, ou, sur ton dos, le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Est à moi, hormis les coups.

SOSIE.

Ce matin, du vaisseau, plein de frayeur en l'ame,
Cette lanterne sait comme je suis parti.
Amphitryon, du camp, vers Alcmène, sa femme,
M'a-t-il pas envoyé ?

MERCURE.

Vous en avez menti.
C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmène ?
Et qui, du port Persique, arrive de ce pas ;
Moi qui viens annoncer la valeur de son bras,
Qui nous fait remporter une victoire pleine ;
Et de nos ennemis a mis le chef à bas.
C'est moi qui suis Sosie, enfin, de certitude,
Fils de Dave, honnête berger,
Frère d'Arpage, mort en pays étranger ;
Mari de Cléanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager ;
Qui, dans Thèbe, ai reçu mille coups d'étrivière,
Sans en avoir jamais dit rien ;

Et jadis en public, fus marqué par derrière,
Pour être trop homme de bien.

SOSIE, *bas, à part.*

Il a raison, à moins d'être Sosie,
On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit;
Et, dans l'étonnement dont mon ame est saisie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit.
En effet, maintenant que je le considère,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action.
Faisons-lui quelque question,
Afin d'éclaircir ce mystère.

(*haut.*)

Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitryon obtint pour son partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamans en nœud proprement mis,
Dont leur chef se paroit comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui destine-t-il un si riche présent?

MERCURE.

A sa femme; et sur elle il le veut voir paroître.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent?

MERCURE.

Dans un coffret scellé des armes de mon maître.

SOSIE, *à part.*

Il ne ment pas d'un mot à chaque repartie,
Et, de moi, je commence à douter tout de bon.
Près de moi, par la force, il est déjà Sosie;
Il pourroit bien encor l'être par la raison.
Pourtant, quand je me tâte et que je me rappelle,
Il me semble que je suis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidelle
Pour démêler ce que je voi,
Ce que j'ai fait tout seul, et que n'a vu personne,
A moins d'être moi-même, on ne le peut savoir.
Par cette question, il faut que je l'étonne:
C'est de quoi le confondre, et nous allons le voir.
(*haut.*)
Lorsqu'on étoit aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus seul te fourrer?

MERCURE.

D'un jambon...

SOSIE, *bas, à part.*

L'y voilà!

MERCURE.

Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches succulentes,
Dont je sus fort bien me bourrer.
Et joignant à cela du vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux se contentoient,

Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui se battoient.

SOSIE, *bas, à part.*

Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'étoit dans la bouteille.

(*haut.*)

Je ne saurois nier, aux preuves qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix.
Mais si tu l'es, dis-moi qui tu veux que je sois.
Car enfin faut-il bien que je sois quelque chose.

MERCURE.

Quand je ne serai plus Sosie,
Sois-le, j'en demeure d'accord;
Mais, tant que je le suis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaisie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,
Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.
Mais il faut terminer enfin par quelque chose;
Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là-dedans.

MERCURE.

Ah! tu prends donc, pendard, goût à la bastonnade!

SOSIE, *battu par Mercure.*

Ah! qu'est ceci, grands Dieux! Il frappe un ton plus fort;

Et mon dos, pour un mois, en doit être malade.
Laissons ce diable d'homme, et retournons au port.
O juste ciel ! j'ai fait une belle ambassade !

MERCURE, *seul.*

Enfin, je l'ai fait fuir; et, sous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.
Mais je vois Jupiter, que fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcmène.

SCENE III.[9]

JUPITER, *sous la figure d'Amphitryon*, ALCMENE, CLÉANTHIS, MERCURE.

JUPITER.

Défendez, chère Alcmène, aux flambeaux d'approcher,
Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vue;
Mais ils pourroient ici découvrir ma venue,
Qu'il est à propos de cacher.
Mon amour, que gênoient tous ces soins éclatans
Où me tenoit lié la gloire de nos armes,
Aux devoirs de ma charge a volé les instans
Qu'il vient de donner à vos charmes.
Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a consacré,
Pourroit être blâmé dans la bouche publique[d];
Et j'en veux pour témoin unique,
Celle qui peut m'en savoir gré.

ALCMENE.

Je prends, Amphitryon, grande part à la gloire
Que répandent sur vous vos illustres exploits;
Et l'éclat de votre victoire
Sait toucher de mon cœur les sensibles endroits*;
Mais, quand je vois que cet honneur fatal
Eloigne de moi ce que j'aime,
Je ne puis m'empêcher, dans ma tendresse extrême,
De lui vouloir un peu de mal;
Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême,
Qui des Thébains vous fait le général.
C'est une douce chose, après une victoire,
Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime, élevé;
Mais, parmi les périls mêlés à cette gloire,
Un triste coup, hélas! est bientôt arrivé.
De combien de frayeurs a-t-on l'ame blessée,
Au moindre choc dont on entend parler!
Voit-on, dans les horreurs d'une telle pensée,
Par où jamais se consoler
Du coup dont elle est menacée?
Et, de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur,
Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême,
Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur
Qui peut, à tout moment, trembler pour ce qu'il aime?

JUPITER.

Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente;
Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé;

Et c'est, je vous l'avoue une chose charmante,
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.
Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gêne
Aux tendres sentimens que vous me faites voir;
Et, pour les bien goûter, mon amour, chère Alcmène,
Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir;
Qu'à votre seule ardeur, qu'à ma seule personne,
Je dusse les faveurs que je reçois de vous;
Et que la qualité que j'ai de votre époux,
Ne fût point ce qui me les donne.

ALCMENE.

C'est de ce nom, pourtant, que l'ardeur qui me brûle,
Tient le droit de paroître au jour;
Et je ne comprends rien à ce nouveau scrupule,
Dont s'embarrasse votre amour.

JUPITER.

Ah! ce que j'ai pour vous d'ardeur et de tendresse,
Passe aussi celle d'un époux;
Et vous ne savez pas, dans des momens si doux,
Quelle en est la délicatesse!
Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux
Sur cent petits égards s'attache avec étude,
Et se fait une inquiétude
De la manière d'être heureux.
En moi, belle et charmante Alcmene,
Vous voyez un mari, vous voyez un amant;
Mais l'amant seul me touche, à parler franchement;

Et je sens près de vous que le mari le gêne.
Cet amant, de vos vœux jaloux au dernier point,
Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne;
Et sa passion ne veut point
De ce que le mari lui donne.
Il veut, de pure source, obtenir vos ardeurs;
Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée,
Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs,
Et par qui, tous les jours, des plus chères faveurs
La douceur est empoisonnée.
Dans le scrupule, enfin, dont il est combattu,
Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,
Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse;
Que le mari ne soit que pour votre vertu,
Et que de votre cœur, de bonté revêtu [g],
L'amant ait tout l'amour et toute la tendresse.

ALCMENE.

Amphitryon, en vérité,
Vous vous moquez de tenir ce langage!
Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage,
Si de quelqu'un vous étiez écouté.

JUPITER.

Ce discours est plus raisonnable
Alcmene, que vous ne pensez;
Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable,
Et, du retour au port, les momens sont pressés [h].

Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie
Pour un temps m'arrache de vous;
Mais, belle Alcmène, au moins, quand vous verrez l'époux,
Songez à l'amant, je vous prie.

ALCMENE.

Je ne sépare point ce qu'unissent les Dieux;
Et l'époux et l'amant me sont fort précieux.

SCENE IV.[10]

CLÉANTHIS, MERCURE.

CLÉANTHIS, *à part.*

O ciel, que d'aimables caresses
D'un époux ardemment chéri!
Et que mon traître de mari
Est loin de toutes ces tendresses!

MERCURE, *à part.*

La Nuit, qu'il me faut avertir,
N'a plus qu'à plier tous ses voiles;
Et pour effacer les étoiles,
Le soleil de son lit peut maintenant sortir.

CLÉANTHIS, *arrêtant Mercure.*

Quoi! c'est ainsi que l'on me quitte?

MERCURE.

Et comment donc! ne veux-tu pas
Que de mon devoir je m'acquitte,
Et que d'Amphitryon j'aille suivre les pas?

CLÉANTHIS.

Mais, avec cette brusquerie,
Traître, de moi te séparer ?

MERCURE.

Le beau sujet de fâcherie !
Nous avons tant de tems ensemble à demeurer.

CLÉANTHIS.

Mais quoi, partir ainsi d'une façon brutale",
Sans me dire un seul mot de douceur pour régale[1] ?

MERCURE.

Diantre, où veux-tu que mon esprit
T'aille chercher des fariboles ?
Quinze ans de mariage épuisent les paroles ;
Et, depuis un long-tems, nous nous sommes tout dit.

CLÉANTHIS.

Regarde, traître, Amphitryon,
Vois combien pour Alcmène il étale de flamme ;
Et rougis, là-dessus, du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE.

Hé ! mon Dieu, Cléanthis, ils sont encore amans !
Il est certain âge où tout passe ;
Et ce qui leur sied bien dans ces commencemens,
En nous, vieux mariés, auroit mauvaise grace.
Il nous feroit beau voir attachés, face à face.
A pousser les beaux sentimens.

CLÉANTHIS.

Quoi! suis-je hors d'état, perfide, d'espérer
Qu'un cœur auprès de moi soupire?

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire,
Mais je suis trop barbon pour oser soupirer,
Et je ferois crever de rire.

CLÉANTHIS.

Mérites-tu, pendard, cet insigne bonheur,
De te voir, pour épouse, une femme d'honneur?

MERCURE.

Mon Dieu, tu n'es que trop honnête;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne sois point si femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLÉANTHIS.

Comment, de trop bien vivre on te voit me blâmer?

MERCURE.

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'assommer.

CLÉANTHIS.

Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses,
De ces femmes aux beaux et louables talens,
Qui savent accabler leurs maris de caresses,
Pour leur faire avaler l'usage des galans.

MERCURE.

Ma foi, veux-tu que je te dise?
Un mal d'opinion ne touche que les sots;
Et je prendrois pour ma devise,
Moins d'honneur et plus de repos.

CLÉANTHIS.

Comment, tu souffrirois, sans nulle répugnance,
Que j'aimasse un galant avec toute licence?

MERCURE.

Oui, si je n'étois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vît changer d'humeur et de méthode.
J'aime mieux un vice commode,
Qu'une fatigante vertu.
Adieu, Cléanthis, ma chère ame,
Il me faut suivre Amphitryon.

CLÉANTHIS *seule.*

Pourquoi, pour punir cet infame,
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution?
Ah! que dans cette occasion,
J'enrage d'être honnête femme!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON, SOSIE.

AMPHITRYON.

VIENS-ÇA, bourreau, viens-çà. Sais-tu, maître fripon,
Qu'à te faire assommer ton discours peut suffire ;
Et que, pour te traiter comme je le desire,
Mon courroux n'attend qu'un bâton ?

SOSIE.

Si vous le prenez sur ce ton,
Monsieur, je n'ai plus rien à dire ;
Et vous aurez toujours raison.

AMPHITRYON.

Quoi, tu veux me donner pour des vérités, traître,
Des contes que je vois d'extravagance outrés ?

SOSIE.

Non, je suis le valet, et vous êtes le maître ;
Il n'en sera, monsieur, que ce que vous voudrez.

AMPHITRYON.

Çà, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,
Et, tout du long, t'ouïr sur ta commission.
Il faut, avant que voir ma femme,

Que je débrouille ici cette confusion.
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton ame;
Et réponds, mot pour mot, à chaque question.

SOSIE.

Mais, de peur d'incongruité,
Dites-moi, de grace, à l'avance[a],
De quel air il vous plaît que ceci soit traité.
Parlerai-je, monsieur, selon ma conscience,
Ou, comme auprès des grands, on le voit usité?
Faut-il dire la vérité,
Ou bien user de complaisance?

AMPHITRYON.

Non, je ne te veux obliger
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.

SOSIE.

Bon. C'est assez, laissez-moi faire;
Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRYON.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois su prescrire[b]....

SOSIE.

Je suis parti, les cieux d'un noir crêpe voilés,
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRYON.

Comment, coquin?

SOSIE.

Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire[a];
Je mentirai, si vous voulez.

AMPHITRYON.

Voilà comme un valet montre pour nous du zèle.
Passons. Sur les chemins que t'est-il arrivé ?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle
Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRYON.

Poltron !

SOSIE.

En nous formant, nature a ses caprices;
Divers penchans en nous elle fait observer.
Les uns, à s'exposer, trouvent mille délices ;
Moi, j'en trouve à me conserver.

AMPHITRYON.

Arrivant au logis....

SOSIE.

J'ai, devant notre porte,
En moi-même, voulu répéter un petit
Sur quel ton, et de quelle sorte
Je ferois du combat le glorieux récit.

AMPHITRYON.

Ensuite ?

SOSIE.

On m'est venu troubler et mettre en peine.

AMPHITRYON.

Et qui ?

SOSIE.

Sosie. Un moi, de vos ordres jaloux,
Que vous avez, du port, envoyé vers Alcmène;
Et qui de nos secrets a connoissance pleine,
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRYON.

Quels contes!

SOSIE.

Non, monsieur, c'est la vérité pure,
Ce moi, plutôt que moi, s'est au logis trouvé;
Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé[1].

AMPHITRYON.

D'où peut procéder, je te prie,
Ce galimatias maudit?
Est-ce songe, est-ce ivrognerie,
Aliénation d'esprit,
Ou méchante plaisanterie?

SOSIE.

Non, c'est la chose comme elle est,
Et point du tout conte frivole.
Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole.
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.
Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie,
Je me suis trouvé deux chez nous;
Et que, de ces deux moi, piqués de jalousie,
L'un est à la maison, et l'autre est avec vous;

Que le moi que voici, chargé de lassitude,
A trouvé l'autre moi frais, gaillard et dispos;
Et n'ayant d'autre inquiétude
Que de battre et casser des os.

AMPHITRYON.

Il faut être, je le confesse,
D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux,
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux,
Plus de conférence entre nous;
Vous savez que d'abord tout cesse.

AMPHITRYON.

Non, sans emportement je te veux écouter,
Je l'ai promis. Mais dis, en bonne conscience,
Au mystère nouveau que tu me viens conter,
Est-il quelque ombre d'apparence?

SOSIE.

Non; vous avez raison et la chose à chacun
Hors de créance doit paroître.
C'est un fait à n'y rien connoître,
Un conte extravagant, ridicule, importun;
Cela choque le sens commun;
Mais cela ne laisse pas d'être.

AMPHITRYON.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé!

SOSIE.

Je ne l'ai pas cru, moi, sans une peine extrême.
Je me suis, d'être deux, senti l'esprit blessé ;
Et long-tems d'imposteur j'ai traité ce moi-même.
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé,
J'ai vu que c'étoit moi, sans aucun stratagême ;
Des pieds jusqu'à la tête il est comme moi fait,
Beau, l'air noble, bien pris, les manières charmantes.
Enfin deux gouttes de lait
Ne sont pas plus ressemblantes ;
Et, n'étoit que ses mains sont un peu trop pesantes,
J'en serois fort satisfait.

AMPHITRYON.

A quelle patience il faut que je m'exhorte !
Mais enfin, n'es-tu pas entré dans la maison ?

SOSIE.

Bon, entré ? Hé, de quelle sorte ?
Ai-je voulu jamais entendre de raison ?
Et ne me suis-je pas interdit notre porte ?

AMPHITRYON.

Comment donc ?

SOSIE.

Avec un bâton,
Dont mon dos sent encore une douleur très-forte.

AMPHITRYON.

On t'a battu ?

SOSIE.

Vraiment !

AMPHITRYON.

Et qui?

SOSIE.

Moi.

AMPHITRYON.

Toi, te battre ?

SOSIE.

Oui, moi. Non pas le moi d'ici,
Mais le moi du logis qui frappe comme quatre.

AMPHITRYON.

Te confonde le ciel de me parler ainsi !

SOSIE.

Ce ne sont point des badinages [c].
Le moi que j'ai trouvé tantôt,
Sur le moi qui vous parle, a de grands avantages;
Il a le bras fort, le cœur haut,
J'en ai reçu des témoignages,
Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut;
C'est un drôle qui fait des rages [d].

AMPHITRYON.

Achevons. As-tu vu ma femme ?

SOSIE.

Non.

AMPHITRYON.

Pourquoi ?

SOSIE.

Par une raison assez forte.

AMPHITRYON.

Qui t'a fait y manquer, maraud ? explique-toi.

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois de même sorte ?
Moi, vous dis-je, ce moi plus robuste que moi [3];
Ce moi, qui s'est de force emparé de la porte ;
Ce moi, qui m'a fait filer doux ;
Ce moi, qui le seul moi veut être ;
Ce moi, de moi-même jaloux ;
Ce moi, vaillant, dont le courroux
Au moi poltron s'est fait connoître ;
Enfin ce moi, qui suis chez nous ;
Ce moi, qui s'est montré mon maître ;
Ce moi, qui m'a roué de coups.

AMPHITRYON.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,
Il se soit troublé le cerveau.

SOSIE.

Je veux être pendu, si j'ai bu que de l'eau ;
A mon serment on m'en peut croire.

AMPHITRYON.

Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés,

Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mystères,
T'ait fait voir toutes les chimères,
Dont tu me fais des vérités.

SOSIE.

Tout aussi peu. Je n'ai point sommeillé,
Et n'en ai même aucune envie.
Je vous parle bien éveillé [4],
J'étois bien éveillé ce matin, sur ma vie ;
Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie
Quant il m'a si bien étrillé.

AMPHITRYON.

Suis-moi, je t'impose silence.
C'est trop me fatiguer l'esprit ;
Et je suis un vrai fou d'avoir la patience
D'écouter d'un valet les sottises qu'il dit.

SOSIE *à part.*

Tous les discours sont des sottises [5],
Partant d'un homme sans éclat.
Ce seroient paroles exquises,
Si c'étoit un grand qui parlât.

AMPHITRYON.

Entrons sans davantage attendre.
Mais Alcmène paroît avec tous ses appas ;
En ce moment, sans doute, elle ne m'attend pas,
Et mon abord la va surprendre.

SCENE II.

ALCMENE, AMPHITRYON, CLÉANTHIS, SOSIE.

ALCMENE, *sans voir Amphitryon.*[6]

Allons pour mon époux, Cléanthis, vers les Dieux,
Nous acquitter de nos hommages;
Et les remercier des succès glorieux
Dont Thèbes, par son bras, goûte les avantages.
(*appercevant Amphitryon.*)
O Dieux!

AMPHITRYON.

Fasse le ciel qu'Amphitryon vainqueur,
Avec plaisir soit revu de sa femme;
Et que ce jour, favorable à ma flamme,
Vous redonne à mes yeux avec le même cœur;
Que j'y retrouve autant d'ardeur
Que vous en rapporte mon ame.

ALCMENE.

Quoi de retour sitôt?

AMPHITRYON.

Certes, c'est en ce jour
Me donner de vos feux un mauvais témoignage;
Et ce *Quoi sitôt de retour*?

En ces occasions n'est guère le langage
D'un cœur bien enflammé d'amour.
J'osois me flatter en moi-même
Que, loin de vous, j'aurois trop demeuré.
L'attente d'un retour ardemment desiré,
Donne à tous les instans une longueur extrême,
Et l'absence de ce qu'on aime,
Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

ALCMENE.

Je ne vois....

AMPHITRYON.

Non, Alcmène, à son impatience
On mesure le tems en de pareils états;
Et vous comptez les momens de l'absence
En personne qui n'aime pas.
Lorsque l'on aime comme il faut,
Le moindre éloignement nous tue,
Et ce dont on chérit la vue,
Ne revient jamais assez tôt.
De votre accueil, je le confesse,
Se plaint ici mon amoureuse ardeur;
Et j'attendois de votre cœur
D'autres transports de joie et de tendresse.

ALCMENE.

J'ai peine à comprendre sur quoi
Vous fondez les discours que je vous entends faire;
Et, si vous vous plaignez de moi,

Je ne sais pas, de bonne foi,
Ce qu'il faut pour vous satisfaire.
Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joie assez tendre,
Et rendre aux soins de votre amour
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRYON.

Comment?

ALCMENE.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les soudains mouvemens d'une entière alégresse?
Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux,
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse?

AMPHITRYON.

Que me dites-vous-là?

ALCMENE.

Que même votre amour
Montra de mon accueil une joie incroyable;
Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce soudain retour
Ma surprise soit si coupable.

AMPHITRYON.

Est-ce que du retour que j'ai précipité,
Un songe, cette nuit, Alcmène, dans votre ame
A prévenu la vérité?
Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,

Votre cœur se croit, vers ma flamme,
Assez amplement acquitté ?

ALCMENE.

Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,
Amphitryon, a dans votre ame,
Du retour d'hier au soir brouillé la vérité ?
Et que, du doux accueil duquel je m'acquittai,
Votre cœur prétend à ma flamme
Ravir toute l'honnêteté ?

AMPHITRYON.

Cette vapeur, dont vous me régalez,
Est un peu, ce me semble, étrange.

ALCMENE.

C'est ce qu'on peut donner pour change
Au songe dont vous me parlez.

AMPHITRYON.

A moins d'un songe, on ne peut pas, sans doute,
Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCMENE.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,
On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRYON.

Laissons un peu cette vapeur, Alcmène.

ALCMENE.

Laissons un peu ce songe, Amphitryon.

AMPHITRYON.

Sur le sujet dont il est question,
Il n'est guère de jeu que trop loin on ne mène.

ALCMENE.

Sans doute ; et, pour marque certaine,
Je commence à sentir un peu d'émotion.

AMPHITRYON.

Est-ce donc que, par-là, vous voulez essayer
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte?

ALCMENE.

Est-ce donc que, par cette feinte,
Vous desirez vous égayer ?

AMPHITRYON.

Ah ! de grace, cessons, Alcmène, je vous prie,
Et parlons sérieusement.

ALCMENE.

Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement ;
Finissons cette raillerie.

AMPHITRYON.

Quoi! Vous osez me soutenir en face,
Que, plus tôt qu'à cette heure on m'ait ici pu voir?

ALCMENE.

Quoi! Vous voulez nier avec audace,
Que, dès hier, en ces lieux, vous vîntes sur le soir ?

AMPHITRYON.

Moi ! je vins hier ?

ALCMENE.

Sans doute; et, dès avant l'aurore[f],
Vous vous en êtes retourné.

AMPHITRYON *à part.*

Ciel! Un pareil débat s'est-il pu voir encore?
Et qui, de tout ceci, ne seroit étonné?
Sosie.

SOSIE.

Elle a besoin de six grains d'ellébore:
Monsieur, son esprit est tourné.

AMPHITRYON.

Alcmene, au nom de tous les Dieux,
Ce discours a d'étranges suites;
Reprenez vos sens un peu mieux,
Et pensez à ce que vous dites.

ALCMENE.

J'y pense mûrement aussi;
Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi;
Mais, si la chose avoit besoin d'être prouvée,
S'il étoit vrai qu'on pût ne s'en souvenir pas,
De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle
Du dernier de tous vos combats?
Et les cinq diamans que portoit Ptérélas
Qu'a fait dans la nuit éternelle
Tomber l'effort de votre bras,

En pourroit-on vouloir un plus sûr témoignage.

AMPHITRYON.

Quoi! Je vous ai déjà donné
Le nœud de diamans que j'eus pour mon partage,
Et que je vous ai destiné ?

ALCMENE.

Assurément. Il n'est pas difficile
De vous en bien convaincre.

AMPHITRYON.

Et comment ?

ALCMENE *montrant le nœud de diamans à sa ceinture.*

Le voici.

AMPHITRYON.

Sosie!

SOSIE *tirant de sa poche un coffret.*

Elle se moque ; et je le tiens ici ,
Monsieur : la feinte est inutile.

AMPHITRYON *regardant le coffret.*

Le cachet est entier.

ALCMENE *présentant à Amphitryon le nœud de diamans.*

Est-ce une vision ?
Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte ?

AMPHITRYON.

Ah ciel ! O juste ciel!

ALCMENE.

Allez, Amphitryon,
Vous vous moquez d'en user de la sorte;
Et vous en devriez avoir confusion.

AMPHITRYON.

Romps vîte ce cachet.

SOSIE *ayant ouvert le coffret.*

Ma foi, la place est vuide.
Il faut que, par magie, on ait su le tirer,
Ou bien que, de lui-même, il soit venu sans guide,
Vers celle qu'il a su qu'on en vouloit parer.

AMPHITRYON *à part.*

O Dieux, dont le pouvoir sur les choses préside,
Quelle est cette aventure, et qu'en puis-je augurer,
Dont mon amour ne s'intimide!

SOSIE *à Amphitryon.*

Si sa bouche dit vrai, nous avons même sort;
Et, de même que moi, monsieur, vous êtes double.

AMPHITRYON.

Tais-toi.

ALCMENE.

Sur quoi vous étonner si fort,
Et d'où peut naître ce grand trouble?

AMPHITRYON *à part.*

O ciel! quel étrange embarras!

Je vois des incidens qui passent la nature ;
Et mon honneur redoute une aventure
Que mon esprit ne comprend pas.

ALCMENE.

Songez-vous, en tenant cette preuve sensible,
A me nier encor votre retour pressé ?

AMPHITRYON.

Non; mais, à ce retour, daignez, s'il est possible,
Me conter ce qui s'est passé.

ALCMENE.

Puisque vous demandez un récit de la chose,
Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous.

AMPHITRYON.

Pardonnez-moi; mais j'ai certaine cause
Qui me fait demander ce récit entre nous.

ALCMENE.

Les soucis importans qui vous peuvent saisir,
Vous ont-ils fait si vite en perdre la mémoire?

AMPHITRYON.

Peut-être ; mais enfin vous me ferez plaisir,
De m'en dire toute l'histoire.

ALCMENE.

L'histoire n'est pas longue. A vous je m'avançai [e],
Pleine d'une aimable surprise ;
Tendrement je vous embrassai,
Et témoignai ma joie, à plus d'une reprise.

AMPHITRYON *à part.*

Ah ! d'un si doux accueil je me serois passé.

ALCMENE.

Vous me fîtes d'abord ce présent d'importance,
Que du butin conquis vous m'aviez destiné.
Votre cœur avec véhémence
M'étala de ses feux toute la violence,
Et les soins importuns qui l'avoient enchaîné,
L'aise de me revoir [h], les tourmens de l'absence,
Tout le souci que son impatience
Pour le retour s'étoit donné ;
Et jamais votre amour, en pareille occurrence,
Ne me parut si tendre et si passionné.

AMPHITRYON *à part.*

Peut-on plus vivement se voir assassiné ?

ALCMENE.

Tous ces transports, toute cette tendresse,
Comme vous croyez bien, ne me déplaisoient pas ;
Et, s'il faut que je le confesse,
Mon cœur, Amphitryon, y trouvoit mille appas.

AMPHITRYON.

Ensuite, s'il vous plaît ?

ALCMENE.

Nous nous entrecoupâmes
De mille questions qui pouvoient nous toucher,
On servit. Tête à tête, ensemble nous soupâmes ;
Et, le souper fini, nous nous fûmes coucher.

AMPHITRYON.

Ensemble?

ALCMENE.

Assurément. Quelle est cette demande?

AMPHITRYON *à part.*

Ah! c'est ici le coup le plus cruel de tous,
Et dont à s'assurer trembloit mon feu jaloux[1].

ALCMENE.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande?
Ai-je fait quelque mal, de coucher avec-vous?

AMPHITRYON.

Non: ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible;
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés,
Dit, de toutes les faussetés,
La fausseté la plus horrible.

ALCMENE.

Amphitryon!

AMPHITRYON.

Perfide!

ALCMENE

Ah! quel emportement!

AMPHITRYON.

Non, non, plus de douceur et plus de déférence.
Ce revers vient à bout de toute ma constance;
Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,
Et que fureur, et que vengeance.

ALCMENE.

De qui donc vous venger? et quel manque de foi
Vous fait ici me traiter de coupable?

AMPHITRYON.

Je ne sais pas; mais ce n'étoit pas moi;
Et c'est un désespoir qui de tout rend capable.

ALCMENE.

Allez, indigne époux, le fait parle de soi;
Et l'imposture est effroyable.
C'est trop me pousser là-dessus,
Et d'infidélité me voir trop condamnée.
Si vous cherchez, dans ces transports confus,
Un prétexte à briser les nœuds d'un hymenée
Qui me tient à vous enchaînée,
Tous ces détours sont superflus;
Et me voilà déterminée
A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

AMPHITRYON.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,
C'est bien à quoi, sans doute, il faut vous préparer.
C'est bien le moins qu'on doit voir; les choses peut-être
Pourront n'en pas là demeurer *.
Le déshonneur est sûr, mon malheur m'est visible;
Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir.
Mais le détail encor ne m'en est pas sensible;
Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.

Votre frère déjà peut hautement répondre
Que jusqu'à ce matin, je ne l'ai point quitté :
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre
Sur ce retour qui m'est faussement imputé.
Après, nous percerons jusqu'au fond d'un mystère
Jusques à présent inoui ;
Et, dans les mouvemens d'une juste colère,
Malheur à qui m'aura trahi !

SOSIE.

Monsieur.....

AMPHITRYON.

Ne m'accompagne pas,
Et demeure ici pour m'attendre.

CLEANTHIS *à Alcmène.*

Faut-il....

ALCMENE.

Je ne puis rien entendre.
Laisse-moi seule, et ne suis point mes pas.

SCENE III.

CLÉANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS *à part.*

Il faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle ;
Mais le frère, sur-le-champ,
Finira cette querelle.

SOSIE *à part.*

C'est ici pour mon maître, un coup assez touchant ;
Et son aventure est cruelle.
Je crains fort, pour mon fait, quelque chose approchant',
Et je men veux, tout doux, éclaircir avec elle.

CLEANTHIS *à part.*

Voyez s'il me viendra seulement aborder !
Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

SOSIE *à part.*

La chose quelquefois est fâcheuse à connoître,
Et je tremble à la demander.
Ne vaudroit-il pas mieux, pour ne rien hasarder,
Ignorer ce qu'il en peut être [7]?
Allons, tout coup vaille, il faut voir,
Et je ne m'en saurois défendre.
La foiblesse humaine est d'avoir
Des curiosités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas savoir.

Dieu te gard', Cléanthis.

CLÉANTHIS.

Ah, ah! tu t'en avises,
Traître, de t'approcher de nous!

SOSIE.

Mon Dieu! Qu'as-tu? Toujours on te voit en courroux,
Et sur rien tu te formalises!

CLÉANTHIS.

Qu'appelles-tu, sur rien? Dis?

SOSIE.

J'appelle sur rien,
Ce qui, sur rien, s'appelle en vers, ainsi qu'en prose;
Et rien, comme tu le sais bien,
Veut dire rien, ou peu de chose.

CLÉANTHIS.

Je ne sais qui me tient, infâme,
Que je ne t'arrache les yeux,
Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

SOSIE.

Holà. D'où te vient donc ce transport furieux?

CLÉANTHIS.

Tu n'appelles donc rien le procédé peut-être [m],
Qu'avec moi ton cœur a tenu!

SOSIE.

Et quel?

CLÉANTHIS.

Quoi ? tu fais l'ingénu ?
Est-ce qu'à l'exemple du maître,
Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu !

SOSIE.

Non ; je sais fort bien le contraire ;
Mais, je ne t'en fais pas le fin,
Nous avions bu de je ne sais quel vin,
Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

CLÉANTHIS.

Tu crois, peut-être, excuser par ce trait....

SOSIE.

Non, tout de bon, tu m'en peux croire.
J'étois dans un état où je puis avoir fait
Des choses dont j'aurois regret,
Et dont je n'ai nulle mémoire.

CLÉANTHIS.

Tu ne te souviens point du tout de la manière
Dont tu m'as su traiter, étant venu du port ?

SOSIE.

Non plus que rien ; tu peux m'en faire le rapport.
Je suis équitable et sincère,
Et me condamnerai moi-même, si j'ai tort.

CLEANTHIS.

Comment Amphitryon m'ayant su disposer,
Jusqu'à ce que tu vins, j'avois poussé ma veille ;

Mais je ne vis jamais une froideur pareille.
De ta femme il fallut moi-même t'aviser;
Et, lorsque je fus te baiser,
Tu détournas le nez, et me donnas l'oreille.

SOSIE.

Bon!

CLÉANTHIS.

Comment! bon?

SOSIE.

Mon Dieu, tu ne sais pas pourquoi,
Cléanthis, je tiens ce langage?
J'avois mangé de l'ail, et fis en homme sage,
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLÉANTHIS.

Je te sus exprimer des tendresses de cœur,
Mais à tous mes discours tu fus comme une souche;
Et jamais un mot de douceur
Ne te put sortir de la bouche.

SOSIE, *à part.*

Courage.

CLÉANTHIS.

Enfin, ma flamme eut beau s'émanciper,
Sa chaste ardeur, en toi, ne trouva rien que glace,
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place
Que les lois de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi! je ne couchai point?

CLEANTHIS.

Non, lâche.

SOSIE.

Est-il possible!

CLEANTHIS.

Traître, il n'est que trop assuré;
C'est de tous les affronts, l'affront le plus sensible;
Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,
Tu t'es d'avec moi séparé
Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

SOSIE, *à part.*

Vivat Sosie!

CLEANTHIS.

Hé quoi! ma plainte a cet effet?
Tu ris après ce bel ouvrage?

SOSIE.

Que je suis de moi satisfait!

CLEANTHIS.

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage?

SOSIE.

Je n'aurois jamais cru que j'eusse été si sage.

CLEANTHIS.

Loin de te condamner d'un si perfide trait,
Tu m'en fais éclater la joie en ton visage.

SOSIE.

Mon Dieu, tout doucement! Si je parois joyeux,
Crois que j'en ai dans l'ame une raison très-forte;
Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux,
Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

CLEANTHIS.

Traître, te moques-tu de moi?

SOSIE.

Non: je te parle avec franchise.
En l'état où j'étois, j'avois certain effroi,
Dont, avec ton discours, mon ame s'est remise.
Je m'appréhendois fort, et craignois qu'avec toi
Je n'eusse fait quelque sottise.

CLEANTHIS.

Quelle est cette frayeur, et sachons donc pourquoi?

SOSIE.

Les médecins disent, quand on est ivre,
Que de sa femme on se doit abstenir;
Et que, dans cet état, il ne peut provenir
Que des enfans pesans et qui ne sauroient vivre.
Vois, si mon cœur n'eût su de froideur se munir,
Quels inconvéniens auroient pu s'en ensuivre!

CLEANTHIS.

Je me moque des médecins
Avec leurs raisonnemens fades.
Qu'ils règlent ceux qui sont malades,
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains.

Ils se mêlent de trop d'affaires,
De prétendre tenir nos chastes feux gênés,
Et sur les jours caniculaires,
Ils nous donnent encore, avec leurs lois sévères,
De cent sots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux.

CLÉANTHIS.

Non, je soutiens que cela conclut mal;
Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes.
Il n'est ni vin ni tems qui puisse être fatal
A remplir les devoirs de l'amour conjugal,
Et les médecins sont des bêtes.

SOSIE.

Contr'eux, je t'en supplie, appaise ton courroux;
Ce sont d'honnêtes gens, quoi que le monde en dise.

CLÉANTHIS.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux:
Ton excuse n'est point une excuse de mise;
Et je me veux venger tôt ou tard, entre nous,
De l'air dont, chaque jour, je vois qu'on me méprise.
Des discours de tantôt je garde tous les coups [n],
Et tâcherai d'user, lâche et perfide époux,
De cette liberté que ton cœur m'a permise.

SOSIE.

Quoi!

CLÉANTHIS.

Tu m'as dit tantôt que tu consentois fort,
Lâche, que j'en aimasse un autre.

SOSIE.

Ah! pour cet article, j'ai tort.
Je m'en dédis, il y va trop du nôtre.
Garde-toi bien de suivre ce transport.

CLÉANTHIS.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon esprit gagner la chose....

SOSIE.

Fais à ce discours quelque pause.
Amphitryon revient, qui me paroît content.

SCENE IV.[8]

JUPITER, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER, *à part.*

Je viens prendre le tems de rappaiser Alcmène,
De bannir les chagrins que son cœur veut garder,
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amène,
Le doux plaisir de se raccommoder.
(*à Cléanthis.*)
Alcmène est là-haut, n'est-ce pas?

CLEANTHIS.

Oui, pleine d'une inquiétude
Qui cherche de la solitude,
Et qui [p] m'a défendu d'accompagner ses pas.

JUPITER.

Quelque défense qu'elle ait faite,
Elle ne sera pas pour moi. [q]

SCENE V.[9]

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS.

Son chagrin, à ce que je voi,
A fait une prompte retraite.

SOSIE.

Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,
Après son fracas effroyable?

CLEANTHIS.

Que, si toutes nous faisions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable,
Et que le meilleur n'en vaut rien [r].

SOSIE.

Cela se dit dans le courroux.
Mais aux hommes par trop vous êtes accrochées;
Et vous seriez, ma foi, toutes bien empêchées,

Si le diable les prenoit tous.

CLEANTHIS.

Vraiment.....

SOSIE.

Les voici. Taisons-nous.

SCENE VI.[10]

JUPITER, ALCMENE, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER.

Voulez-vous me désespérer[a]?
Hélas! arrêtez, belle Alcmène.

ALCMENE.

Non; avec l'auteur de ma peine,
Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grace...

ALCMENE.

Laissez-moi.

JUPITER.

Quoi...

ALCMENE.

Laissez-moi, vous dis-je.

JUPITER, *bas, à part.*

Ses pleurs touchent mon ame, et sa douleur m'afflige.
(*haut.*)
Souffrez que mon cœur....

ALCMENE.

Non, ne suivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller ?

ALCMENE.

Où vous ne serez pas.

JUPITER.

Ce vous est une attente vaine.
Je tiens à vos beautés par un nœud trop serré,
Pour pouvoir un moment en être séparé.
Je vous suivrai par-tout, Alcmène.

ALCMENE.

Et moi, par-tout je vous fuirai.

JUPITER.

Je suis donc bien épouvantable ?

ALCMENE.

Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.
Oui, je vous vois comme un monstre effroyable,
Un monstre cruel, furieux,
Et dont l'approche est redoutable;
Comme un monstre à fuir en tous lieux.
Mon cœur souffre, à vous voir, une peine incroyable.
C'est un supplice qui m'accable;
Et je ne vois rien sous les cieux,
D'affreux, d'horrible, d'odieux,
Qui ne me fût plus que vous supportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas! que votre bouche dit.

ALCMENE.

J'en ai dans le cœur davantage ;
Et pour l'exprimer tout, ce cœur a du dépit
De ne point trouver de langage.

JUPITER.

Hé! que vous a donc fait ma flamme,
Pour me pouvoir, Alcmène, en monstre regarder?

ALCMENE.

Ah! juste ciel! cela se peut-il demander?
Et n'est-ce pas pour mettre à bout une ame?

JUPITER.

Ah! d'un esprit plus adouci....

ALCMENE.

Non, je ne veux du tout vous voir, ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsi?
Est-ce là cet amour si tendre,
Qui devoit tant durer quand je vins hier ici?

ALCMENE.

Non, non, ce ne l'est pas ; et vos lâches injures
En ont autrement ordonné.
Il n'est plus, cet amour, tendre et passionné,
Vous l'avez, dans mon cœur, par cent vives blessures,
Cruellement assassiné.

C'est, en sa place, un courroux inflexible,
Un vif ressentiment, un dépit invincible,
Un désespoir d'un cœur justement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible,
Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé;
Et c'est haïr autant qu'il est possible.

JUPITER.

Hélas! que votre amour n'avoit guère de force,
Si de si peu de chose on le peut voir mourir.
Ce qui n'étoit que jeu doit-il faire un divorce,
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir?

ALCMENE.

Ah! c'est cela dont je suis offensée,
Et que ne peut pardonner mon courroux.
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouverois moins blessée.
La jalousie a des impressions,
Dont bien souvent la force nous entraîne;
Et l'ame la plus sage, en ces occasions,
Sans doute, avec assez de peine,
Répond de ses émotions.
L'emportement d'un cœur qui peut s'être abusé,
A de quoi ramener une ame qu'il offense;
Et, dans l'amour qui lui donne naissance,
Il trouve au moins, malgré toute sa violence,
Des raisons pour être excusé.

De semblables transports contre un ressentiment,
Pour défense, toujours ont ce qui les fait naître,
Et l'on donne grace aisément
A ce dont on n'est pas le maître.
Mais que, de gaieté de cœur,
On passe aux mouvemens d'une fureur extrême;
Que, sans cause, l'on vienne, avec tant de rigueur,
Blesser la tendresse et l'honneur
D'un cœur qui chérement nous aime;
Ah! c'est un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur.

JUPITER.

Oui, vous avez raison, Alcmène, il se faut rendre.
Cette action, sans doute, est un crime odieux,
Je ne prétends plus la défendre.
Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux;
Et donne au vôtre à qui se prendre
De ce transport injurieux.
A vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcmène, a commis tout le mal,
C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable;
L'amant n'a point de part à ce transport brutal,
Et, de vous offenser son cœur n'est point capable.
Il a pour vous, ce cœur, pour y jamais penser,
Trop de respect et de tendresse;
Et, si de faire rien à vous pouvoir blesser
Il avoit eu la coupable foiblesse,

De cent coups, à vos yeux, il voudroit le percer.
Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
Où pour vous l'on doit toujours être ;
A son dur procédé l'époux s'est fait connoître ;
Et, par le droit d'hymen, il s'est cru tout permis.
Oui, c'est lui qui, sans doute, est criminel vers vous,
Lui seul a maltraité votre aimable personne ;
Haïssez, détestez l'époux,
J'y consens, et vous l'abandonne ;
Mais, Alcmène, sauvez l'amant de ce courroux
Qu'une telle offense vous donne ;
N'en jetez pas sur lui l'effet,
Démêlez-le un peu du coupable ;
Et, pour être enfin équitable,
Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

ALCMENE.

Ah! toutes ces subtilités
N'ont que des excuses frivoles,
Et, pour les esprits irrités,
Ce sont des contre-tems que de telles paroles!
Ce détour ridicule est en vain pris par vous.
Je ne distingue rien en celui qui m'offense,
Tout y devient l'objet de mon courroux;
Et, dans sa juste violence,
Sont confondus et l'amant et l'époux.
Tous deux, de même sorte, occupent ma pensée;
Et, des mêmes couleurs, par mon ame blessée,

Tous deux ils sont peints à mes yeux;
Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée,
Et tous deux me sont odieux.

JUPITER.

Hé bien, puisque vous le voulez,
Il faut donc me charger du crime.
Oui, vous avez raison, lorsque vous m'immolez
A vos ressentimens, en coupable victime.
Un trop juste dépit contre moi vous anime;
Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez,
Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
C'est avec droit que mon abord vous chasse,
Et que, de me fuir en tous lieux,
Votre colère me menace.
Je dois vous être un objet odieux,
Vous devez me vouloir un mal prodigieux.
Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe,
D'avoir offensé vos beaux yeux.
C'est un crime à blesser les hommes et les Dieux;
Et je mérite enfin, pour punir cette audace,
Que, contre moi, votre haine ramasse
Tous ses traits les plus furieux.
Mais mon cœur vous demande grace;
Pour vous la demander je me jette à genoux,
Et la demande au nom de la plus vive flamme,
Du plus tendre amour dont une ame
Puisse jamais brûler pour vous.
Si votre cœur, charmante Alcmène,

Me refuse la grace où j'ose recourir,
Il faut qu'une atteinte soudaine
M'arrache, en me faisant mourir,
Aux dures rigueurs d'une peine
Que je ne saurois plus souffrir.
Oui, cet état me désespère.
Alcmène, ne présumez pas
Qu'aimant, comme je fais, vos célestes appas,
Je puisse vivre un jour avec votre colère.
Déjà de ces momens la barbare longueur
Fait, sous des atteintes mortelles,
Succomber tout mon triste cœur;
Et, de mille vautours, les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ma vive douleur;
Alcmène, vous n'avez qu'à me le déclarer,
S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable,
Ce cœur, ce traître cœur trop digne d'expirer,
Puisqu'il a pu fâcher un objet adorable.
Heureux, en descendant au ténébreux séjour,
Si, de votre courroux, mon trépas vous ramène,
Et ne laisse en votre ame, après ce triste jour,
Aucune impression de haine,
Au souvenir de mon amour.
C'est tout ce que j'attends pour faveur souveraine.

ALCMENE.

Ah! trop cruel époux.

JUPITER.

Dites, parlez, Alcmène.

ALCMENE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

JUPITER.

Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause,
Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé?

ALCMENE.

Un cœur bien plein de flamme à mille morts s'expose,
Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

JUPITER.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine...

ALCMENE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

JUPITER.

Vous me haïssez donc?

ALCMENE.

J'y fais tout mon effort;
Et j'ai dépit de voir que toute votre offense
Ne puisse de mon cœur, jusqu'à cette vengeance,
Faire encore aller le transport.

JUPITER.

Mais pourquoi cette violence,
Puisque, pour vous venger, je vous offre ma mort?

Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.

ALCMENE.

Qui ne sauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure?

JUPITER.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vous quittiez
Cette colère qui m'accable;
Et que vous m'accordiez le pardon favorable,
Que je vous demande à vos pieds.
(*Sosie et Cléanthis se mettent aussi à genoux.*)
Résolvez ici l'un des deux,
Ou de punir, ou bien d'absoudre.

ALCMENE.

Hélas! ce que je puis résoudre
Paroit bien plus que je ne veux.
Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne,
Mon cœur a trop su me trahir;
Dire qu'on ne sauroit haïr;
N'est-ce pas dire qu'on pardonne?

JUPITER.

Ah! belle Alcmène, il faut que comblé d'alégresse...

ALCMENE.

Laissez. Je me veux mal de mon trop de foiblesse.

JUPITER.

Va, Sosie, et dépêche-toi;
Vois, dans les doux transports dont mon ame est charmée

Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée,
Et les invite à dîner avec moi.
(*bas à part.*)
Tandis que d'ici je le chasse,
Mercure y remplira sa place.

SCENE VII.[11]

CLÉANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

Hé bien ! tu vois, Cléanthis, ce ménage,
Veux-tu qu'à leur exemple, ici,
Nous fassions entre nous un peu de paix aussi,
Quelque petit rapatriage ?

CLÉANTHIS.

C'est pour ton nez, vraiment. Cela se fait ainsi.

SOSIE.

Quoi ! tu ne veux pas ?

CLÉANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guère,
Tant pis pour toi.

CLÉANTHIS.

Là, là, revien.

SOSIE.

Non, morbleu. Je n'en ferai rien ;
Et je veux être, à mon tour, en colère.

CLEANTHIS.

Va, traître, laisse-moi faire ;
On se lasse, par fois, d'être femme de bien.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON.[12]

Oui, sans doute, le sort tout exprès me le cache;
Et, des tours que je fais, à la fin, je suis las.
Il n'est point de destin plus cruel, que je sache.
Je ne saurois trouver, portant par-tout mes pas,
Celui qu'à chercher je m'attache,
Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas,
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,
De nos faits avec moi, sans beaucoup me connoître,
Viennent se réjouir pour me faire enrager.
Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,
De leurs embrassemens, et de leur allégresse,
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger[a].
En vain à passer je m'apprête,
Pour fuir leurs persécutions,
Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête;
Et tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions,
Je réponds d'un geste de tête,
Je leur donne, tout bas, cent malédictions.
Ah! qu'on est peu flatté de louange et d'honneur[b],
Et de tout ce que donne une grande victoire,
Lorsque, dans l'ame, on souffre une vive douleur,

Et que l'on donneroit volontiers cette gloire
Pour avoir le repos du cœur !
Ma jalousie, à tous propos,
Me promène sur ma disgrace;
Et plus mon esprit y repasse,
Moins j'en puis débrouiller le funeste chaos.
Le vol des diamans n'est pas ce qui m'étonne,
On lève les cachets qu'on ne l'apperçoit pas;
Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en personne,
Est ce qui fait ici mon cruel embarras.
La nature par fois produit des ressemblances,
Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser,
Mais il est hors de sens que, sous ces apparences.
Un homme pour époux se puisse supposer;
Et, dans tous ces rapports, sont mille différences,
Dont se peut une femme aisément aviser.
Des charmes de la Thessalie
On vante de tout tems les merveilleux effets;
Mais les contes fameux qui par-tout en sont faits,
Dans mon esprit toujours ont passé pour folie;
Et ce seroit du sort une étrange rigueur,
Qu'au sortir d'une ample victoire,
Je fusse contraint de les croire
Aux dépens de mon propre honneur.
Je veux la retâter sur ce fâcheux mystère,
Et voir si ce n'est point une vaine chimère,
Qui, sur ses sens troublés, ait su prendre crédit.
Ah! fasse le ciel équitable
Que ce penser soit véritable;
Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'esprit.

SCENE II.

MERCURE, AMPHITRYON.

MERCURE *sur le balcon de la maison d'Amphitryon, sans être vu ni entendu par Amphitryon.*

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature,
Et je vais égayer mon sérieux loisir
A mettre Amphitryon hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'un Dieu bien plein de charité;
Mais aussi ce n'est pas ce dont je m'inquiète ;
Et je me sens, par ma planète,
A la malice un peu porté.

AMPHITRYON.

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE.

Holà! tout doucement. Qui frappe ?

AMPHITRYON *sans voir Mercure.*

Moi.

MERCURE.

Qui, moi ?

AMPHITRYON *appercevant Mercure, qu'il prend pour Sosie.*

Ah ! ouvre.

MERCURE.

Comment ! ouvre ? Et, qui donc es-tu, toi,
Qui fais tant de vacarme, et parles de la sorte ?

AMPHITRYON.

Quoi ! tu ne me connois pas ?

MERCURE.

Non.
Et n'en ai pas la moindre envie.

AMPHITRYON *à part.*

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison ?
Est-ce un mal répandu ? Sosie ; holà ! Sosie.

MERCURE.

Hé bien ! Sosie, oui, c'est mon nom ;
As-tu peur que je ne l'oublie ?

AMPHITRYON.

Me vois-tu bien ?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande ?
Et que demandes-tu là-bas ?

AMPHITRYON.

Moi, pendard ! ce que je demande !

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas ?
Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRYON.

Attends, traître! Avec un bâton
Je vais là-haut me faire entendre,
Et, de bonne façon, t'apprendre
A m'oser parler sur ce ton.

MERCURE.

Tout beau. Si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je t'enverrai d'ici des messagers fâcheux.

AMPHITRYON.

O ciel! vit-on jamais une telle insolence?
La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux?

MERCURE.

Hé bien! qu'est-ce? M'as-tu tout parcouru par ordre?
M'as-tu de tes gros yeux assez considéré?
Comme il les écarquille, et paroit effaré!
Si, des regards, on pouvoit mordre,
Il m'auroit déjà déchiré.

AMPHITRYON.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes,
Avec ces impudens propos.
Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes!
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos!

MERCURE.

L'ami, si de ces lieux tu ne veux disparoître,
Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRYON.

Ah! tu sauras, maraud, à ta confusion,
Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

MERCURE.

Toi! mon maître?

AMPHITRYON.

Oui, coquin. M'oses-tu méconnoître?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitryon.

AMPHITRYON.

Et cet Amphitryon, qui, hors moi, le peut être?

MERCURE.

Amphitryon?

AMPHITRYON.

Sans doute.

MERCURE.

Ah! quelle vision!
Dis-nous un peu: quel est le cabaret honnête,
Où tu t'es coëffé le cerveau?

AMPHITRYON.

Comment encore?

MERCURE.

Etoit-ce un vin à faire fête?

AMPHITRYON.

Ciel!

MERCURE.

Etoit-il vieux ou nouveau?

AMPHITRYON.

Que de coups?

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on le veut boire sans eau.

AMPHITRYON.

Ah! je t'arracherai cette langue, sans doute.

MERCURE.

Passe, mon pauvre ami, crois moi,
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je respecte le vin. Va-t-en, retire-toi,
Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRYON.

Comment! Amphitryon est là-dedans?

MERCURE.

Fort bien,
Qui, couvert de lauriers d'une victoire pleine,
Est auprès de la belle Alcmène,
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démélé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés[c].

Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux qu'il ne punisse
L'excès de tes témérités.

SCENE III.

AMPHITRYON, *seul.*

Ah! quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'ame?
En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit?
Et si les choses sont comme le traître dit,
Où vois-je ici réduits mon honneur et ma flamme?
A quel parti me doit résoudre ma raison?
Ai-je l'éclat ou le secret à prendre[d]?
Et dois-je, en mon courroux, renfermer ou répandre
Le déshonneur de ma maison?
Ah! faut-il consulter dans un affront si rude?
Je n'ai rien à prétendre, et rien à ménager;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.

SCENE IV.

AMPHITRYON, SOSIE, NAUCRATES, *et* POLDIAS *dans le fond du théâtre.*

SOSIE, *à Amphitryon.*

Monsieur, avec mes soins, tout ce que j'ai pu faire,
C'est de vous amener ces messieurs que voici.

AMPHITRYON.

Ah! vous voilà?

SOSIE.

Monsieur.

AMPHITRYON.

Insolent, téméraire.

SOSIE.

Quoi?

AMPHITRYON.

Je vous apprendrai de me traiter ainsi.

SOSIE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

AMPHITRYON, *mettant l'épée à la main.*

Ce que j'ai, misérable?

SOSIE, *à Naucrates et à Polidas.*

Holà! messieurs, venez donc tôt.

NAUCRATES, *à Amphitryon.*

Ah! de grace, arrêtez.

SOSIE.

De quoi suis-je coupable?

AMPHITRYON.

Tu me le demandes, maraud?
(*à Naucrates.*)
Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.

SOSIE.

Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'est.

NAUCRATES, *à Amphitryon.*

Daignez nous dire au moins quel peut être son crime.

SOSIE.

Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRYON.

Comment! il vient d'avoir l'audace
De me fermer la porte au nés,
Et de joindre encor la menace
A mille propos effrénés.
(*voulant le frapper.*)
Ah! coquin.

SOSIE, *tombant à genoux.*

Je suis mort.

NAUCRATES, *à Amphitryon.*

Calmez cette colère.

SOSIE.

Messieurs.

POLIDAS, *à Sosie.*

Qu'est-ce ?

SOSIE.

M'a-t-il frappé ?

AMPHITRYON.

Non, il faut qu'il ait le salaire
Des mots où tout-à-l'heure il s'est émancipé.

SOSIE.

Comment cela se peut-il faire,
Si j'étois, par votre ordre, autre part occupé ?
Ces messieurs sont ici, pour rendre témoignage
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATES.

Il est vrai qu'il nous vient de faire ce message,
Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRYON.

Qui t'a donné cet ordre ?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRYON.

Et quand ?

SOSIE.

Après votre paix faite,
Au milieu des transports d'une ame satisfaite

D'avoir d'Alcmène appaisé le courroux.

(*Sosie se relève.*)

AMPHITRYON.

O ciel! chaque instant, chaque pas
Ajoute quelque chose à mon cruel martyre!
Et, dans ce fatal embarras,
Je ne sais plus que croire ni que dire.

NAUCRATES.

Tout ce que de chez vous il vient de nous conter,
Surpasse si fort la nature,
Qu'avant que de rien faire et de vous emporter,
Vous devez éclaircir toute cette aventure.

AMPHITRYON.

Allons. Vous y pourrez seconder mon effort;
Et le ciel à propos ici vous a fait rendre.
Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre;
Débrouillons ce mystère, et sachons notre sort.
Hélas! je brûle de l'apprendre,
Et je le crains plus que la mort.

(*Amphitryon frappe à la porte de sa maison.*)

SCENE V.[3]

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Quel bruit à descendre m'oblige ?
Et qui frappe en maître où je suis ?

AMPHITRYON.

Que vois-je, justes Dieux!

NAUCRATES.

Ciel ! quel est ce prodige ?
Quoi ! deux Amphitryons ici nous sont produits !

AMPHITRYON, *à part.*

Mon ame demeure transie.
Hélas ! je n'en puis plus : l'aventure est à bout ;
Ma destinée est éclaircie,
Et ce que je vois me dit tout.

NAUCRATES.

Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.

SOSIE, *passant du côté de Jupiter.*

Messieurs, voici le véritable ;
L'autre est un imposteur digne de châtiment.

POLIDAS.

Certes, ce rapport admirable
Suspend ici mon jugement.

AMPHITRYON.

C'est trop être éludé [e] par un fourbe exécrable ;
Il faut, avec ce fer, rompre l'enchantement.

NAUCRATES, *à Amphitryon, qui a mis l'épée à la main.*

Arrêtez.

AMPHITRYON.

Laissez-moi.

NAUCRATES.

Dieux! que voulez-vous faire?

AMPHITRYON.

Punir d'un imposteur les lâches trahisons.

JUPITER.

Tout beau! L'emportement est fort peu nécessaire ;
Et lorsque, de la sorte, on se met en colère,
On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

SOSIE.

Oui, c'est un enchanteur qui porte un caractère.
Pour ressembler aux maîtres des maisons.

AMPHITRYON, *à Sosie.*

Je te ferai, pour ton partage,
Sentir, par mille coups, ces propos outrageans.

SOSIE.

Mon maître est homme de courage,
Et ne souffrira point que l'on batte ses gens.

AMPHITRYON.

Laissez-moi m'assouvir dans mon courroux extrême,
Et laver mon affront au sang d'un scélérat.

NAUCRATES *arrêtant Amphitryon.*

Nous ne souffrirons point cet étrange combat
D'Amphitryon contre lui-même.

AMPHITRYON.

Quoi! mon honneur de vous reçoit ce traitement?
Et mes amis d'un fourbe embrassent la défense?
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,
Eux-mêmes font obstacle à mon ressentiment.

NAUCRATES.

Que voulez-vous qu'à cette vue
Fassent nos résolutions,
Lorsque par deux Amphitryons,
Toute notre chaleur demeure suspendue?
A vous faire éclater notre zèle aujourd'hui,
Nous craignons de faillir, et de vous méconnaître.
Nous voyons bien en vous Amphitryon paroître,
Du salut des Thébains le glorieux appui;
Mais nous le voyons tous aussi paroitre en lui,
Et ne saurions juger dans lequel il peut être.

Notre parti n'est point douteux,
Et l'imposteur, par nous, doit mordre la poussière;
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux;
Et c'est un coup trop hasardeux,
Pour l'entreprendre sans lumière.
Avec douceur, laissez-nous voir
De quel côté peut être l'imposture;
Et dès que nous aurons démêlé l'aventure,
Il ne nous faudra point dire notre devoir.

JUPITER.

Oui : vous avez raison; et cette ressemblance,
A douter de tous deux vous peut autoriser.
Je ne m'offense point de vous voir en balance;
Je suis plus raisonnable, et sais vous excuser.
L'œil ne peut entre nous faire de différence;
Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser.
Vous ne me voyez point témoigner de colère,
Point mettre l'épée à la main;
C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère,
Et j'en puis trouver un plus doux et plus certain.
L'un de nous est Amphitryon;
Et tous d'eux, à vos yeux, nous le pouvons paroître.
C'est à moi de finir cette confusion;
Et je prétends me faire à tous si bien connoître,
Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être,
Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître,
Et n'ait plus de rien dire aucune occasion.
C'est aux yeux des Thébains que je veux avec vous

De la vérité pure ouvrir la connoissance ;
Et la chose, sans doute, est assez d'importance,
Pour affecter la circonstance
De l'éclaircir aux yeux de tous.
Alcmène attend de moi ce public témoignage ;
Sa vertu, que l'éclat de ce désordre outrage,
Veut qu'on la justifie ; et j'en vais prendre soin.
C'est à quoi mon amour envers elle m'engage ;
Et des plus nobles chefs je fais un assemblage,
Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin ;
Attendant avec vous ces témoins souhaités,
Ayez, je vous prie, agréable
De venir honorer la table
Où vous a Sosie invités.

SOSIE.

Je ne me trompois pas, messieurs : ce mot termine
Toute l'irrésolution ;
Le véritable Amphitryon,
Est l'Amphitryon où l'on dîne [f].

AMPHITRYON.

O ciel ! puis-je plus bas me voir humilié.
Quoi ! faut-il que j'entende ici, pour mon martyre,
Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire ;
Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,
On me tienne le bras lié ?

NAUCRATES *à Amphitryon.*

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'attendre
L'éclaircissement qui doit rendre

Les ressentimens de saison.
Je ne sais pas s'il impose[1] ;
Mais il parle sur la chose
Comme s'il avoit raison.

AMPHITRYON.

Allez, faibles amis, et flattez l'imposture.
Thèbes en a pour moi de tout autres que vous ;
Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,
Sauront prêter la main à mon juste courroux.

JUPITER.

Hé bien ! je les attends, et saurai décider
Le différend en leur présence.

AMPHITRYON.

Fourbe, tu crois par-là peut-être t'évader ;
Mais rien ne te sauroit sauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos,
Je ne daigne à présent répondre ;
Et tantôt je saurai confondre
Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRYON.

Le ciel même, le ciel ne t'y sauroit soustraire,
Et jusques aux enfers, j'irai suivre tes pas.

JUPITER.

Il ne sera pas nécessaire ;
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRYON *à part.*

Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte,
Assembler des amis qui suivent mon courroux ;
Et chez moi venons à main forte,
Pour le percer de mille coups.

SCENE VI.

JUPITER, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

Point de façon, je vous conjure ;
Entrons vîte dans la maison.

NAUCRATES.

Certes, toute cette aventure
Confond le sens et la raison.

SOSIE.

Faites trève, messieurs, à toutes vos surprises ;
Et, pleins de joie, allez tabler jusqu'à demain.

(*seul.*)

Que je vais m'en donner, et me mettre en beau train
De raconter nos vaillantises ;
Je brûle d'en venir aux prises ;
Et jamais je n'eus tant de faim.

SCENE VII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

Arrête. Quoi ! tu viens ici mettre ton nez,
Impudent flaireur de cuisine ?

SOSIE.

Ah ! de grace, tout doux.

MERCURE.

Ah ! vous y retournez !
Je vous ajusterai l'échine.

SOSIE.

Hélas ! brave et généreux moi,
Modère-toi, je t'en supplie.
Sosie, épargne un peu Sosie,
Et ne te plais point tant à frapper dessus toi.

MERCURE.

Qui, de t'appeller de ce nom,
A pu te donner la licence ?
Ne t'en ai-je pas fait une expresse défense,
Sous peine d'essuyer mille coups de bâton ?

SOSIE.

C'est un nom que tous deux nous pouvons, à la fois,
Posséder sous un même maître.

Pour Sosie, en tous lieux, on sait me reconnaître:
Je souffre bien que tu le sois;
Souffre aussi que je le puisse être.
Laissons aux deux Amphitryons
Faire éclater des jalousies;
Et, parmi leurs contentions,
Faisons, en bonne paix, vivre les deux Sosies.

MERCURE.

Non; c'est assez d'un seul, et je suis obstiné
A ne point souffrir de partage.

SOSIE.

Du pas devant, sur moi, tu prendras l'avantage;
Je serai le cadet, et tu seras l'aîné.

MERCURE.

Non: un frère incommode, et n'est pas de mon goût;
Et je veux être fils unique.

SOSIE.

O cœur barbare et tyrannique!
Souffre qu'au moins je sois ton ombre.

MERCURE.

Point du tout.

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton ame s'humanise;
En cette qualité souffre-moi près de toi.
Je te serai par-tout une ombre si soumise,
Que tu seras content de moi.

MERCURE.

Point de quartier ; immuable est la loi.
Si d'entrer là-dedans tu prends encor l'audace,
Mille coups en seront le fruit.

SOSIE.

Las ! A quelle étrange disgrace,
Pauvre Sosie, es-tu réduit ?

MERCURE.

Quoi ! ta bouche se licencie
A te donner encore un nom que je défends ?

SOSIE.

Non ; ce n'est pas moi que j'entends,
Et je parle d'un vieux Sosie,
Qui fut jadis de mes parens,
Qu'avec très-grande barbarie,
A l'heure du diné, l'on chassa de céans.

MERCURE.

Prends garde de tomber dans cette frénésie,
Si tu veux demeurer au nombre des vivans.

SOSIE *à part.*

Que je te rosserois, si j'avois du courage,
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé.

MERCURE.

Que dis-tu ?

SOSIE.

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage?

SOSIE.

Demandez; je n'ai pas soufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain
A pourtant frappé mon oreille;
Il n'est rien de plus certain.

SOSIE.

C'est donc un perroquet que le beau tems réveille.

MERCURE.

Adieu. Lorsque le dos pourra te démanger,
Voilà l'endroit où je demeure.

SOSIE, *seul.*

O ciel! que l'heure de manger,
Pour être mis dehors, est une maudite heure!
Allons, cédons au Sort dans notre affliction;
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie;
Et, par une juste union,
Joignons le malheureux Sosie
Au malheureux Amphitryon.
Je l'apperçois venir en bonne compagnie.

SCENE VIII.

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLES, SOSIE *dans un coin du théâtre, sans être apperçu.*

AMPHITRYON, *à plusieurs autres officiers qui l'accompagnent.*

Arrêtez là, messieurs. Suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez tous, je vous prie,
Que quand il en sera besoin.

POSICLES.

Je comprends que ce coup doit fort toucher votre ame.

AMPHITRYON.

Ah! de tous les côtés, mortelle est ma douleur,
Et je souffre pour ma flamme,
Autant que pour mon honneur.

POSICLES.

Si cette ressemblance est telle que l'on dit,
Alcmène, sans être coupable....

AMPHITRYON.

Ah! sur le fait dont il s'agit,
L'erreur simple devient un crime véritable,
Et, sans consentement, l'innocence y périt.

De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne,
Touchent des endroits délicats;
Et la raison bien souvent les pardonne,
Que l'honneur et l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarrasse point là-dedans ma pensée;
Mais je hais vos messieurs de leurs honteux délais,
Et c'est un procédé dont j'ai l'ame blessée,
Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.
Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête baissée,
Se jetter dans ses intérêts.
Argatiphontidas ne va point aux accords.
Ecouter, d'un ami, raisonner l'adversaire,
Pour des hommes d'honneur, n'est point un coup à faire;
Il ne faut écouter que la vengeance alors.
Le procès ne me sauroit plaire,
Et l'on doit commencer toujours, dans ses transports,
Par bailler, sans autre mystère,
De l'épée au travers du corps.
Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne,
Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point;
Et, de vous, il faut que j'obtienne
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRYON.

Allons.

SOSIE *à Amphitryon.*

Je viens, monsieur, subir à deux genoux,

Le juste châtiment d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez-moi dans votre courroux,
Vous ferez bien, je le mérite;
Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous.

AMPHITRYON.

Lève-toi. Que fait-on?

SOSIE.

L'on m'a chassé tout net;
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne songeois pas qu'en effet
Je m'attendois-là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil destin,
Monsieur, aujourd'hui nous talonne;
Et l'on me des-Sosie enfin,
Comme on vous des-Amphitryonne.

AMPHITRYON.

Suis-moi.

SOSIE.

N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne[h]?

SCENE IX.

CLÉANTHIS, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLES, SOSIE.

CLEANTHIS.

O ciel!

AMPHITRYON.

Qui t'épouvante ainsi?
Quelle est la peur que je t'inspire?

CLEANTHIS.

Las! Vous êtes là-haut, et je vous vois ici!

NAUCRATES *à Amphitryon.*

Ne vous pressez point: le voici,
Pour donner, devant tous, les clartés qu'on desire,
Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,
Sauront vous affranchir de trouble et de souci.

SCENE X.

MERCURE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLES, CLÉANTHIS, SOSIE.

MERCURE.

Oui, vous l'allez voir tous: et sachez, par avance,
Que c'est le grand maître des dieux,
Que, sous les traits chéris de cette ressemblance,
Alcmène a fait du ciel descendre dans ces lieux.
Et quant à moi, je suis Mercure,
Qui, ne sachant que faire, ai rossé tant soit peu
Celui dont j'ai pris la figure :
Mais de s'en consoler il a maintenant lieu;
Et les coups de bâton d'un dieu
Font honneur à qui les endure.

SOSIE.

Ma foi! monsieur le dieu, je suis votre valet :
Je me serois passé de votre courtoisie.

MERCURE.

Je lui donne à présent congé d'être Sosie;
Je suis las de porter un visage si laid;
Et je m'en vais au ciel, avec de l'ambroisie,
M'en débarbouiller tout-à-fait.

(*Mercure s'envole au ciel.*)

SOSIE.

Le ciel de m'approcher t'ôte à jamais l'envie !
Ta fureur s'est par trop acharnée après moi ;
Et je ne vis de ma vie
Un dieu plus diable que toi.

SCÈNE DERNIÈRE.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATES, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, POSICLES, CLÉANTHIS, SOSIE.

JUPITER *annoncé par le bruit du tonnerre, armé de son foudre, dans un nuage sur son aigle.*

Regarde, Amphitryon, quel est ton imposteur ;
Et, sous tes propres traits, vois Jupiter paroître.
A ces marques, tu peux aisément le connoître ;
Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,
Et rétablir chez toi la paix et la douceur.
Mon nom qu'incessamment toute la terre adore,
Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.
Un partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui déshonore ;
Et, sans doute, il ne peut être que glorieux
De se voir le rival du souverain des dieux.

Je n'y vois pour ta flamme aucun lieu de murmure,
Et c'est moi, dans cette aventure,
Qui, tout dieu que je suis, dois être le jaloux.
Alcmène est toute à toi, quelque soin qu'on emploie;
Et ce doit, à tes feux, être un objet bien doux,
De voir que, pour lui plaire, il n'est point d'autre voie
Que de paroître son époux;
Que Jupiter, orné de sa gloire immortelle,
Par lui-même n'a pu triompher de sa foi;
Et que ce qu'il a reçu d'elle,
N'a, par son cœur ardent, été donné qu'à toi.

SOSIE.

Le Seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

JUPITER.

Sors donc des noirs chagrins que ton cœur a soufferts;
Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle:
Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,
Remplira de ses faits tout le vaste univers.
L'éclat d'une fortune en mille biens féconde,
Fera connoître à tous que je suis ton support;
Et je mettrai tout le monde
Au point d'envier ton sort.
Tu peux hardiment te flatter
De ces espérances données.
C'est un crime que d'en douter.
Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts des destinées.

(*Il se perd dans les nues.*)

NAUCRATES.

Certes, je suis ravi de ces marques brillantes...

SOSIE.

Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment?
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes :
C'est un mauvais embarquement;
Et d'une et d'autre part, pour un tel compliment,
Les phrases sont embarrassantes.
Le grand dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur,
Et sa bonté, sans doute, est pour nous sans seconde;
Il nous promet l'infaillible bonheur
D'une fortune en mille biens féconde,
Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur.
Tout cela va le mieux du monde :
Mais enfin, coupons au discours [i],
Et que chacun chez soi doucement se retire.
Sur telles affaires toujours
Le meilleur est de ne rien dire.

FIN.

REMARQUES GRAMMATICALES SUR AMPHITRYON.

PROLOGUE.

[a] » *Me trouvant las pour ne pouvoir fournir*, ne se » diroit pas aujourd'hui.

[b] *Pour leur indignité*, a paru impropre.

[c] » *En terre et dans les cieux* : l'exactitude deman- » deroit *sur la terre et dans les cieux*.

[d] » *Goûter toute sorte d'états* : l'exactitude deman- » deroit *goûter de....*

[e] » *Vous avez.... un bruit de*, ne se diroit pas » aujourd'hui.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

[a] » S'*ACCROIT* et *est*, ne riment plus.

[b] » *Combien de gens font-ils* : quelques-uns au-» roient voulu supprimer *ils*.

SCENE II.

[c] » *Commis* à *venir* : on diroit aujourd'hui *chargés* » *de venir*.

SCENE III.

[d] » *Dans la bouche publique*, pour *par la bouche* » *du public*, a paru impropre.

[e] » *Les sensibles endroits*, pour *les endroits sen-* » *sibles*.

[f] » *Du coup dont elle est menacée.* (Page 461). Il y » a des éditions qui portent *on*, au lieu d'*elle*; ce » qui sauve l'équivoque.

[g] » *De bonté revêtu*, a paru cheville et mal écrit.

[h] » *Du retour au port les momens sont pressés*, a » paru mal écrit. Toute cette scène a paru dure-» ment, languissamment et négligemment écrite.

SCENE IV.

[i] » *Pour regale.* Tous les anciens dictionnaires » écrivent *régal*, comme aujourd'hui, à l'exception » de Richelet, qui cite Molière, et de la première » édition du dictionnaire de l'académie française, » année 1694, qui écrit aussi *regale*.

ACTE II.

SCENE I.

[a] » *A l'avance*, quelques-uns ont douté si on » pouvoit dire *à l'avance* pour *d'avance*.

[b] » *Que je t'avois su prescrire*, pour *que je t'avois* » *prescrit*, a paru oiseux à quelques-uns; d'autres » ont cru que la poësie pouvoit le permettre.

[c] » *Vous n'avez rien qu'à dire*, ne se passeroit pas » aujourd'hui, si ce n'est peut-être dans la bouche » d'un paysan.

[d] » *Qui fait des rages*, pour *qui fait rage*, ne se » dit pas.

SCENE II.

[e] » *Pour change*, au lieu de *pour équivalent*, *pour* » *réponse*, a paru impropre en cet endroit.

[f] » *Dès avant l'aurore*; on diroit aujourd'hui » *avant l'aurore*.

[g] » *A vous je m'avançai* : quelques-uns ont douté » si on disoit *avancer à quelqu'un*.

[h] » *L'aise de me revoir* : quelques-uns ont douté » qu'on pût dire aujourd'hui *l'aise* pour la *joie*.

[i] » *Trembloit mon feu jaloux* : *feu* pour *amour*, » a paru impropre.

[k] » *N'en pas là demeurer*, pour *n'en pas demeurer* » *là*, ne se dit pas.

SCENE III.

[l] » *Quelque chose approchant* : l'exactitude de- » mande *d'approchant*.

[m] » *Tu n'appelles donc rien le procédé peut-être :* ce » *peut-être* a paru mal placé pour la construction, » et de plus, rédondant, à moins qu'on ne sup» prime *donc.*

[n] » *Je garde tous les coups*, pour *je garde toute* » *l'impression*, a paru impropre.

SCENE IV.

[o] » *Rappaiser* n'est plus françois, et peut-être ne » l'a jamais été pour dire *appaiser.*

[p] » *Et qui m'a défendu :* ce second *qui* se rapporte » à Alcmène pour le sens, et, pour la construction, » à *inquiétude.*

[q] » *Elle ne sera pas pour moi : elle*, est équivoque » grammaticalement.

SCENE V.

[r] » *N'en vaut rien.... Cela se dit dans le courroux.* » Ces deux rimes masculines sont une faute.

SCENE VI.

[s] » Toute cette scène a paru traînante et mal » écrite.

ACTE III.

SCENE I.

[a] » *De leurs embrassemens, et de leur alégresse,*
» *Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.*
» Ce tour a paru barbare.

[b] » *Flatté de louanges et d'honneurs* : cela n'est » pas françois. Cette scène n'a paru guère mieux » écrite que la précédente.

SCENE II.

[c] » *De s'être rajustés*, pour *de s'être raccommodés*, » ne se diroit plus.

SCENE III.

[d] » *Ai-je l'éclat ou le secret à prendre*, n'est pas » françois, pour dire, *ai-je à prendre le parti de* » *l'éclat ou du secret.*

SCENE V.

[e] » *Etre éludé*, pour *être joué*, ne se dit point.

[f] » *L'Amphitryon où l'on dîne*, est devenu pro- » verbe ; ce qui sauve l'incorrection. Quelques-uns » ont pourtant cru qu'on pouvoit dire *où* pour *chez* » *qui.*

[g] » *S'il impose* : il faut *s'il en impose.*

SCENE VIII.

[h] » *S'il vient personne* : il faut *s'il ne vient per-* » *sonne.*

SCENE DERNIERE.

[i] » *Coupons au discours*, pour *tranchons le dis-* » *cours*, ne se diroit pas aujourd'hui.

OBSERVATIONS
DE L'ÉDITEUR
SUR AMPHITRYON.

PROLOGUE.

1 MOLIÈRE, après avoir vu qu'il ne pouvoit tirer aucun parti du Prologue de Plaute, ne recourut point à *Lucien*, comme l'a dit Bayle même. Ce fut dans la scène 1.re du 1.er acte de l'*Amphitryon* latin, qu'il puisa la fable charmante du sien. Mercure, déjà sous la forme de Sosie, s'adresse à la Nuit, et l'invite à continuer de ralentir sa marche pour prolonger les plaisirs de Jupiter, et il assure la déesse de la reconnoissance du Maître des Dieux.

Perge, Nox, ut occœpisti, gere patri moram meo,
Optume, optumo; optumam operam das, datam pulchrè locas.

Il n'en fallut pas davantage à notre auteur pour composer son dialogue, plein de sel et de grace entre la Nuit et Mercure.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

2 *NE pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour?* Plaute avoit dit :

Nonne idem hoc luci me mittere potuit?

C'est presque à ce seul vers que se borne l'imitation qu'a faite Molière de l'exposition de la pièce.

3 L'imagination de la lanterne devant laquelle Sosie répète sa harangue, n'est point de Plaute; c'est une idée très-comique que Molière puisa dans les *Harangueuses* d'*Aristophane*, où *Praxagora* adresse, pendant la nuit, à sa lampe un discours qu'elle doit prononcer dans le conseil des femmes. Sosie, chez Plaute, a bien une lanterne pour l'éclairer. *Vulcanum in cornu conclusum geris*, lui dit Mercure, mais Sosie ne parle point à sa lanterne. (1)

SCENE II.

4 *Il faut. . . . . .*

Ou que trop tard au lit le blond Phœbus sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin.

Plaute avoit dit :

Credo ego hâc noctu nocturnum obdormisse ebrium.

5 *Comme avec irrévérence*
Parle des dieux ce marraud !
Mon bras saura bien tantôt
Châtier son insolence.

Ces quatre vers imités de Plaute, ont bien plus de naïveté et de franchise dans notre langue que chez le poëte latin.

Ain verò verbero ? Deos esse tuî similes putas ?
Ego pol te istis tuis pro dictis et malefactis, fursifer,
Accipiam.

---

(1) On voit dans la troisième nuit de *Straparole*, fable V, *Travaillin* habiller une branche d'arbre ; et essayer devant elle comment il ferait en présence de son maître.

[6] *Depuis plus d'une semaine,*
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os;
La vigueur de mon bras se perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos
Pour me remettre en haleine.

Mercure dit avec moins de gaieté et de naturel, chez Plaute : Allons, mes poings, il y a longtems que vous n'avez nourri votre homme.

Agite pugni, jam diu'st quod ventri victum non datis.

On ne voit pas quel profit peuvent rapporter à Mercure les coups dont il menace Sosie. Il ajoute que la veille il a assommé quatre hommes. Sosie fait la mauvaise et intraduisible plaisanterie de dire à part qu'il a grande peur de changer de nom, et de s'appeler *Quintus*, parce qu'il pourra être la cinquième victime. *Quintus fiam è Sosia.*

Une autre chose peu supportable en ce même endroit de la première scène, qui ne finit point, ce sont tous les jeux de mots, et plus encore les éternels *à parte* de Sosie et de Mercure, qui se répondent et s'interrompent tour-à-tour, sans être encore en scène l'un avec l'autre; car Mercure, après quatre ou cinq pages de colloque de cette espèce, dit qu'il lui semble que quelque voix a volé à ses oreilles, *vox mihi ad aures advolavit*; à quoi Sosie répond, de son côté, qu'il est bien malheureux d'avoir une voix qui vole, et qu'il auroit bien dû lui couper les ailes.

. . . . Næ ego homo infelix fui,
Qui non alas intervelli, volucrem vocem gestito.

On se laisse aller à ces observations, parce qu'elles donnent une idée du dialogue dramatique ancien, et du goût supérieur de Molière, qui ne

manque jamais d'abandonner son modèle, lorsqu'il lui paroît si peu digne de l'être.

[7] *Je veux savoir de toi, traître,*
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

Plaute dit :

Possum scire quò profectus, quò jus sis, aut quid veneris ?

On voit que Molière s'est ici moins écarté de son original, qui devient plus vif, plus rapide et plus gai. Il n'avoit à éviter que quelques pointes comme celle de Mercure, qui veut faire de Sosie un grand seigneur, parce qu'on le remportera sur les épaules, lorsqu'il l'aura roué de coups ; et cette autre de Sosie, qui répond à Mercure qu'il ne vient point avec des fourberies cousues, mais avec des habits cousus : *Immò equidem tunicis consutis huc advenio, non dolis.* A quoi le Dieu répond dans le même goût, que c'est avec ses pieds qu'il vient : *At mentiris etiam; certum pedibus non tunicis venis.*

[8] L'édition de 1682 marque dans cette scène, un peu longue, malgré son extrême gaieté, 26 vers de suite à retrancher, à commencer par ce vers : *S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille* ? jusqu'à celui-ci, *Est à moi hormis les coups.*

SCENE III.

[9] Molière, dans cette scène, n'avoit rien à imiter de Plaute, qui donne à Jupiter un trop grand empressement de quitter Alcmène, et à celle-ci trop peu de délicatesse dans ce qu'elle dit à Jupiter pour le retenir. A peine êtes-vous couché, lui dit-elle, que vous songez à me quitter. *Prius abis quàm lectus, ubi cubuisti, concaluit locus.* Reproche très-

singulier à faire à cet amant, qui a fait doubler le cours de la nuit. La galanterie du règne sous lequel Molière écrivoit, lui a fourni des ressources ingénieuses, mais dont son ami Despréaux faisoit peu de cas.

SCENE IV.

[10] Cette scène originale de Cléanthis et de Mercure, est toute de Molière, et termine le premier acte avec la gaieté charmante et la bonne plaisanterie qui caractériseront à jamais l'esprit de notre auteur.

[11] *Mais quoi ! partir ainsi d'une façon brutale,*
Sans me dire un seul mot de douceur pour régale ?

Cette faute, qu'on ne peut reprocher à Molière, puisqu'elle est autorisée par la première édition du dictionnaire de l'académie, en 1694, et qu'on la trouve encore, en 1712, dans la préface des Dissertations de l'Abbé de *Tilladet* (1); cette faute, dis-je, est heureusement aisée à corriger :

Sans me dire un seul mot de douceur conjugale.

ACTE II.

SCENE I.

[1] Molière ne pouvoit faire mieux, dans cette scène, que de s'écarter peu de son original : aussi y trouve-t-on des choses qui sont plus traduites qu'imitées, telles, par exemple, que celle-ci :

---

(1) M. Huet promit à M. de Segrais de prendre part à ce regale. Préface *des Dissertations* de l'abbé de Tilladet.

Et j'étois venu, je vous jure,
Avant que je fusse arrivé.
Priùs multo ante ædis stabam quàm illò advenceram.

Il est difficile d'appercevoir ce qui faisoit préférer à Despréaux ce vers de Rotrou :

J'étois chez nous long-tems avant que d'arriver.

² Il y a dans cette scène une tirade déparée par ce vers : *C'est un drôle qui fait des rages.* La correction en est aisée et si simple, qu'on ose la risquer ici.

Ce n'est point du tout badinage :
Le moi que j'ai trouvé tantôt,
Sur le moi qui vous parle, a plus d'un avantage.
Il a le bras fort, le cœur haut ;
J'en ai reçu bon témoignage :
Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut :
Car c'est un drôle qui fait rage.

³ Mais pour donner une nouvelle idée de l'avantage avec lequel Molière emprunte de Plaute, il n'y a qu'à comparer le détail charmant du *moi*,

Moi, vous dis-je, ce moi plus robuste que moi, etc.

Avec ce que dit Plaute :

. . . . *Egomet memet, qui nunc sum domi.*

Et dans un autre endroit :

. . . . *Ego, inquam : quoties dicendum est tibi ?*

Comment Despréaux a-t-il pu trouver dans Plaute le jeu du *moi* plus ingénieux ? Il falloit que la galanterie de Jupiter lui eût donné bien de l'humeur ! C'est à Rotrou que Molière avoit la plus grande obligation sur ce point, puisque ce père de Corneille avoit dit, en 1636, dans ses *Sosies* :

Moi que j'ai rencontré, moi qui suis sur la porte,
Moi qui me suis moi-même ajusté de la sorte,
Moi qui me suis chargé d'une grêle de coups;
Ce moi qui m'a parlé, ce moi qui suis chez nous, etc.

On verra que ce n'est pas le seul endroit des *deux Sosies*, que Molière ne se soit pas fait scrupule d'imiter.

4 *Je vous parle bien éveillé;*
J'étois bien éveillé ce matin, sur ma vie,
Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie,
Quand il m'a si bien étrillé.

Plaute avoit dit comme Molière:

Vigilans vidi, vigilans nunc te video, vigilans fabulor;
Vigilantem me jam dudùm vigilans pugnis contudit.

5 *Tous les discours sont des sottises,*
Partant d'un homme sans éclat:
Ce seroient paroles exquises,
Si c'étoit un Grand qui parlât.

La Fontaine paroît avoir imité ces quatre vers dans sa fable du Fermier, du Chien et du Renard, liv. 5, où il dit:

Son raisonnement pouvait être
Fort bon dans la bouche d'un maître;
Mais n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien.

SCENE II.

6 Les grossièretés de Sosie sur la grosssese d'Alcmène, ne convenoient pas au père de la scène françoise; il n'a donc pris de Plaute que l'intention de cette scène, et il s'est bien gardé de faire débiter à l'épouse d'Amphitryon des maximes

sur les devoirs des femmes. Enfin, Molière n'a suivi, dans cette scène, que son propre génie.

SCENE III.

[7] Cette scène de Cléanthis et de Sosie, est toute de Molière.

Ne vaudroit-il pas mieux, pour ne rien hasarder,
Ignorer ce qu'il en peut être?

C'est ainsi que *Renauld*, dans l'*Arioste*, en refusant de faire l'expérience de la coupe du *Chevalier Mantuan*, dit : *Pourquoi chercherois-je ce que je serois au désespoir de trouver?*

SCENE IV.

[8] Cette scène de retour de Jupiter, est, chez Plaute, la première du 3.e acte. Ce Dieu, dans un monologue trop long, prévient le spectateur de ce qui va se passer, et de la manière dont il dénouera l'intrigue. Chez Molière, il court chez Alcmène y raccommoder ce que l'arrivée du véritable Amphitryon a causé de désordre.

SCÈNE V.

[9] Cette courte scène de Cléanthis et de Sosie n'est qu'une adresse théâtrale, pour donner à Jupiter le tems de reparoître avec Alcmène, qui le fuit. Chez Plaute, Alcmène sort de chez elle sans raison, et donne lieu au raccommodement.

SCENE VI.

[10] La réconciliation de Jupiter et d'Alcmène, chez Molière, ne ressemble presque en rien à celle de Plaute : Molière avoit donné au faux Amphitryon un ton de galanterie qu'il fallut sou-

tenir, et qui l'éloigna de son original, peu propre à être imité en cet endroit.

SCENE VII.

[1] Autre scène de Cléanthis et de Sosie, toujours de l'invention de Molière ; car il n'y a point de Cléanthis chez Plaute. Alcmène n'a pour suivante que *Bromia*, qui ne paroît qu'au 5.e acte, pour annoncer l'accouchement de sa maîtresse. Le personnage de Cléanthis, dont notre auteur a tiré un si grand parti, n'est pourtant pas si étranger à Plaute qu'on le croit, et c'est chez lui que Molière en a puisé l'idée. Il ne faut qu'un vers, un mot à un homme de génie ; et ce mot se trouve chez Plaute, dans la scène 2 de l'acte 2, lorsque Sosie demande à son maître s'il ne croit pas que lui Sosie soit attendu de sa maîtresse avec bien de l'impatience.

Quid me non rere expectatum amicæ venturum meæ ?

ACTE III.

SCENE I.

[1] CETTE scène est la première du 4.e acte de Plaute. Le monologue d'Amphitryon est beaucoup plus long chez Molière que chez le poëte latin, et c'est un défaut, sans doute, puisqu'il y a quelques idées répétées, et plus d'un vers oiseux. Dans le peu de vers que débite l'Amphitryon latin, il y a des traits d'un comique déplacé, tel que celui d'avoir cherché *Blépharon* dans toutes les salles d'armes, et chez tous les parfumeurs, etc.

Nam omnis plateas perreptavi, Gymnasia, myropolia, etc.

SCÈNES II, III ET IV.

[2] La scène d'Amphitryon reçu à sa porte, par Mercure, ainsi que les deux suivantes, doivent beaucoup au poëte latin, quoique plus piquantes et moins longues que celles de Plaute.

Dans la scène 2 (pag. 514 et 515) Molière ne s'est point fait scrupule de perfectionner un petit détail de *Rotrou*, que voici.

AMPHITRYON.

. . . . Traître, ce que je veux ?

MERCURE.

Que ne veux-tu donc point ? Réponds-moi si tu veux.
Il pense s'adresser à quelque hôtellerie,
De la façon qu'il frappe, et qu'il parle, et qu'il crie.
Hé bien ! m'as-tu, stupide, assez considéré ?
Si l'on mangeoit des yeux, il m'auroit devoré.

L'Amphitryon où l'on dîne est encore une idée de Rotrou, qui s'exprime ainsi :

Point, point d'Amphitryon où l'on ne dîne point.

Mais ce bas propos n'est pas dans la bouche d'un valet, et il n'a pas fait proverbe comme le vers de Molière.

SCENE V.

[3] La scène où Jupiter paroît et confond les amis dont Amphityron est entourré, est la 4.e scène du 4.e acte de Plaute. Molière n'a pas poussé les choses assez loin entre le dieu et le général Thébain, pour que ce dernier dise à l'autre qu'il en a menti, *mentiris* ; et que celui-ci le menaçant de l'étrangler, le prît à la gorge. La décence de la scène est bien mieux observée chez l'auteur françois. *Naucrates*,

chez ce dernier, balance comme *Blépharon* à prononcer entre les deux Amphitryons, mais il n'a pas besoin d'arracher le véritable des mains de Jupiter, *linque collum, precor.*

Plaute, dans l'interrogatoire qu'il fait subir aux deux Amphitryons, revient avec assez peu d'art à la plaisanterie de la scène seconde du premier acte sur la bouteille.

. . . . . . *Nisi latuit intùs illic in illa hirnea.*

Blépharon demande à Jupiter et à Amphitryon ce qu'il y avoit d'argent dans la cassette; Sosie les voyant répondre aussi juste l'un que l'autre, dit qu'il falloit qu'ils fussent enfermés dans la bourse.

. . . *Intùs in crumena clausum alterum esse opportuit.*

D'après ces observations, il est aisé de voir que, si Molière n'eût été qu'un simple imitateur (1), il eût fait une comédie peu soutenable pour des françois. C'est pourtant sur la différence heureuse de cette scène de Molière, avec celle de Plaute, que madame Dacier s'écrie douloureusement que notre auteur a négligé *le plus bel incident.*

L'accouchement d'Alcmène et les prodiges qui accompagnèrent la naissance d'Hercule, sont racontés longuement par *Bromia* au malheureux Amphitryon. Ce récit termine la comédie de Plaute. Amphitrion apprend de Jupiter le secret de cette intrigue, se soumet aux ordres du dieu, et devient tout-à-coup assez calme et assez bon homme, pour demander lui-même des applaudissemens aux spectateurs.

Nunc, spectatores, Jovis summi causâ clarè plaudite.

---

(1) M. Riccoboni, dans ses observations sur la comédie, parle ainsi de cet ouvrage de Molière, page 6 : *L'Amphitryon qu'il a imité, ou plutôt qu'il a presque traduit, etc.* quel ouvrage utile n'a pas ses erreurs?

Molière avoit besoin de tout son talent et de tout son génie, pour s'écarter, comme il l'a fait, de la route de son original au dénouement de cette comédie. Le dernier morceau de Sosie, qui le termine chez l'auteur françois, est un chef-d'œuvre de bonne plaisanterie.

Remarquons encore que Rotrou avoit dit avant Molière :

On appelle cela lui sucrer le breuvage.

Le vers de ce dernier,

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

est resté seul dans notre mémoire.

On prétend que madame Dacier avoit entrepris de faire un parallèle des deux Amphitryons, et qu'elle se flattoit de prouver que tout l'avantage étoit du côté de l'auteur latin; mais qu'ayant appris que Molière travailloit aux Femmes Savantes, elle avoit abandonné sa dissertation. Il seroit pourtant curieux de voir comment l'érudition et la pédanterie auroient osé lutter contre le bon-sens, le goût, les graces et la raison.

NOUVELLES OBSERVATIONS.

Dans une note de l'avertissement, à la tête de cette comédie, on lit que Bayle écrivoit dans le fort de la dispute de madame Dacier et de M. Perrault : il falloit dire, de la dispute de Perrault et de Despréaux.

Dans les observations, acte 2, scène 7, on dit qu'Alcmène n'avoit chez Plaute que *Bromia* pour suivante. Il y a encore une *Thessala*, à laquelle Alcmène ordonne, acte 2, scène 2, d'aller chercher la coupe qu'elle a reçue.

Tu, Thessala, intùs pateram proferto,
Quâ hodie vir meus donavit me.

On trouve dans le commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade, page 226, un détail sur l'Amphitryon, essentiel à faire connaître.

« J'ai rapporté (dit le célèbre Nestor de notre » littérature) que la fable dont Molière a composé » son Amphitryon, étoit imitée de Plaute, qui » l'avoit imitée des Grecs ; mais l'original est » indien. Cette fable a été traduite par le colonel » Dow, très-instruit de la langue qu'on parloit » de tems immémorial sur le bord du Gange, » vers la ville de Bénarès, à 20 lieues de Cal- » cuta, chef-lieu de la Compagnie Angloise. »

. . . . . Un indou, connu pour être d'une force extraordinaire, avoit une très-belle femme ; il en fut jaloux, la battit et s'en alla. Un dieu d'un rang inférieur fit passer son ame dans un corps qu'il rendit tout-à-fait semblable à celui du mari fugitif, et vint obtenir grace de ses emportemens. Sa femme, qui avoit pardonné de bonne foi, devint mère lorsque le véritable mari revint tomber aux genoux de sa moitié, et la jeta dans le plus grand embarras. Un autre lui-même s'étoit emparé d'elle et de sa maison. Il eut beau se plaindre et réclamer ses droits : il fallut plaider. Le Brachmane qui devoit juger cette singulière contestation, s'apperçut que l'un des deux maris étoit une dupe, et que l'autre étoit au-dessus de l'humanité ; et voici le jugement bizarre qu'il prononça : « Votre époux, madame, dit-il, est le » plus robuste des maris de l'Inde ; recevez entre » vos bras, en présence de vos juges, les deux » prétendans ; et l'expérience de leur valeur décidera » leurs droits. Le véritable mari, qui avoit ac- » cepté le défi, égala le nombre des travaux d'Her- » cule ; mais le dieu eût pu devenir l'époux des » cinquante filles de Danaüs. Toute l'assemblée

» alloit lui adjuger la femme indienne, lorsque » le Brachmane dit au sénat qu'il se trompoit; » que le premier Athlète avoit atteint le plus haut » degré des forces humaines, et que le dernier, » sans doute, étoit un être supérieur qui avoit » voulu s'amuser ». Le dieu avoua tout, et retourna au ciel en riant.

Vous m'avouerez, dit l'auteur, dont il a fallu changer un peu le texte, que l'Amphitryon Indou est encore plus comique et plus ingénieux que l'Amphitryon Grec, quoiqu'il ne puisse pas être décemment joué sur le théâtre.

ACTE II, SCÈNE I. A l'égard des quatre vers,

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat, etc.

on a observé que La Fontaine les avoit imités dans sa fable *du Fermier, du Chien et du Renard.* Il y avoit une remarque plus importante à faire : c'est que le poëte Ennius en avoit probablement donné l'idée à Molière, dans ces vers qu'on trouve dans Aulu-Gelle :

Hæc tu etsi perversè dices, facilè Achivos flexeris;
Nam cùm opulenti loquuntur, pariter atque ignobiles;
Eadem dicta, eademque oratio æqua non æquè valet.

« Quelque mal que vous parliez, vous fléchirez » aisément les Grecs; car un homme riche et un » homme du peuple auroient beau dire la même » chose, et s'exprimer de même : l'effet de leur » discours ne seroit pas égal. »

Avant Ennius, Euripide, dans sa tragédie d'Hécube, avoit dit à-peu-près la même chose. Cette princesse malheureuse, parlant au roi d'Itaque, lui dit : « L'autorité dont jouit Ulysse, le fera » triompher, quelque mal qu'il s'exprime. Le » même discours de la part d'une femme célèbre » ou d'une personne ignorée, produit un effet bien » différent.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

